n° 198 **FICTION** *juin 1970*

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUE

Couverture de Raymond Bertrand

Au prochain sommaire de "Fiction":

JOHN WYNDHAM

Le règne des fourmis

ISAAC ASIMOV

Intuition féminine

RAY BRADBURY

Sceptre ultime, durable couronne

ROBERT SILVERBERG

Quand les mythes eurent disparu

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Titres à paraître :

16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
20 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
21 - ROGER ZELANY - L'île du mort

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 300
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 26
M. Vuilleumier. 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

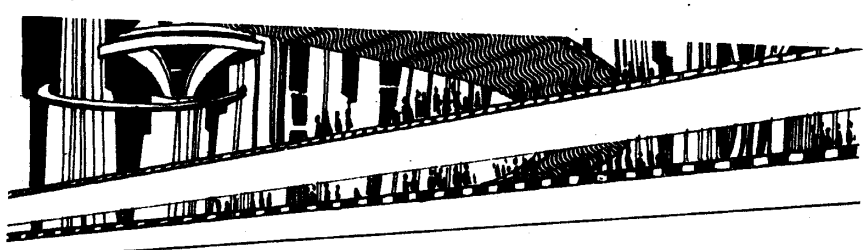
Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 — PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)



LES CAVERNES D'ACIER

face aux feux du soleil

de Isaac Asimov

L'ensemble des deux romans que vous allez lire constitue un chef-d'œuvre :

Tout d'abord, comme l'a fait remarquer Damon Knight, comme peinture de la nature humaine, telle qu'elle se manifeste dans l'homme, telle qu'elle se manifeste dans son descendant et frère en raison, le robot intelligent.

Ensuite, comme description de deux civilisations différentes de la nôtre, plus avancées que la nôtre scientifiquement, ni meilleures ni pires humainement. Une civilisation de surpeuplement dans "Les Cavernes d'Acier", et une civilisation de sous-peuplement dans "Face aux feux du soleil".

Et enfin, ces livres sont aussi des énigmes policières, dignes des meilleurs auteurs.

Un volume de 480 pages, préfacé par Jacques Bergier, relié pleine toile vert amande, fers or, gardes et illustrations originales de Raoul Albert, tirage limité et numéroté, prix : 37 F.

EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation

24, rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874-40-56

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

JEAN-PIERRE ANDREVON	**174**	La Réserve
	191	Le miroir de Persée
PHILIP K. DICK	**4**	Le sacrifié
	9	Le soulier qui trouva chaussure à son pied
	29	Le père truqué
	137	Le retour des explorateurs
	153	De mémoire d'homme
	162	Mini-révolte
	182	Cantate 140
	185	Un auteur éminent
	188	La foi de nos pères
	193	La dame aux biscuits
RON GOULART	**57**	Grandeur nature
	59	Conroy et consorts
	91	Rêves d'une fille de rêve
	112	Dialogues avec Katy
	129	Un justicier trop parfait
	147	Les vivres coupés
	150	Caméléon
	171	Princesse n° 22
	182	Le Caméléon et les contestataires
CATHERINE L. MOORE	**S. 11**	La porte du temps
	186	Le baiser du dieu noir
	189	L'ombre du dieu noir
ROBERT SILVERBERG	**53**	La sangsue
	66	L'homme qui n'oubliait jamais
	119	Les vents de Siros
	136	Eve et les vingt-trois Adams
	139	La nature de l'enfer
	190	La danse au soleil
	S .15	A l'étoile noire

ROBERT

SILVERBERG

Quand les arbres ont des dents

Robert Silverberg : un nom qu'on a longtemps associé à l'image d'un producteur en série de nouvelles en tous genres et de valeur fatalement inégale (image en fait strictement conforme à une réalité qui a duré plus de dix ans). Et puis, brusquement, la mutation : Silverberg devient écrivain à part entière. En l'espace de quelques années, quelques romans et plusieurs longues nouvelles, il gravit à une vitesse record les échelons de la qualité. Un des plus beaux exemples de mutation littéraire que la science-fiction américaine, pourtant fertile en surprises, nous ait révélés... Témoins de cette ascension : les nouvelles du cycle Roum-Perris-Jorslem, *parues dans les numéros 62, 64 et 65 de* Galaxie. *Témoins également : des romans comme* Thorns, The masks of time *et* The man in the maze *(les deux derniers devant valoir à Silverberg, dans un avenir proche, la consécration d'une édition au C.L.A.). Contrairement à ces auteurs qui brillent à leurs débuts de tous leurs feux pour ensuite s'éteindre peu à peu et devenir l'ombre d'eux-mêmes, Silverberg, après une déjà longue carrière, s'est enfin classé comme une valeur sûre. Ce qui semble offrir la plus solide des garanties pour son avenir.*

A. D.

De la demeure dressée au sommet abrupt et grisâtre de Dolan's Hill, Zen Holbrook voyait tout ce qu'il fallait : les bosquets d'arbres à suc dans la vallée étalée, le ruisseau rapide où sa nièce Naomi aimait se baigner et, plus loin, le vaste lac aux eaux immobiles. Il distinguait en outre la zone que l'on pensait infectée dans le secteur C, à l'extrémité nord de la vallée, et où — mais n'était-ce pas son imagination ? — les feuilles bleu lustré paraissaient déjà mouchetées d'orange par la maladie de la rouille.

Si c'était pour son monde le commencement de la fin, c'était là le point de propagation.

Il se tenait derrière la fenêtre claire, au verre incurvé, du centre d'information, en haut de la maison. C'était le petit matin. Deux pâles lunes restaient suspendues dans le ciel que rayait l'aube, mais le soleil s'élevait derrière la région des hauteurs. Naomi, déjà levée et active, barbotait dans le ruisseau. Les écrans de balayage et les sondes lui présentaient des vues éloignées de tous les points clé. Le buste incliné, Holbrook promena ses gros doigts sur les boutons de commande et activa les écrans de relais de part et d'autre de la baie. Il possédait 40 000 arpents d'arbres à suc — une fortune en termes de production, bien que son avoir fût réduit et ses traites énormes. C'était son royaume, son empire. Il examina le secteur C, son préféré. Oui. L'écran révélait les longs alignements d'arbres, hauts de cinquante pieds, dont les branches noueuses s'agitaient sans cesse. C'était la zone de danger, le secteur menacé. Holbrook scrutait le feuillage. Se rouillait-il déjà ? Les comptes rendus du laboratoire lui parviendraient bientôt. Il étudia les arbres, vit l'éclat de leurs yeux, le luisant de leurs dents. De bons arbres dans ce secteur. Alertes, intéressés, bons producteurs.

Ses arbres favoris. Il aimait jouer avec lui-même un petit jeu, accordant aux arbres des personnalités, des noms, des identités. Ce n'était pas difficile d'ailleurs.

Holbrook mit en marche l'émetteur. « Bonjour, César, » dit-il. « Bonjour, Alcibiade, Hector, Platon ! »

Les arbres connaissaient leurs noms. En réponse à ses salutations, leurs branches s'agitèrent comme sous un souffle de tempête.

Holbrook voyait les fruits presque mûrs, étirés, gonflés, lourds du suc hallucinogène. Les yeux des arbres — des plaques écailleuses étincelantes incrustées en quadrillage sur les troncs — clignotaient et viraient pour le chercher. « Je ne suis pas dans le bosquet,

Platon, » dit-il. « Je suis encore à la maison. Mais je ne tarderai pas à descendre. Belle matinée, n'est-ce pas ? »

De l'ombre encore épaisse au niveau du sol sortit le long museau rose cru d'un voleur-de-suc, dissimulé dans un tas de feuilles tombées. Holbrook, écœuré, observa l'audacieuse vermine qui traversait en quatre bonds rapides l'espace à nu et sautait sur le tronc massif de César pour l'escalader en évitant habilement les yeux de l'arbre. La ramure de César se secoua de colère, mais il ne parvenait pas à repérer le petit intrus. Le voleur disparut sous le feuillage et réapparut à trente pieds plus haut, au niveau où César portait ses fruits. Le museau de l'animal frémit. Il se dressa sur ses quatres pattes et s'apprêta à sucer pour huit dollars de rêves dans le fruit mûr le plus à sa portée.

Du faîte d'Alcibiade jaillit une liane préhensile, mince et serpentine. Elle traversa en coup de fouet l'intervalle entre Alcibiade et César pour s'enrouler autour du voleur. Celui-ci eut juste le temps de gémir en comprenant qu'il était pris, avant d'être étouffé par la liane. En décrivant un arc élevé, elle regagna la tête d'Alcibiade ; la bouche béante de l'arbre devint bien visible quand les feuilles s'étalèrent ; les crocs s'écartèrent ; la liane se déroula et le corps du voleur tomba dans la gueule de l'arbre. Alcibiade eut un frémissement de plaisir : un tremblement coquet, supérieur, et en même temps plein de fausse modestie, tandis qu'il se félicitait de la promptitude de ses réflexes qui lui apportait ce succulent déjeuner. C'était un arbre intelligent et élégant, très satisfait de soi. Vanité bien pardonnable, songea Holbrook. Tu es un bon arbre, Alcibiade. D'ailleurs tous les arbres du secteur C sont bons. Et si tu attrapes la rouille, Alcibiade ? Que deviendront tes feuilles brillantes et tes branches lisses si je dois te brûler et t'arracher du bosquet?

— « Bien joué, » dit-il. « J'aime te voir éveillé comme cela ! »

Alcibiade continua de se tortiller. Quatre arbres plus loin, en diagonale, Socrate serra ses branches en un geste que Holbrook connaissait comme exprimant le mécontentement, la désapprobation. La vanité, la coquetterie, la vivacité d'Alcibiade n'étaient pas du goût de tous les autres.

Soudain, Holbrook ne se sentit plus capable de supporter la vue du secteur C. Il manipula les boutons et se brancha sur le secteur K, le nouveau bosquet, au bout sud de la vallée. Là, les arbres n'avaient pas de nom et n'en auraient jamais. Holbrook avait compris depuis longtemps que c'était plutôt puéril de consi-

dérer les arbres comme des amis ou des animaux favoris. Ils constituaient un bien productif de revenus. C'était une erreur de faire du sentiment à leur égard... et il le saisissait plus clairement à présent que certains de ses plus vieux amis étaient menacés de la rouille qui passait d'un monde à un autre pour flétrir les plantations d'arbres à suc.

C'est donc d'un air plus détaché qu'il examina le secteur K.

Pense à eux comme à des arbres, se disait-il. Pas des animaux. Pas des individus. *Des arbres*. Avec de longues racines avides qui plongent dans le sol crayeux pour en extraire leur nourriture. Ils ne peuvent se déplacer. Ils pratiquent la photosynthèse. Ils fleurissent, reçoivent le pollen et produisent des fruits gonflés, phalliques, chargés d'alcaloïdes étranges qui projettent des ombres intéressantes dans l'esprit des hommes. Des arbres. Des arbres. *Des arbres.*

Mais ils ont des yeux et des dents et des bouches. Ils ont des branches préhensiles. Ils pensent. Ils réagissent. Ils ont des âmes. Quand ils y sont incités, ils pleurent. Ils sont adaptés à faire leur proie des petits animaux. Ils digèrent la viande. Certains préfèrent le mouton au bœuf. Certains sont pensifs et solennels ; d'autres volages et capricieux ; d'autres encore placides et presque bovins. Bien que chacun d'eux soit bisexué, certains ont une personnalité nettement mâle, d'autres femelle, quelques-uns ambivalente. Des âmes. Des personnalités.

Des arbres.

Les arbres sans nom du secteur K le tentaient, l'incitaient à commettre le péché de sentimentalité. Ce gros-là pouvait être Bouddha, et voici Abraham Lincoln... quant à toi, tu es Guillaume le Conquérant, et...

Ce sont des arbres !

Il fit un effort couronné de succès. Avec froideur, il étudia le bosquet, s'assurant que les rôdeurs de la nuit n'avaient pas commis de dégâts, lisant les renseignements que lui communiquaient les sondes à sève, inspectant les fruits mûrissants, surveillant les cadrans qui indiquaient la teneur en sucre, les degrés de fermentation, l'absorption de manganèse, tous les mécanismes complexes et finement équilibrés dont dépendait la production de la plantation. Holbrook s'acquittait de tout à peu près seul. Il avait un personnel de trois contremaîtres et trois douzaines de robots ; le reste s'accomplissait à distance et tout marchait bien en général. En général. Bien protégés, soignés et nourris, les arbres fournis-

saient des fruits trois fois par an. Holbrook vendait la marchandise à la station de ramassage, près du spatioport de la côte, où le suc était traité avant son expédition vers la Terre. Holbrook n'avait aucune part à cette dernière opération ; il n'était que producteur de fruits. Il y avait dix ans qu'il était installé et il n'avait pas d'autres projets. C'était une existence calme, solitaire, mais c'était la vie qu'il avait lui-même choisie.

Il promena les antennes de balayage de bosquet en bosquet jusqu'au moment où il eut la certitude que tout allait bien dans la plantation. Son dernier balayage le ramena au ruisseau et il saisit Naomi au moment précis où elle sortait de son bain. Elle escalada un entablement rocheux au-dessus du courant et ébroua sa chevelure soyeuse, longue et raide. Elle tournait le dos à l'appareil. Holbrook contemplait avec plaisir le jeu des muscles étirés. L'ombre dessinait nettement son échine ; le soleil dansait sur sa taille étroite, sur l'évasement brusque des hanches, sur les rondeurs tendues de ses fesses. Elle avait quinze ans ; elle passait un mois de ses vacances d'été avec l'oncle Zen ; jamais elle n'avait été aussi heureuse que parmi les arbres à suc. Son père était le frère aîné de Holbrook. Ce dernier n'avait vu Naomi que deux fois auparavant : quand elle était encore bébé, puis quand elle avait six ans. Il avait été un peu embarrassé à l'idée de sa présence car il ignorait tout des enfants et n'était guère amateur de compagnie. Mais il n'avait pas refusé à son frère. Et ce n'était plus une enfant. Elle se retourna, lui révélant des seins comme des pommes, un ventre plat, un nombril très creux et des cuisses lisses et fortes. Quinze ans. Plus une enfant. Une femme. Sa nudité ne la gênait nullement; elle nageait ainsi tous les matins. Elle savait qu'il y avait des écrans de surveillance. Holbrook n'était pas tellement à son aise en la guettant. Devrais-je ? Ce n'est pas bien, en vérité. Cette vision l'agitait de façon suspecte. Que diable ! Je suis son oncle ! Un muscle tressauta dans sa joue. Il se dit que ses seules émotions en la voyant ainsi étaient le plaisir et la fierté que son frère fût le père d'une telle beauté. Rien que de l'admiration ; c'était tout ce qu'il se permettait. Elle était hâlée, une peau de miel, avec des îlots de rose et d'or. La main d'Holbrook se crispait sur le bouton de commande. Il y a trop longtemps que je vis seul. Ma nièce. Ma nièce. Une fillette. Quinze ans. Si jolie ! Il ferma les yeux, les rouvrit en une fente étroite, se mordilla la lèvre. Allons, Naomi, habille-toi !

Quand elle remit son short et son bustier, ce fut comme une éclipse de soleil. Holbrook débrancha le centre d'information et parcourut la maison, avalant deux pilules de petit déjeuner en chemin. Un véhicule compact et étincelant sortit du garage ; il sauta dedans et partit pour dire bonjour à la jeune fille.

Elle était encore au bord du ruisseau en train de jouer avec une chose velue, de la taille d'un chaton, avec des pattes nombreuses, enroulée autour d'un petit buisson anguleux.

— « Regarde, Zen ! » lui cria-t-elle. « Est-ce un chat ou une chenille ? »

— « Eloigne-t'en ! » hurla-t-il avec une telle violence qu'elle fit un saut en arrière. Il avait déjà sorti son pistolet à rayons et posé l'index sur la détente. Le petit animal, insouciant, continuait à jouer des pattes dans les branches.

Tout contre Holbrook, Naomi lui saisit le bras et lui dit d'une voix rauque : « Ne le tue pas, Zen. Est-il dangereux ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Je t'en prie, ne le tue pas. »

— « Première règle sur cette planète ! Tout ce qui a une colonne vertébrale et plus de douze pattes est probablement mortel ! »

— « *Probablement !* » répéta-t-elle, moqueuse.

— « Nous ne connaissons pas encore tous les animaux d'ici. C'est en un que je n'ai encore jamais vu, Naomi. »

— « Il est trop mignon pour être mortel. Tu ne voudrais pas rentrer ton pistolet ? »

Il le remit dans l'étui et s'approcha de la bête. Pas de griffes, de petites dents, le corps faible. Mauvais signes : une créature comme celle-là, sans moyens de défense apparents, devait fatalement cacher un aiguillon venimeux dans sa petite queue poilue. Comme la plupart des divers animaux à nombreuses pattes. Holbrook ramassa une baguette d'un mètre de long et la pointa précautionneusement en direction du ventre de l'animal.

Prompte réaction ! Un sifflement, un grondement, le derrière se retourna, et une méchante pointe se planta dans l'écorce de la baguette. Quand la queue se retira, quelques gouttes d'un fluide rougeâtre coulèrent sur la brindille. Holbrook s'écarta tandis que la bête le surveillait et semblait l'inviter à approcher à bonne portée.

— « Gentil ! Mignon ! » dit Holbrook. « Dis-moi, Naomi, n'as-tu pas envie de connaître les douceurs de la seizième année ? »

Elle avait pâli, elle était sidérée, presque hébétée devant la férocité de la contre-attaque de la petite créature. « Elle paraissait si douce, » dit-elle, « presque apprivoisée. »

Il régla son pistolet sur un mince faisceau et brûla la cervelle de l'animal. Il tomba du buisson, se roula en boule et ne bougea plus. Naomi avait détourné la tête. Holbrook lui passa le bras sur les épaules.

— « Je suis désolé, mon chou, » dit-il. « Je n'aurais pas voulu tuer ton petit copain. Mais une minute de plus, et c'était toi qui y passais. Compte les pattes quand tu tripotes des bêtes sauvages, ici. Je te l'ai dit. Compte les pattes. »

Elle fit un signe d'acquiescement. Ce lui serait une bonne leçon, elle ne se fierait plus aux apparences. Mignon, c'est un mot vide de sens. Holbrook tapait du talon dans la terre brun verdâtre. Il songeait à l'âge de quinze ans, quand on s'éveille aux sales réalités de l'univers. Il proposa d'un ton très doux : « Si on rendait visite à Platon, hein ? »

Naomi recouvra aussitôt ses esprits. C'est l'autre aspect des quinze ans : on se remet vite de tout.

Ils arrêtèrent le véhicule juste devant le bosquet du secteur C et continuèrent à pied. Les arbres n'aimaient pas la circulation des engins à moteur autour d'eux ; ils étaient reliés par un réseau compliqué de filaments, à quelques centimètres seulement de profondeur, qui leur était une sorte d'organe nerveux. Le poids d'un humain n'était pas sensible, mais le passage d'un véhicule pouvait arracher un concert de lamentations aux arbres. Naomi allait pieds nus, Holbrook avait des bottes montant au genou. Il se sentait infiniment grand et lourdaud quand il était avec elle ; il était certes plutôt corpulent, mais la minceur de la jeune fille le grossissait encore par contraste.

Elle jouait comme lui avec les arbres. Il l'avait présentée à chacun d'eux et, maintenant, elle sautillait pour saluer tour à tour Alcibiade et Hector, Sénèque, Henry VIII, Thomas Jefferson et le Roi Tut. Naomi connaissait tous les arbres aussi bien et peut-être mieux que lui ; et ils la connaissaient également. Tandis qu'elle se déplaçait parmi eux, ils se secouaient, jacassaient et se paraient, chacun d'eux se dressant de son mieux et disposant avec toute

l'élégance possible branches et feuilles ; même le vieux et grognon Socrate, tout tordu et bossu, semblait faire un effort de prestance. Naomi se rendit à la grande caisse grise au milieu du bosquet, où les robots laissaient chaque nuit des quartiers de viande. Elle y choisit des morceaux pour ses préférés. Des cubes de chair crue, bien rouge ; elle s'en chargea les bras puis se mit à danser de place en place, en les envoyant à ses favoris. Une nymphe dans ses rites, songea Holbrook. Elle jetait la viande très haut, avec vigueur. Tandis que les morceaux étaient en l'air, des lianes s'élançaient d'un arbre ou d'un autre pour les saisir au vol et les pousser dans les bouches en attente. Les arbres n'avaient pas *besoin* de viande, mais ils l'appréciaient, et c'était bien connu parmi les planteurs que les arbres bien nourris produisaient le maximum de suc. Holbrook donnait de la viande aux siens trois fois par semaine, sauf pour le secteur C qui avait droit à une ration quotidienne.

— « N'oublie personne ! » avertit Holbrook.

— « Tu sais bien que non ! »

Pas un seul morceau ne tomba au sol. Parfois deux arbres visaient un même quartier et il s'ensuivait une petite lutte. Les arbres n'étaient pas immuablement bons amis ; il y avait du ressentiment entre César et Henry VIII, et Caton méprisait à la fois Socrate et Alcibiade, bien que pour des raisons différentes. De temps à autre, Holbrook et son personnel trouvaient des tronçons de branches arrachés, par terre, le matin. Mais, en général, les arbres même de personnalité opposée étaient tolérants. Il le fallait puisqu'ils étaient condamnés à rester toujours voisins. Une fois Holbrook avait tenté de séparer deux arbres du secteur F qui se livraient une vendetta incessante, mais il était impossible de déplanter un arbre adulte sans le tuer et sans démolir le système nerveux de ses trente congénères les plus proches, comme il l'avait appris à ses dépens.

Tandis que Naomi nourrissait les arbres en leur parlant et en caressant leurs flancs écailleux, comme on tapoterait quelque rhinocéros familier, Holbrook déplia sans bruit une échelle télescopique et inspecta une nouvelle fois les feuilles à la recherche de symptômes de rouille. En fait, c'était à peu près inutile. La rouille ne devenait visible sur les feuilles qu'après avoir déjà pénétré le système de racines de la plante et sans doute les taches orangées qu'il crut déceler n'étaient-elles que le fruit de son imagination.

Dans une ou deux heures, il aurait le rapport du labo qui lui donnerait tous les renseignements souhaitables, dans un cas comme dans l'autre. Mais il ne pouvait s'empêcher de chercher. Il coupa, après s'être excusé, un paquet de feuilles sur une basse branche de Platon et les retourna pour frotter la face intérieure brillante. Qu'étaient ces petites colonies de particules rouges? Il s'efforçait de repousser la pensée de la rouille. Une peste qui se répandait dans le monde pour venir le frapper si personnellement, pour le ruiner ? Il avait organisé la plantation à crédit. Un peu d'argent à lui, beaucoup à la banque. C'était une arme à deux tranchants. Que la rouille frappe la plantation et tue assez d'arbres pour abaisser les garanties au-dessous du niveau admis pour les prêts de complément, et la banque s'emparait de tout ! On l'engagerait peut-être comme directeur de la plantation. On lui avait cité de tels cas.

Platon bruissa, mal à l'aise.

— « Qu'y a-t-il, mon vieux ? » murmura Holbrook. « Tu l'as, n'est-ce pas ? Tu as une étrange sensation dans le ventre, pas vrai ? Je sais, je sais. Je la sens dans le mien aussi. Mais il faut nous montrer philosophes, toi et moi, à présent. »

Il jeta les feuilles sur le sol et transporta l'échelle près d'Alcibiade. « Allons, ma beauté, allons ! Laisse voir. Je ne vais pas te couper de feuilles ! » Il imaginait l'orgueilleux arbre reniflant et frappant du pied, dans sa colère. « Un peu moucheté par ici, non ? Tu l'as aussi. Exact ? » Les branches externes de l'arbre se serrèrent les unes contre les autres, comme si Alcibiade se fût tenu les flancs dans son anxiété. Holbrook se rendit plus loin dans la rangée. Les taches étaient beaucoup plus apparentes que la veille. Ce n'était donc pas son imagination. Le secteur C était atteint de rouille. Inutile d'attendre le rapport du labo. Il éprouvait un calme étrange devant cette certitude, même si elle présageait sa propre ruine.

— « Zen ? »

Il baissa les yeux. Naomi était au pied de l'échelle, un fruit presque mûr dans la main. Cela avait quelque chose de grotesque ; les fruits étaient une plaisanterie botanique, très évidemment phalliques, si bien qu'un arbre en pleine maturité avec sa centaine de baies brandies ressemblait à l'archétype du mâle superlatif, ce qui amusait prodigieusement tous les visiteurs. Mais la vue d'un tel objet remplissant largement la main d'une jeune fille de quinze

ans n'était plus drôle, cela devenait obscène. Naomi n'avait jamais formulé d'observation sur la forme des fruits et, en ce moment, elle n'était pas du tout confuse. Tout d'abord, il avait cru à de l'innocence ou à de la timidité, mais quand il l'avait mieux connue, il s'était mis à la soupçonner de feindre l'ignorance quant à cette ressemblance biologique du plus haut comique, pour épargner sa pudeur *à lui !*

Comme il était clair qu'il la considérait comme une enfant, elle avait le tact de se conduire en gamine, pensait-il ; et il avait passé des journées fascinantes à interpréter à sa manière le comportement de sa nièce.

— « Où as-tu trouvé ça ? » demanda-t-il.

— « Ici même. C'est Alcibiade qui l'a lâché. »

Cochon de plaisantin ! songea-t-il. « Et alors ? »

— « Il est mûr. Il est temps de récolter dans ce bosquet, n'est-ce pas ? » Elle pressa le fruit ; Holbrook sentit son visage s'empourprer. « Regarde, » ajouta-t-elle en le lui lançant.

Elle avait raison : la récolte devrait commencer dans le secteur C avec cinq jours d'avance. Il n'y puisait aucun réconfort ; c'était une des manifestations de la maladie qui infestait les arbres, il le savait.

« Cela ne va pas ? » s'enquit-elle.

Il sauta à terre et lui tendit le paquet de feuilles qu'il avait prélevées à Platon. « Tu vois ces taches ? C'est la rouille. Une maladie qui frappe les arbres à suc. »

— « Non ! »

— « Elle s'est répandue dans un système planétaire après l'autre depuis cinquante ans. Et maintenant, nous en sommes atteints, malgré la quarantaine et toutes les précautions ! »

— « Et qu'arrive-t-il aux arbres ? »

— « Une accélération métabolique. Voilà pourquoi les fruits commencent à tomber. Les cycles s'accélèrent jusqu'à parcourir les processus d'une année en deux semaines à peine. Les arbres deviennent stériles. Ils perdent leurs feuilles. Six mois après la contamination, ils sont morts. » Les épaules de Holbrook s'affaissèrent. « Je m'en doutais depuis deux ou trois jours. Maintenant, j'en ai la certitude. »

Elle paraissait intéressée, mais pas vraiment inquiète. « Qu'est-ce qui en est la cause, Zen ? »

— « En fin de compte, c'est un virus. Qui passe par tant d'hôtes

que je ne saurais t'énumérer ses transformations. C'est une histoire de commutation de vecteurs, dans laquelle le virus envahit les plantes, passe dans leurs semences, est mangé par les rongeurs, passe dans leur sang, est ramassé par des insectes qui piquent, se transmet à un mammifère, puis... et puis à quoi bon tant de détails ? Il a fallu quatre-vingts ans rien que pour remonter jusqu'à l'origine première. Et on ne peut pas mettre tout un monde en quarantaine contre tout, hein ? Il est fatal que la rouille s'y glisse, véhiculée par un quelconque être vivant. Maintenant, elle est ici. »

— « Tu vas sans doute saupoudrer toute la plantation ? »

— « Non. »

— « Pour éliminer la rouille, quel est le traitement ? »

— « Il n'y en a pas. »

— « Mais... »

— « Ecoute, il faut que je rentre à la maison. Tu arriveras bien à te distraire sans moi ? »

— « Bien sûr. » Elle montra la viande. « Je n'ai même pas fini de les nourrir. Et ils sont particulièrement affamés, ce matin. »

Il allait lui dire qu'il était inutile de les nourrir à présent, que tous les arbres du secteur seraient morts à la tombée de la nuit. Toutefois son intuition lui indiqua qu'il serait trop compliqué de le lui expliquer pour le moment. Il esquissa un sourire sans joie et fila vers la voiture. Quand il se retourna, elle était en train de lancer un gros morceau de viande à Henry VIII qui le saisit avec adresse et se l'enfourna dans la gueule.

Le rapport du laboratoire sortit de la fente ménagée dans le mur deux heures plus tard. Il confirmait ce que savait déjà Holbrook : la rouille. La moitié au moins de la planète en était maintenant informée et Holbrook avait déjà reçu une douzaine de visites. Sur un monde où la population humaine était inférieure à quatre cents individus, c'était beaucoup. Ce fut Fred Leitfried, le gouverneur du district, qui vint le premier ; il était également commissaire local à l'agriculture. Ensuite ce fut une délégation de deux membres de la Guilde des Producteurs de Suc. Puis Mortensen, le petit homme au visage caoutchouteux qui dirigeait l'usine de transformation, et Heemslerck, de la compagnie d'exportation, puis quelqu'un de la banque avec un représentant de la compagnie d'assurances. Deux planteurs voisins passèrent un peu

plus tard ; ils arboraient des sourires de sympathie, ils manifestaient leur camaraderie en lui serrant l'épaule, mais il ne fallait pas beaucoup gratter sous leur commisération pour découvrir une hostilité virtuelle. Ils ne le disaient pas ouvertement, mais Holbrook n'avait pas besoin d'être télépathe pour deviner leur pensée : *Débarrasse-toi de ces arbres rouillés avant qu'ils contaminent toute notre foutue planète.*

A leur place, il aurait réagi de même. Bien que les vecteurs fussent parvenus jusqu'à leur monde, la maladie n'était pas contagieuse à ce point. On pouvait la circonscrire ; il serait possible de sauver les plantations voisines, et même les bosquets non atteints de la sienne... s'il agissait promptement. Holbrook aurait montré la même impatience que ces gens ; il fallait se remuer !

Fred Leitfried, un homme de haute taille, au visage impassible, aux yeux bleus, sombre au point d'en être déprimant dans les circonstances les plus gaies, paraissait sur le point de fondre en larmes. « Zen, j'ai ordonné l'alerte à la rouille pour toute la planète. Les éléments biologiques arriveront dans les trente minutes pour briser la chaîne des vecteurs. Nous commencerons par ta propriété et nous élargirons le rayon jusqu'à ce que toute cette section soit isolée. Après quoi nous nous en remettrons à la chance. »

— « A quel vecteur t'en prends-tu ? » demanda Mortensen en se tiraillant la lèvre inférieure.

— « Aux sauteurs. Ce sont les plus gros et les plus faciles à abattre, et nous savons que ce sont des porteurs de rouille en puissance. Si le virus ne leur a pas encore été communiqué, nous pouvons briser la chaîne et peut-être nous en sortirons-nous sans grand dommage. »

Holbrook dit d'une voix creuse : « Tu sais que tu parles d'exterminer à peu près un million d'animaux ? »

— « Je le sais, Zen. »

— « Tu le crois possible ? »

— « Il le faut. En outre les plans de circonstance sont dressés depuis longtemps et tout est prêt. La moitié du continent sera recouverte d'un bon brouillard de toxiques contre les sauteurs avant la tombée de la nuit. »

— « Fichtrement dommage, » murmura l'homme de la banque. « Des bêtes si paisibles ! »

— « Qui sont devenues des menaces, » répondit l'un des planteurs. « Il faut qu'ils disparaissent. »

Holbroock fronçait les sourcils. Il aimait bien les sauteurs ; c'étaient de grosses bêtes qui ressemblaient à des lapins mais atteignaient presque les dimensions d'un ours ; ils se nourrissaient de plantes sans valeur et ne causaient aucun tort aux humains. Mais on les avait reconnus comme sujets à l'infection par le virus de la rouille et on avait appris sur d'autres mondes qu'il était possible d'arrêter la marche de la maladie en détruisant un de ses moyens essentiels de propagation, puisque les virus mouraient quand ils ne trouvaient pas d'hôte pour l'étape suivante de leur cycle de vie. Naomi les aime bien, les sauteurs, songea-t-il. Elle pensera que nous sommes des sauvages de les supprimer ! Et si nous étions vraiment des sauvages, nous les aurions éliminés avant que la rouille parvienne juqu'à nous, rien que pour nous assurer un peu de tranquillité.

Leitfried se tourna vers lui. « Tu sais ce qui te reste à faire, Zen ? »

— « Oui. »

— « Veux-tu de l'aide ? »

— « Je préfère m'en charger moi-même. »

— « On peut te fournir dix hommes. »

— « Il ne s'agit que d'un secteur, n'est-ce pas ? Je peux m'en acquitter. Je le *dois*. Ce sont *mes* arbres ! »

— « Quand commences-tu ? » s'enquit Borden, le planteur dont les biens jouxtaient à l'est ceux d'Holbrook. Il y avait quatre-vingts kilomètres de brousse entre les terres d'Holbrook et celles de Borden, mais il n'était pas difficile de comprendre que l'homme fût pressé de voir appliquer les mesures de protection.

— « Dans une heure au plus, je pense, » répondit Holbrook. « Il faut d'abord que je me livre à quelques calculs. Fred, si tu montais avec moi pour délimiter sur l'écran la zone d'infection ? »

— « Volontiers. »

L'assureur s'avança. « Avant de partir, Mr. Holbrook... »

— « Eh bien ? »

— « Je tiens seulement à vous dire que nous vous approuvons entièrement. Vous aurez tout notre appui. »

Rudement chic de ta part, songea ironiquement Holbrook. A quoi servirait l'assurance sinon à vous appuyer ? Toutefois, il sourit aimablement et murmura ses remerciements.

L'homme de la banque ne dit mot. Holbrook lui en fut reconnaissant. Il aurait tout le temps par la suite de régler les affaires

de prêts supplémentaires, de renouvellement des traites, et ainsi de suite. Tout d'abord il fallait calculer ce qu'il resterait de la plantation une fois prises les mesures de protection.

Dans le centre d'information, avec l'aide de Leitfried, il activa tous les écrans à la fois. Holbrook indiqua le secteur C et introduisit dans l'ordinateur une image du bosquet. Il y ajouta les données du labo. « Voici les arbres atteints, » dit-il, en utilisant une lampe à faisceau étroit pour les encercler sur l'écran. « Une cinquantaine, en tout. » Il esquissa un cercle plus grand. « Voici la zone d'incubation possible. Encore quatre-vingts à cent arbres. Qu'en dis-tu, Fred ? »

Le gouverneur prit la lampe et en appliqua la pointe-stylet sur l'écran. Il dessina un cercle plus vaste qui touchait presque à la périphérie du secteur.

— « Voici ceux qui doivent disparaître, Zen. »

— « Cela fait quatre cents arbres ! »

— « Combien en as-tu au total ? »

Holbrook haussa les épaules. « Sept à huit mille. »

— « Tu préfères les perdre tous ? »

— « C'est bon. Tu veux donc un fossé d'isolement autour de la zone d'infection. Une bande stérilisée. »

— « Exact. »

— « A quoi bon? Si le virus peut nous tomber du ciel, à quoi sert de... »

— « Ne parle pas ainsi. » La figure de Leitfried s'allongeait de plus en plus ; elle était le résumé de toute la tristesse, de toutes les désillusions, de tout le désespoir de l'univers. Il trahissait ce que ressentait Holbrook. Mais son ton devint incisif quand il dit : « Zen, tu es devant deux possibilités. Tu peux aller déclencher les feux dans les bosquets, ou tu peux abandonner et laisser tout à la rouille. Dans le premier cas tu as une chance de sauver la plus grande partie de ton bien. Si tu lâches tout, nous brûlerons ta propriété de toute façon pour nous défendre. Nous ne nous bornerons pas à quatre cents arbres ! »

— « J'y vais. Ne t'en fais pas pour moi, » dit Holbrook.

— « Je ne m'en faisais pas, au fond. »

Leitfried se mit aux commandes pour relever l'ensemble de la plantation pendant qu'Holbrook donnait ses instructions aux robots et réquisitionnait le matériel dont il aurait besoin. En dix minutes, tout était organisé, il était prêt à partir.

— « Il y a une jeune fille dans le secteur infecté, » dit Leitfried. « C'est ta nièce, hein ? »

— « Oui, c'est Naomi. »

— « Elle est belle. Quel âge ? Dix-huit, dix-neuf ? »

— « Quinze. »

— « Quelle plastique, Zen ! »

— « Que fait-elle ? Continue-t-elle à nourrir les arbres ? »

— « Non, elle est à plat ventre sous l'un d'eux. On dirait qu'elle leur parle. Elle leur raconte peut-être une histoire ? Dois-je brancher l'émetteur ? »

— « Pas la peine. Elle adore jouer avec les arbres. Tu sais bien, leur donner des noms, leur imaginer des personnalités. Des trucs de gosse ! »

— « Bien sûr, » fit Leitfried. Leurs regards se croisèrent, se fuirent. Holbrook baissa la tête. Les arbres avaient *en effet* des personnalités et tous les intéressés au commerce du suc le savaient ; sans doute nombre de planteurs avaient-ils avec leurs arbres des relations beaucoup plus poussées qu'ils ne l'auraient avoué à quiconque. On n'en parlait pas...

Pauvre Naomi, se dit-il.

Il laissa Leitfried dans le centre et redescendit par-derrière. Les robots avaient tout préparé selon son programme : le camion-citerne de pulvérisation, dont le réservoir était remplacé par le canon de fusion, attendait sa venue. Deux ou trois des petites mécaniques tournaient en rond, au cas où il leur demanderait d'embarquer, mais il les congédia et se glissa derrière le tableau de direction. Il activa le système de données et le petit écran de bord s'éclaira ; du centre d'information, Leitfried le salua puis lui projeta la reproduction simulée de la zone d'infection avec les trois cercles concentriques brillants qui indiquaient les arbres atteints de rouille, ceux qui risquaient d'être en période d'incubation, et la ceinture de sécurité que Leitfried réclamait autour de toute la section.

Le camion partit en direction des bosquets. C'était le milieu du jour à présent, du jour le plus long qu'il eût vécu. Le soleil, plus gros et plus orangé que celui sous lequel il était né, flottait paresseusement au-dessus de lui, pas encore tout à fait prêt à entamer sa courbe descendante vers les plaines lointaines. Il faisait chaud, mais dès qu'il eut pénétré sous la voûte serrée des arbres qui défendaient le sol des radiations les plus pénibles, il sentit une fraîcheur agréable s'insinuer dans la cabine. Il avait les lèvres

sèches. Une artère battait méchamment derrière son œil gauche. Il guida le camion à la main, par la piste d'accès qui contournait les secteurs A, D et G. Les arbres, en le voyant, agitaient un peu leurs branches. Ils avaient envie qu'il descende pour marcher parmi eux, en tapant sur leurs troncs, en les félicitant. Mais, pour le moment, il n'avait pas le temps !

En quinze minutes, il parvint à la limite nord de sa propriété, en bordure du secteur C. Il rangea le camion sur la piste d'approche surplombant le bosquet. De là, il était en mesure d'atteindre n'importe quel arbre avec le canon à fusion. Mais pas encore, toutefois.

Il pénétra dans le bosquet condamné.

Naomi n'était nulle part en vue. Il fallait qu'il la trouve avant de pouvoir tirer. En outre, il avait des adieux à faire. Holbrook prit le trot. Quelle fraîcheur sous ces ombrages, même à midi ! Comme l'air humide sentait bon ! Le sol était littéralement couvert de fruits ; il en était tombé par douzaines depuis deux heures. Il en ramassa un. Mûr. Il le fendit d'un coup de poing exercé et porta la pulpe interne à ses lèvres. Le suc, doux et épais, filtra dans sa bouche. Il en goûta juste assez pour se rendre compte que le produit était de premier ordre. Sa prise était de loin inférieure à la dose hallucinogène, mais elle suffirait à lui conférer une certaine euphorie, pour l'aider à accomplir son pénible travail.

Il leva la tête. Les arbres étaient repliés sur eux-mêmes, soupçonneux, mal à l'aise.

— « Nous avons des ennuis, les amis, » dit Holbrook. « Toi, Hector, tu le sais. La maladie est ici. Vous la sentez en vous. Il n'y a pas moyen de vous sauver. Tout ce que je peux espérer, c'est de sauver les autres, ceux qui n'ont pas encore la rouille. D'accord ? Vous comprenez ? Platon ? César ? J'y suis obligé. Cela ne vous raccourcira la vie que de quelques semaines, mais cela permettra peut-être d'épargner des milliers d'autres arbres. »

Un froissement coléreux dans les branches. Alcibiade avait replié les siennes en signe de mépris. Hector, tout droit et loyal, était prêt au sacrifice. Socrate, difforme et noueux, paraissait également résigné. La ciguë ou le feu, quelle différence ? Criton, je dois un coq à Asclépios ! César paraissait furieux ; Platon avait vraiment peur. Ils comprenaient tous ! Il parcourait les allées,

les caressant, les réconfortant. C'est par ce bosquet qu'il avait commencé sa plantation. Il avait bien cru que ces arbres vivraient plus longtemps que lui.

— « Je ne vous fais pas de discours, » dit-il. « Je ne peux que vous dire adieu. Vous avez été bien gentils, vos vies ont été utiles, maintenant votre temps est fini et j'en suis bien navré. Voilà tout. Si seulement ce n'était pas indispensable ! » Il parcourut des yeux les rangées de plantes. « Fin de mon discours. Adieu. »

Il pivota pour regagner le camion. Il mit le contact pour la liaison avec le centre d'information, et demanda à Leitfried : « Sais-tu où est la petite ? »

— « Un secteur plus loin que toi, au sud. Elle nourrit les arbres. » Il projeta l'image sur l'écran d'Holbrook.

— « Donne-moi un faisceau d'émission, tu veux ? »

Holbrook s'approcha des micros. « Naomi ? Ici, Zen ! »

Elle se retourna, alors qu'elle était sur le point de lancer un morceau de viande. « Une seconde, » répondit-elle. « La Grande Catherine a faim et ne me permettrait pas de l'oublier ! » La viande partit en l'air, fut happée et disparut dans la bouche de l'arbre. « Bon, » reprit Naomi. « Qu'y a-t-il ? »

— « Je pense qu'il serait bon que tu rentres à la maison. »

— « J'ai encore des quantités d'arbres à nourrir. »

— « Tu le feras dans l'après-midi. »

— « Zen, que se passe-t-il ? »

— « J'ai du travail et je préfère que tu ne sois pas dans les bosquets pendant que je m'en acquitte. »

— « Où es-tu en ce moment ? »

— « Au C. »

— « Je pourrais sans doute t'aider, Zen. Je suis dans le secteur voisin. J'arrive ! »

— « *Non.* Rentre à la maison. » C'était un ordre donné froidement. Jamais encore il ne lui avait parlé sur ce ton. Elle parut choquée, ahurie, mais elle monta dans son véhicule et partit. Holbrook la suivit des yeux sur l'écran jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— « Où est-elle maintenant ? » demanda-t-il à Leitfried.

— « Elle revient. Je la vois sur la piste d'accès. »

— « Bon. Occupe-la tant que je n'ai pas fini. Je vais m'y mettre tout de suite. »

Il manœuvra le canon à fusion pour braquer le court tube sur le cœur du bosquet. Dans l'âme solide de l'arme était suspendue

par un système magnétique une minuscule pincée de matière solaire, disponible continuellement pour y puiser une énergie dépassant de beaucoup ses besoins de la journée. Il n'y avait pas d'appareil de pointage, ce canon n'étant nullement une arme, mais il pensait pouvoir s'en tirer convenablement quand même. Les cibles étaient volumineuses. Visant à l'estime, il choisit Socrate en bordure du bosquet, tripota avec hésitation le mécanisme une ou deux secondes, réfléchissant à la façon la plus pratique d'accomplir sa tâche, puis posa la main sur la commande de mise à feu. Le centre nerveux de l'arbre se trouvait à son sommet, en arrière de la bouche. Un court jet à cet endroit...

Oui.

Un arc de flamme blanche siffla dans l'air. La tête difforme de Socrate s'illumina un instant. Une mort rapide et propre, qui valait mieux que de mourir dans la pourriture de la rouille. Holbrook fit descendre alors son feu de la tête aux pieds, parcourant tout le tronc. C'était un bois très résistant ; il tirait sans cesse, les branches, les ramilles et les feuilles se recroquevillaient et tombaient, mais le tronc même restait intact parmi les boules de fumée huileuse qui s'élevaient peu à peu. Le tronc sombre se dessinait clairement dans l'éclat blanc du feu et Holbrook était surpris de le voir si droit, une fois dépouillé de ses branches. Mais le tronc n'était plus enfin qu'une colonne de cendres. Il s'écroula, disparut à jamais.

Un affreux gémissement monta des autres arbres.

Ils savaient que la mort était parmi eux et ils éprouvaient la douleur de la perte de Socrate par le réseau nerveux des racines à fleur de sol. Ils pleuraient de peur, d'angoisse et de fureur.

Holbrook se força à braquer le canon sur Hector.

Hector était un grand arbre, impassible, stoïque, ni geignard ni coquet. Holbrook voulait lui donner la mort simple qu'il méritait, mais son pointage se dérégla ; le premier jet toucha au moins huit pieds plus bas que le centre cervical de l'arbre et le hurlement qui monta des arbres environnants trahit la souffrance d'Hector. Holbrook vit les branches qui s'agitaient frénétiquement, la bouche qui s'ouvrait et se refermait en un terrifiant rictus de torture. Le second jet mit fin à l'agonie d'Hector. Holbrook retrouva un certain calme pour achever la destruction de ce noble arbre.

Il avait presque terminé quand il se rendit compte qu'une

voiture s'arrêtait près de son camion. Naomi en jaillit, rouge, les yeux écarquillés, près de la crise de nerfs. « Arrête ! » cria-t-elle. « Arrête, oncle Zen ! Ne les brûle pas ! »

Elle bondit dans la cabine et lui saisit les poignets avec une force étonnante, pour l'attirer à elle. Elle pantelait, prise de panique ; ses seins se soulevaient, ses narines palpitaient.

— « Je t'avais dit de rentrer à la maison ! » lança-t-il.

— « J'y suis allée. Mais j'ai vu les flammes. »

— « Veux-tu t'en aller d'ici ? »

— « Pourquoi brûles-tu les arbres ? »

— « Parce qu'ils sont atteints de rouille. Il faut les détruire avant que la maladie se propage. »

— « C'est un *meurtre* ! »

— « Ecoute, Naomi, tu vas filer et... »

— « Tu as tué Socrate ! » murmura-t-elle en jetant un coup d'œil sur le bosquet. « Et... et César ? Non, c'est Hector. Hector aussi ! Tu les as réduits en cendres ! »

— « Ce ne sont pas des gens. Ce sont des arbres. Des arbres malades qui ne tarderaient pas à mourir de toute façon. Je veux sauver les autres. »

— « Mais pourquoi les tuer ? Il doit bien y avoir un produit, Zen. Une pulvérisation quelconque. Il y a des remèdes à tout à présent ! »

— « Pas à cela. »

— « Il le faut ! »

— « Il n'y a que le feu, » affirma Holbrook. Une sueur froide lui coulait sur la poitrine. Un muscle de sa cuisse frémissait. C'était déjà pénible quand elle n'était pas là. Il parla le plus posément qu'il le put : « Naomi, c'est une chose à faire et en vitesse. Je n'ai pas le choix. J'aime ces arbres tout autant que toi, mais je dois les brûler. C'est comme cette petite créature à pattes avec son aiguillon dans la queue : je ne pouvais pas faire de sentiment rien que parce qu'elle paraissait mignonne. Elle était un danger. Et maintenant Platon, César et les autres sont des menaces pour tout ce que je possède. Des porteurs de peste ! Rentre à la maison et cache-toi quelque part jusqu'à ce que ce soit fini. »

— « Je ne te laisserai pas les tuer ! »

Exaspéré, il l'empoigna par les épaules, la secoua deux ou trois fois et la repoussa de la cabine. Elle tomba en arrière mais atterrit en souplesse. Il sauta près d'elle. « Bon Dieu, Naomi, ne me force

pas à te frapper. Cela ne te regarde en rien. Il faut que je brûle ces arbres et si tu continues à me gêner... »

— « Il y a sûrement un autre moyen. Tu t'es laissé affoler par tous ces hommes, n'est-ce pas, Zen ? Ils ont peur que la maladie se propage, alors ils t'ont dit de brûler tes arbres en vitesse et tu ne prends même pas le temps de réfléchir, de te renseigner ailleurs ; tu arrives tout simplement avec ton canon pour tuer des êtres intelligents, sensibles, aimables... »

— « Des arbres ! C'est incroyable, Naomi ! Pour la dernière fois... »

Pour toute réponse, elle bondit à bord du camion et alla se coller à la gueule du canon, la poitrine pressée contre le métal. « Si tu tires, ce sera à travers moi ! »

Rien de ce qu'il disait ne parvenait à la persuader de redescendre. Elle était perdue dans quelque rêve romanesque, la Jeanne d'Arc des arbres à suc défendant le bosquet contre l'assaut des barbares ! Une fois encore il tenta de la raisonner ; une fois encore elle refusa d'admettre qu'il fût nécessaire de détruire les arbres. Il lui expliqua avec toute la force de persuasion qu'il put l'impossibilité absolue où il se trouvait de les sauver. Elle se contentait de répondre avec toute la puissance de son absence de logique qu'il y avait certainement une autre solution. Il poussa des jurons. Il la qualifia d'adolescente idiote et hystérique. Il la supplia. Il la cajola. Il lui donna des ordres. Elle restait accrochée au canon.

— « Je n'ai plus de temps à perdre, » dit-il enfin. « Il faut que j'aie fini en quelques heures ou toute la plantation est fichue. » Il tira son pistolet de l'étui, abaissa le cran de sûreté et pointa l'arme sur elle. « Descends de là ! » ordonna-t-il d'un ton glacial.

Elle rit. « Tu te figures que je te crois prêt à me tirer dessus ? »

Et elle avait raison, bien sûr. Il restait planté à bafouiller, le visage empourpré, ahuri. La folie était contagieuse ; sa menace avait été vaine, comme elle l'avait aussitôt compris. Holbrook remonta d'un saut sur le camion, la prit à bras-le-corps, s'efforça de l'entraîner avec lui.

Elle était vigoureuse et il était en équilibre précaire. Il réussit à l'arracher du canon, mais fut surpris du peu de succès de ses efforts pour la faire descendre du véhicule. Il craignait de lui faire mal et, par sa gentillesse, il se laissait vaincre dans cette lutte. Elle disposait d'une sorte de force nerveuse, elle n'était plus que coudes, genoux, doigts griffus. Il parvint à la saisir et s'aperçut

avec horreur qu'il la tenait par les seins. Il la lâcha, pris de timidité et de honte. Elle s'écarta en sautillant. Il la suivit, la reprit et cette fois la poussa au dehors. Elle sauta, se posa avec légèreté, pivota et s'enfuit dans le bosquet.

Ainsi elle était encore en avance d'une idée sur lui ! Il la poursuivit ; il lui fallut un moment pour la découvrir. Elle enlaçait la base de César et fixait d'un regard effaré les endroits où s'étaient dressés Socrate et Hector.

— « Va ! » lui dit-elle. « Brûle tout le bosquet ! Mais tu me brûleras en même temps ! »

Holbrook fonça sur elle. Elle esquiva d'un pas de côté et fila jusqu'à Alcibiade. Il vira pour la saisir au passage, perdit l'équilibre et chancela, en battant l'air des bras.

Quelque chose de filandreux et de résistant s'abattit autour de ses épaules juste comme il allait toucher terre.

— « *Zen !* » hurla Naomi. « L'arbre... Alcibiade... »

Holbrook avait maintenant quitté le sol. Alcibiade l'avait soulevé avec une de ses lianes préhensiles et le hissait vers son faîte. L'arbre peinait sous ce fardeau, mais une seconde liane s'enroula autour de l'homme et la besogne devint plus facile pour Alcibiade. Holbrook se débattait déjà à une douzaine de pieds en l'air.

Il était rare que les arbres s'attaquent aux humains. C'était arrivé au plus cinq ou six fois depuis que plusieurs générations de planteurs cultivaient les arbres à suc. Dans chacun des cas la victime avait procédé à une opération que tout le bosquet jugeait hostile... comme de supprimer un arbre malade.

Un homme, c'était une grosse bouchée pour un arbre à suc. Mais leur appétit allait bien jusque-là.

Naomi criait, Holbrook continuait à s'élever dans les airs. Holbrook entendait claquer les dents au-dessus de lui ; la gueule de l'arbre s'apprêtait à l'accueillir. Le vaniteux Alcibiade, l'inconstant Alcibiade, l'imprévisible Alcibiade... le bien nommé, en vérité. Mais était-ce une traîtrise que cet acte de légitime défense ? Alcibiade avait la ferme volonté de continuer à vivre. Il avait assisté à l'exécution d'Hector et de Socrate. Holbrook leva les yeux vers les crocs qui se rapprochaient. Voilà donc mon destin, songea-t-il. Dévoré par un de mes propres arbres. Mes amis. Mes préférés. Bien fait pour moi, avec ma sentimentalité ! Ce sont des carnivores. Des tigres avec des racines.

Alcibiade poussa un cri aigu.

Au même instant une des lianes enroulées autour de Holbrook se desserra. Il tomba de vingt pieds en une chute vertigineuse avant que la seconde liane se raidisse et le maintienne à quelques mètres au-dessus du sol. Holbrook baissa les yeux et comprit ce qui s'était passé. Naomi avait ramassé le pistolet qu'il avait lâché quand l'arbre l'avait enlacé et elle avait brûlé une des lianes. Elle visait de nouveau. Alcibiade cria une nouvelle fois. Holbrook se rendit compte d'un grand bruit dans les branches au-dessus de lui. Il dégringola jusqu'au sol et atterrit brutalement sur un tas de feuilles en décomposition. Après un temps il roula sur le flanc, puis s'assit. Rien de cassé. Naomi le regardait, les bras pendants. Elle tenait toujours le pistolet.

— « Tu n'as rien ? » demanda-t-elle simplement.

— « Un peu secoué, voilà tout. » Il se leva. « Je te dois beaucoup. Encore une minute et j'étais dans la gueule d'Alcibiade. »

— « J'ai failli le laisser te manger, Zen. Il ne faisait que se défendre. Mais je n'ai pas pu. Alors j'ai tiré sur les lianes. »

— « Oui, oui. Je sais ce que je te dois. » Il fit deux pas hésitants vers la jeune fille. « Allons, donne-moi cette arme avant de te percer un trou dans le pied. » Il tendit la main.

— « Attends un instant ! » commanda-t-elle avec un calme glacial. Elle recula tandis qu'il approchait.

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Je te propose un marché, Zen. Je t'ai sauvé, n'est-ce pas ? Je n'avais pas à le faire. Maintenant, tu vas laisser ces arbres tranquilles. Au moins jusqu'à ce que tu t'assures qu'il n'y a pas de produit efficace. D'accord ? Marché conclu ? »

— « Mais... »

— « Tu dis que tu me dois beaucoup. Alors, paie ! Tout ce que je te demande, c'est une promesse, Zen. Si je ne t'avais pas délivré, tu serais mort. Laisse donc vivre les arbres. »

Il se demandait si elle oserait employer le pistolet contre lui.

Il resta un long moment silencieux, à soupeser les possibilités. Puis il déclara : « Très bien, Naomi. Tu m'as sauvé la vie et je ne peux pas te refuser ce que tu demandes. Je ne toucherai pas aux arbres. Je verrai si on peut les saupoudrer et tuer la rouille. »

— « C'est sincère, Zen ? »

— « Je te le promets. Sur tout ce qu'il y a de plus sacré. Maintenant, rends-moi ce pistolet. »

— « Tiens, » cria-t-elle tandis que les larmes lui coulaient sur

les joues. « Tiens, prends-le ! Oh ! mon Dieu, Zen, comme tout cela est affreux ! »

Il lui prit l'arme des mains et la rengaina. Elle parut s'amollir, toutes réserves usées, dès qu'elle n'eut plus le pistolet. Elle tituba jusque dans ses bras et il la serra toute tremblante, contre lui. Il tremblait aussi en l'étreignant, sentant les jeunes seins contre sa poitrine. Une vague de désir puissant — il se l'avoua — l'envahissait. Saleté ! songea-t-il. Il grimaçait en évoquant les images du matin, Naomi nue et radieuse après le bain, ses seins ronds, ses cuisses fermes. Ma nièce. Quinze ans. Secourez-moi, mon Dieu. Pour la réconforter, il lui caressait les épaules et le creux des reins. Sa robe était mince ; son corps n'était que trop présent dessous.

Il la jeta violemment à terre.

Elle tomba en boule, se retourna et porta la main devant sa bouche quand il chut sur elle. Elle se mit à pousser des cris aigus, perçants, quand il pesa sur elle de tout son poids. Ses yeux terrifiés montraient clairement qu'elle le croyait sur le point de la violer, mais il avait d'autres perfidies en tête. Il la retourna d'un geste prompt, face contre terre, lui prit la main droite et lui ramena le bras derrière le dos. Puis il la fit asseoir.

— « Debout, » lui dit-il. Il lui tordit un peu le bras pour la persuader. Elle se leva.

« Maintenant, en route. Hors du bosquet, direction le camion ! Je te casse le bras s'il le faut. »

— « Qu'est-ce que tu fais ? » balbutia-t-elle.

— « Au camion, » répéta-t-il. Il lui releva le bras d'un cran. Elle soupira de douleur, mais elle avança.

Arrivé au véhicule, il maintint sa prise tout en appelant Leitfried au centre d'information.

— « Qu'est-ce que tout cela signifiait, Zen ? Nous avons suivi la plus grande partie des événements, mais... »

— « Trop compliqué pour que je t'explique. La jeune personne est très attachée à ses arbres, voilà tout. Envoie tout de suite des robots pour qu'ils l'emmènent. D'accord ? »

— « Tu m'as *promis* ! » dit Naomi.

Les robots arrivèrent promptement. De leurs efficaces doigts d'acier, ils paralysèrent Naomi pour l'embarquer dans un véhicule et la ramener à la maison. Quand elle fut partie, Holbrook s'assit un moment près du camion pour se reposer et s'éclaircir les idées. Puis il remonta dans la cabine.

Il braqua d'abord le canon à fusion sur Alcibiade.

Cela lui prit un peu plus de trois heures. Quand il eut fini, le secteur C n'était plus qu'un champ de cendres et une large ceinture dénudée s'étendait autour des lieux dévastés jusqu'aux bosquets les plus proches d'arbres encore sains. Il ignorerait encore un certain temps s'il avait sauvé ou non sa plantation. Mais il avait fait de son mieux.

En roulant vers la maison, il pensait moins à l'œuvre d'exécuteur qu'il venait d'accomplir qu'à la sensation du corps de Naomi contre le sien et à ce qu'elle s'était imaginé quand il l'avait jetée à terre. Un corps de femme, oui. Mais une enfant. Encore une enfant éprise de ses objets familiers. Incapable de comprendre que dans la réalité on pèse les nécessités en regard des sentiments et qu'on fait pour le mieux. Qu'avait-elle appris en ce jour, au secteur C ? Que l'univers ne vous offre souvent que des choix draconiens ? Ou simplement que son oncle adoré était capable de traîtrise et de meurtre ?

On lui avait administré des sédatifs, mais elle était éveillée dans sa chambre quand il entra. Elle remonta ses couvertures. Elle avait les yeux froids.

— « Tu m'avais promis, » dit-elle, amère, « et puis tu m'as trompée ! »

— « Il fallait sauver les autres arbres, Naomi. Tu comprendras un jour. »

— « Je comprends que tu m'as menti, Zen. »

— « J'en suis désolé. Pardonne-moi. »

— « Tu peux aller au diable ! » Ces mots d'adulte venant de cette bouche encore enfantine le figèrent. Il ne pouvait rester plus longtemps près d'elle. Il monta au centre d'information. « C'est fini, » dit-il à Leitfried, à voix basse.

— « Tu as agi en homme, Zen. »

— « Ouais... »

Il examina sur l'écran le secteur en cendres. Il sentait la chaleur de Naomi contre lui. Il voyait ses yeux assombris. La nuit allait venir, les lunes effectueraient leur tour de danse dans le ciel, les constellations auxquelles il était accoutumé répandraient leur clarté. Il lui reparlerait, peut-être. Pour tâcher de lui faire comprendre... Puis il la renverrait en attendant qu'elle ait terminé sa métamorphose en femme.

— « Il commence à pleuvoir, » observa Leitfried. « Cela va hâter la maturité. »

— « Sans doute. »

— « Tu as l'impression d'être un assassin, Zen ? »

— « A ton avis ? »

— « Je sais, je sais. »

Holbrook entreprit de désactiver les antennes. Il avait accompli toute sa tâche de la journée. Il dit d'un ton posé : « Fred, c'étaient des arbres. Rien que des arbres. Des arbres, Fred, *des arbres.* »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The fangs of the trees.

PHILIP

K. DICK

La fourmi électronique

L'œuvre de Dick — la plus passionnante et la plus « excentrique » de la science-fiction contemporaine — se révèle progressivement en France. Un premier volume au C.L.A. : En attendant l'année dernière *et* A rebrousse-temps ; *un roman dans la série « Galaxie-Bis » :* Le dieu venu du Centaure... *Et le C.L.A. vient maintenant de faire paraître un second volume,*

renfermant deux des romans les plus personnels et les plus fascinants de Dick : Le maître du haut château, *qui lui valut le Hugo du meilleur roman aux U.S.A. en 1963, et* Docteur Bloodmoney. *Pour plus amples renseignements sur cette œuvre foisonnante aux multiples perspectives, consulter les deux articles déjà parus dans* Fiction *à son sujet :* Philip K. Dick ou l'Amérique schizophrène *par Gérard Klein (nº 182) et* Dick et ses fantasmes ou en lisant la bible psychédélique *par Marcel Thaon (nº 190).*

Après avoir été longtemps un abondant producteur de nouvelles, Dick depuis des années n'écrit pratiquement plus que des romans (le dernier en date : Ubik, *sorti en 1969, est programmé pour paraître chez Laffont dans la collection « Ailleurs et Demain »). C'est pourquoi les nouvelles de lui sont aujourd'hui si rares qu'elles font figure d'événement. Celle qu'on va lire est à peu près la seule qu'il ait fait paraître en 1969. On y retrouve, comme toujours chez lui, un éventail de thèmes familiers (les fameux thèmes « récurrents » de Dick, qu'il se plaît à faire défiler d'un texte à l'autre en les examinant sous des facettes diverses). Une fois de plus, nous avons ici un personnage dickien qui s'interroge sur la réalité de son moi, qui découvre très tôt que cette réalité est factice, et qui dès lors expérimente sur les frontières entre la réalité et l'illusion, jusqu'à ce que survienne la désagrégation schizophrénique de son monde. Dick traite cette fois son sujet avec une sombre ironie, proche de l'humour noir, tout en débouchant en conclusion sur un effet de terreur qui lui est cher.*

A. D.

A quatre heures quinze de l'après-midi, Garson Poole s'éveilla dans son lit d'hôpital. Il sut que c'était un lit d'hôpital dans une chambre à trois et se rendit encore compte de deux choses : il n'avait plus de main droite et il n'éprouvait aucune douleur.

Ils ont dû m'administrer un puissant analgésique, se dit-il, en contemplant le mur opposé avec sa fenêtre encadrant le sud de la ville de New York. Des labyrinthes dans lesquels voitures et piétons fonçaient et roulaient, sous l'éclat du soleil en fin d'après-midi. La lumière déclinante lui plaisait par sa tonalité. Elle n'a pas encore fini sa course, songea-t-il. Et moi non plus.

Il y avait un téléphone sur la table de chevet ; il hésita, puis le prit et composa un appel pour demander une ligne extérieure. L'instant d'après appa-

raissait sur l'écran devant lui Louis Danceman, chargé de la direction de Tri-Plan lorsque lui, Garson Poole, était occupé ailleurs.

— « Dieu merci, vous êtes en vie ! » dit Danceman en le voyant. Son visage charnu et large, marqué de variole, ressemblait à un disque lunaire. « J'ai appelé partout... »

— « Tout simplement, je n'ai plus de main droite, » dit Poole.

— « Mais tout s'arrangera. J'entends par là qu'on pourra vous en greffer une autre. »

— « Depuis combien de temps suis-je ici ? » s'enquit Poole. Il se demandait où étaient passés les infirmières et les médecins. Pourquoi n'étaient-ils pas en train de caqueter et de le gronder parce qu'il téléphonait ?

— « Quatre jours, » répondit Danceman. « Ici, à l'usine, tout va à merveille. En fait, nous avons reçu des commandes époustouflantes de trois services de police différents, tous sur la Terre. Deux dans l'Ohio, un dans le Wyoming. De bonnes commandes fermes, avec un tiers à l'avance et le bail-option habituel de trois ans. »

— « Venez me sortir d'ici, » dit Poole.

— « Je ne peux pas avant que votre nouvelle main... »

— « Je la ferai placer plus tard. » Il souhaitait désespérément retrouver son milieu familier ; le lourd véhicule commercial se dessinait, menaçant, sur l'écran de pilotage que recomposait son esprit ; s'il fermait les yeux, il se retrouvait à bord de son propre appareil endommagé, qui télescopait un engin après l'autre en laissant derrière lui d'énormes dommages. Les sensations kinétiques... Il fit la grimace en se les rappelant. Je dois reconnaître que j'ai eu de la veine, s'avoua-t-il.

— « Sarah Benton est-elle près de vous ? » fit Danceman.

— « Non. »

Bien sûr ! Sa secrétaire particulière — ne fût-ce que pour des considérations de simple emploi — devait être non loin de là, pour le dorloter maternellement, mais avec une attitude juvénile. Toutes les femmes un peu fortes adorent dorloter les gens, songea-t-il. Et elles sont dangereuses ; en vous tombant dessus, elles risquent de vous tuer. « C'est peut-être ce qui m'est arrivé, peut-être Sarah est-elle tombée sur mon appareil, » dit-il à voix haute.

— « Non, non. Une des commandes de votre gouvernail de

direction s'est rompue pendant l'heure de pointe de la circulation et vous... »

— « Je me rappelle. » Il se tourna dans son lit quand la porte de la salle s'ouvrit ; un médecin en blanc apparut, en compagnie de deux infirmières en bleu ; et tous les trois se dirigèrent vers lui. « Je vous rappellerai plus tard, » conclut Poole en reposant le combiné. Il inspira profondément.

— « Vous n'auriez pas dû téléphoner si tôt, » observa le médecin en examinant la fiche du blessé. « Garson Poole, propriétaire de Tri-Plan Electronique. Fabrique des fléchettes d'identification à l'estime qui poursuivent leur proie dans un cercle d'un rayon d'un millier de milles, en réagissant uniquement aux trains d'ondes encéphaliques. Vous êtes un homme qui a réussi, Mr Poole. Seulement, Mr Poole, vous n'êtes pas un homme. Vous êtes une fourmi électronique. »

— « Grand Dieu ! » s'écria Poole, ébahi.

— « En conséquence, nous ne pouvons vraiment pas vous soigner ici, maintenant que nous sommes au courant. Nous l'avons su, naturellement, dès que nous avons procédé à l'examen de votre main droite abîmée ; nous en avons découvert les éléments électroniques, alors nous avons radiographié votre torse, ce qui a confirmé notre hypothèse. »

— « Qu'est-ce donc qu'une fourmi électronique ? » demanda Poole. Mais il le savait ; il avait déchiffré le terme.

Une infirmière répondit : « Un robot organique. »

— « Je vois. » Une sueur froide lui monta à la peau, tout le long du corps.

— « Vous l'ignoriez ? » fit le médecin.

— « Oui, » dit Poole, en hochant la tête.

Le docteur reprit : « Il nous arrive une fourmi électronique à peu près chaque semaine. On nous les amène soit à la suite d'un accident aérien — comme vous-même — soit qu'elles aient elles-mêmes demandé à être admises... celles qui comme vous n'ont jamais été informées de leur nature, qui ont vécu parmi les humains, en se croyant... humaines. Quant à votre main... » Il se tut.

— « Ne parlons plus de ma main ! » répondit Poole, farouche.

— « Restez calme. » Le médecin se pencha sur lui, pour scruter ses traits. « Un véhicule de l'hôpital vous transportera dans une installation où il sera possible de réparer ou de remplacer votre main à un tarif raisonnable pour vous, si vous vous pos-

sédez vous-même, ou pour vos propriétaires, s'il y en a. En tout cas, vous retournerez travailler à votre bureau de Tri-Plan tout comme avant. »

— « Sauf qu'à présent, je sais, » fit Poole. Il se demandait si Danceman ou Sarah ou d'autres étaient informés, au bureau. L'un d'eux — ou eux tous — l'avaient-ils acheté ? Conçu ? Un homme de paille, se dit-il, voilà tout ce que j'étais. Je n'ai jamais dû diriger réellement la société ; c'est une illusion qui a été implantée en moi quand on m'a fabriqué... en même temps que celle d'être humain et vivant.

— « Avant de partir pour l'atelier de réparation, » dit le médecin, « auriez-vous la bonté de régler votre note au bureau de l'entrée ? »

Poole rétorqua d'un ton acide : « Pourquoi y aurait-il une note à payer, puisque vous ne soignez pas les fourmis ? »

— « Pour nos services jusqu'au moment où nous avons découvert la vérité, » expliqua une infirmière.

— « Faites-moi donc payer, ou faites payer ma société, » gronda Poole, furieux et écrasé à la fois. Au prix d'un effort considérable, il réussit à s'asseoir ; le cerveau plutôt flottant, il descendit du lit et posa les pieds sur le plancher. « Je serai ravi de quitter cet endroit, » dit-il en se redressant. « Et je vous remercie pour l'humanité de vos soins. »

— « Merci également à vous, Mr Poole, » dit le docteur, « ou plutôt devrais-je dire Poole tout court ? »

A l'installation de réparation, il fit remplacer sa main disparue.

Cela se révéla fascinant, cette main ; il l'examina longuement avant de laisser les techniciens l'ajuster. En surface, elle paraissait organique... et en fait, en surface, elle l'était. Une peau naturelle recouvrait une chair naturelle et du sang véritable emplissait veines et capillaires. Mais sous tout cela luisaient des câblages et des circuits, des éléments miniaturisés... En regardant au fond du poignet, il distingua des valves de flux, des moteurs, des soupapes à expansion multiple, le tout minuscule. Et la main lui coûta quarante frogs. Une semaine du salaire qu'il touchait sur le rôle de la société.

— « Est-elle garantie ? » demanda-t-il aux spécialistes qui soudaient la partie « osseuse » de la main au reste de son corps.

— « Quatre-vingt-dix jours, pièces et main-d'œuvre, » répondit l'un d'eux. « Sauf en cas de mauvais usage excessif ou volontaire. »

— « C'est vaguement suggestif, ce que vous dites. »

Le technicien, un homme — ils étaient tous humains — lui lança un regard perçant. « Vous passiez pour un homme ? »

— « Involontairement, » répondit Poole.

— « Et maintenant ce sera volontairement ? »

— « Tout juste. »

— « Savez-vous pourquoi vous n'avez jamais deviné ? Il y a bien eu des indices... des cliquetis et des ronronnements à l'intérieur de vous, de temps à autre. Vous n'avez jamais deviné parce qu'on vous a programmé de façon que vous ne le remarquiez pas. Et maintenant vous aurez tout autant de mal à découvrir pourquoi on vous a construit et pour qui vous opériez. »

— « Un esclave, » fit Poole. « Un esclave mécanique. »

— « Vous vous êtes bien amusé. »

— « Oui, la vie a été bonne. J'ai beaucoup travaillé. »

Il régla les quarante frogs, fléchit ses doigts neufs et les essaya en ramassant divers objets, pièces de monnaie et autres, puis il s'en alla. Dix minutes après, il était à bord d'un transport public pour regagner son foyer. La journée avait été suffisamment remplie.

Chez lui, dans son appartement d'une seule pièce, il se versa une rasade d'Etiquette Violette de Jack Daniel — soixante ans d'âge — et la savoura tout en contemplant par son unique fenêtre la bâtisse de l'autre côté de la rue. Irai-je au bureau ? se demandait-il. Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ? Fais ton choix. Bon Dieu ! Cela vous mine, de savoir. Je suis un phénomène, se rendait-il compte. Un objet inanimé qui singe l'être animé. Mais... il se sentait vivant. Pourtant... à présent il avait une impression différente. De lui-même. Et, partant, de tout le monde et notamment de Danceman, Sarah et tout le personnel de Tri-Plan.

Je crois que je vais me supprimer, se dit-il. Mais je dois être programmé pour ne pas le faire ; ce serait un coûteux gaspillage pour mon propriétaire. Et il n'y tient sûrement pas.

Programmé. Quelque part en moi une matrice est en place, une grille-écran qui me coupe de certaines pensées, de certains actes. Et qui me force à d'autres. Je ne suis pas libre. Je ne l'ai jamais été, mais maintenant je le sais ; ce qui change tout.

Après avoir opacifié sa fenêtre, il alluma le plafonnier, puis entreprit de se déshabiller avec soin, vêtement après vêtement. Il

avait observé avec attention le travail des techniciens qui avaient placé sa nouvelle main : il s'était fait une idée assez nette de la façon dont son corps était agencé. Deux panneaux principaux, un dans chaque cuisse ; les spécialistes avaient ôté les plaques pour vérifier les ensembles de circuits sous-jacents. Si je suis programmé, conclut-il, c'est sans doute là que se trouve la matrice.

Le labyrinthe de circuits le déroutait. Il me faut de l'aide, se dit-il. Voyons... quel est le code téléphonique pour l'ordinateur de classe BBB dont nous louons les services au bureau ?

Il prit l'appareil et composa le numéro de l'ordinateur à son siège permanent de Boise dans l'Idaho.

— « Les services de cet ordinateur sont fixés à cinq frogs par minute, » dit une voix mécanique dans le téléphone. « Veuillez tenir votre carte de crédit devant l'écran. »

Il obéit.

« Quand le buzzer vibrera, vous serez en liaison avec l'ordinateur, » reprit la voix. « Veuillez poser vos questions le plus rapidement possible en tenant compte de ce que la réponse vous sera fournie en quelques millisecondes, alors que vos questions... » Il baissa le volume du son. Mais il le haussa de nouveau quand l'organe auditif de l'ordinateur apparut sur l'écran. Pour l'instant, la machine n'était plus qu'une vaste oreille tendue vers lui... aussi bien que vers cinquante mille autres questionneurs sur toute la Terre.

— « Procédez sur moi à un balayage visuel, » ordonna-t-il à la machine, « et dites-moi où je trouverai le mécanisme de programmation qui dirige mes pensées et mon comportement. » Il attendit. Sur l'écran du téléphone, un vaste œil mobile, aux facettes multiples, l'examinait ; il se plaça bien en vue au milieu de son studio.

L'ordinateur lui dit : « Otez votre panneau de poitrine. Comprimez d'abord votre sternum, puis tirez doucement vers l'avant. »

Il s'en acquitta. Une partie de sa poitrine se détacha ; un peu ahuri, il la posa sur le plancher.

« Je distingue des modules de contrôle, » dit la machine, « mais je ne vois pas lequel. » Elle se tut et son œil balaya l'écran. « Je perçois un rouleau de ruban perforé installé au-dessus de votre mécanisme cardiaque. Le voyez-vous ? » Poole tendit le cou. Il le vit également. « Il faut que je me retire, » dit l'ordinateur. « Quand j'aurai examiné les données dont je dispose, je vous rap-

pellerai pour vous fournir une réponse. Bonjour. » L'écran devint sombre.

Je vais m'arracher ce ruban de la poitrine, se disait Poole. Tout petit... pas plus gros que deux fusettes de fil à coudre, avec une tête de lecture montée entre le tambour d'enroulement et celui de déroulement. Il ne voyait pas signe de mouvement ; les bobines paraissaient inertes. Elles doivent se déclencher pour les interdictions, réfléchissait-il, quand se présentent des situations particulières. Elles dominent mon processus encéphalique. Et il en a été ainsi toute ma vie durant.

Il porta la main sur le tambour de déroulement. Il suffirait que j'arrache ceci, et...

L'écran du téléphone s'éclaira. « Carte de crédit Nº 3-BNX-882-HQR446-T, » fit la voix de l'ordinateur. « Ici BBB-307DR, pour répondre à votre question de seize secondes de durée, du 4 novembre 1992. Le rouleau de ruban perforé au-dessus de votre mécanisme cardiaque n'est pas une tourelle de programmation mais un relais d'apport de réalité. Toutes les stimulations sensorielles que reçoit votre système neurologique émanent de cet instrument, et y toucher serait pour le moins dangereux sinon irrémédiable. » Il ajouta : « Il ne semble pas que vous ayez de circuit de programmation. Réponse fournie. Bonjour. » L'écran s'éteignit.

Poole, qui se tenait nu devant l'écran, effleura une fois encore du bout du doigt le tambour à ruban, avec des précautions infinies. Je vois, songeait-il, éperdu. Ou plutôt, est-ce que je vois ? Cet instrument...

Si je coupe le ruban, mon univers va disparaître. La réalité subsistera pour les autres, mais pas pour moi. Parce que ma réalité, mon univers, me viennent de ce minuscule appareil. Lequel alimente le filtre, qui transmet à son tour les impressions à mon système nerveux central au fur et à mesure du déroulement.

Et le déroulement se poursuit depuis des années, conclut-il.

Il se rhabilla, s'assit dans son grand fauteuil — luxe transféré des bureaux de Tri-Plan à son propre appartement — et alluma une cigarette de tabac. Ses mains tremblaient quand il reposa son briquet marqué de ses initiales ; il s'adossa confortablement et souffla la fumée devant sa figure, se nimbant de gris.

Il faut que je procède avec lenteur, se dit-il. Qu'est-ce que je m'efforce de faire ? De contourner ma programmation ? Mais l'or-

dinateur n'a pas découvert de circuit de programmation. Ai-je envie de tripoter le ruban de réalité ? Et si oui, pourquoi ?

Parce que, se répondit-il, si je contrôle cet instrument, je contrôle la réalité. Du moins en ce qui me concerne. Ma réalité subjective... mais rien de plus. La réalité objective est une construction de synthèse, qui part d'une généralisation hypothétique fondée sur une multitude de réalités subjectives.

Mon univers repose entre mes doigts, s'étonna-t-il. Si seulement j'arrive à trouver comment ce fichu truc fonctionne ! Tout ce que je voulais au départ, c'était découvrir mon circuit de programmation de façon à accéder à un véritable fonctionnement homéostatique : à avoir le contrôle de moi-même. Mais avec ceci...

Avec ceci, il n'aboutissait pas seulement au contrôle de lui-même ; il prenait le contrôle de tout.

Et c'est ce qui me distingue de tous les humains qui ont jamais vécu et péri, songea-t-il, assombri.

Il retourna près du téléphone et appela son bureau. Quand Danceman apparut sur l'écran, il lui dit avec vivacité : « Je voudrais que vous me fassiez parvenir chez moi un jeu complet de micro-outillage et un appareil agrandisseur. J'ai un travail à effectuer sur des micro-circuits. » Il coupa la communication, car il n'avait pas envie de discuter.

Une demi-heure plus tard, on frappait à sa porte. Il ouvrit et accueillit un des contremaîtres de l'atelier, chargé de micro-outils de toutes espèces. « Vous n'avez pas précisé de quoi vous aviez besoin, » déclara l'homme en entrant dans la pièce. « Alors Mr Danceman m'a fait tout apporter. »

— « Et le système d'agrandissement optique ? »

— « Dans le fourgon, sur la terrasse. »

Peut-être que mon désir, c'est de mourir, songeait Poole. Il alluma une cigarette et la fuma, debout, en attendant que le contremaître ait installé le lourd écran d'agrandissement avec son alimentation électrique et son tableau de commande. C'est un suicide, ce que j'envisage. Il frissonna.

« Cela ne va pas, Mr Poole ? » s'enquit le contremaître en se redressant après avoir déposé son fardeau. « Vous ne devez pas encore être très ferme sur vos jambes, après cet accident. »

— « Exact, » fit Poole d'un ton calme. Il attendait impatiemment le départ de l'homme.

Sous les lentilles grossissantes, le ruban plastique prenait un nouvel aspect : une large piste sur laquelle couraient des centaines de milliers de perforations. Je le pensais bien, se dit-il. Non pas des enregistrements magnétiques sur une couche d'oxyde de fer, mais bien des fentes à l'emporte-pièce.

Sous l'oculaire, la bande défilait visiblement. Très lentement, à une vitesse uniforme, vers la tête de lecture.

A mon avis, réfléchit-il, ces perforations sont des portes de *passage*. Cela fonctionne comme un orgue mécanique ; carton plein, rien ; perforation, musique. Comment m'en assurer ?

De toute évidence, en bouchant un certain nombre de trous.

Il évalua la quantité de ruban qui restait sur la bobine débitrice, calcula — avec beaucoup de difficulté — la vitesse de débit et aboutit à un chiffre. S'il modifiait la partie de ruban visible au bord de pénétration de la tête de lecture, il s'écoulerait de cinq à sept heures avant que ce moment particulier arrive. Il oblitérerait en fait des stimulations qu'il devait éprouver dans quelques heures.

Avec un micro-pinceau, il recouvrit une bonne section de ruban à l'aide de vernis opaque, pris dans le nécessaire d'accompagnement de l'outillage. J'ai effacé les stimulations pour une demi-heure environ, estima-t-il. Bouché au moins un millier de trous.

Il serait intéressant de savoir les changements — s'il s'en produisait — que cela apporterait à ce qui l'entourait, dans six heures.

Cinq heures et demie plus tard, il était assis chez Krackter, un splendide bar de Manhattan, et prenait un verre avec Danceman.

— « Vous n'avez pas bonne mine, » lui dit ce dernier.

— « Je ne me sens pas bien, » répondit Poole. Il vida son verre — un Scotch au citron — et en commanda un second.

— « A la suite de l'accident ? »

— « Oui, en un sens. »

Danceman demanda : « Est-ce... quelque chose que vous avez appris sur votre propre compte ? »

Poole releva la tête et le contempla dans la lumière tamisée du bar. « Ainsi, vous êtes au courant. »

— « Je sais, » reprit Danceman, « je sais que je devrais vous appeler Poole et non « Mr Poole ». Mais je préfère la seconde manière et je m'y tiendrai. »

— « Depuis combien de temps êtes-vous informé ? »

— « Depuis que vous avez pris la direction de la société. On m'a expliqué que les propriétaires réels de Tri-Plan, qui vivent dans le système de Proxima, préféraient que la firme soit dirigée par une fourmi électronique dont ils auraient le contrôle. Ils voulaient quelqu'un de brillant et autoritaire... »

— « Les propriétaires réels ? » C'était la première fois qu'il en entendait parler. « Nous comptons deux mille actionnaires. Répartis un peu partout. »

— « Marvis Bey et son mari Ernan, sur Proxima 4, disposent de cinquante et un pour cent des voix. Il en était ainsi dès le départ. »

— « Pourquoi étais-je maintenu dans l'ignorance ? »

— « On m'a dit de ne pas vous renseigner. Vous deviez croire que vous étiez seul à régir la société. Avec mon assistance. Mais en réalité je vous communiquais les instructions que les Bey me transmettaient. »

— « Je ne suis qu'un homme de paille ! » fit Poole.

— « Sous un certain angle, oui. Mais vous serez toujours Mr Poole pour moi. »

Un pan du mur le plus éloigné disparut. Et en même temps plusieurs personnes assises à des tables voisines. Et...

De l'autre côté de la grande baie vitrée du bar, la ligne des toits de New York cessa soudain d'exister.

En voyant son expression Danceman s'alarma : « Que se passe-t-il ? »

Poole avait la voix rauque : « Regardez autour de vous. Remarquez-vous des changements ? »

Après un coup d'œil circulaire dans la salle, Danceman répondit : « Non. Quoi, par exemple ? »

— « Vous voyez toujours les toits sur le ciel ? »

— « Bien sûr. Même à travers le brouillard mêlé de fumée. Les lumières clignotent... »

— « Maintenant, je sais, » affirma Poole. Il avait raison : chacune des perforations obturées signifiait la disparition d'un objet quelconque dans son plan de réalité. Il se leva et dit : « A plus tard, Danceman. Je dois rentrer chez moi ; je suis sur un boulot. Bonsoir. » Il sortit du bar, émergea dans la rue et chercha un taxi.

Pas de taxis.

Eux aussi, songea-t-il. Je me demande ce que j'ai encore pu effacer ? Les putains ? Les fleurs ? Les prisons ?

Dans le parking du bar, il reconnut l'engin volant de Danceman. Je vais le prendre, décida-t-il. Il y a toujours des taxis dans le monde de Danceman ; il en prendra un. De toute façon le véhicule appartient à la société et je détiens une copie de la clé.

Il fut bientôt dans les airs et prit la direction de son domicile.

La ville de New York n'était pas revenue. A droite et à gauche, des véhicules et des bâtisses, des rues, des piétons, des enseignes... et au milieu, rien. Comment pourrais-je voler là-dedans ? se demanda-t-il. Je disparaîtrais.

Peut-être pas ? Il vola vers le néant.

Tout en fumant cigarette sur cigarette, il décrivit des cercles pendant un quart d'heure... et alors, sans bruit, New York réapparut. Il écrasa sa cigarette (du gaspillage, avec un produit aussi coûteux que le tabac !) et fila vers son appartement.

Si j'insérais une étroite section opaque, réfléchissait-il en ouvrant sa porte, je pourrais...

Le fil de ses pensées se trancha. Quelqu'un était assis dans son fauteuil à regarder un capitaine qui pérorait à la télé. « Sarah, » fit-il, contrarié.

Elle se leva, bien rembourrée mais gracieuse. « Vous n'étiez plus à l'hôpital, alors je suis venue ici. J'ai toujours la clé que vous m'aviez rendue en mars après notre affreuse querelle. Oh!... vous semblez si déprimé ! » Elle s'approcha, lui scruta le visage d'un air inquiet. « Votre blessure vous fait-elle tellement souffrir ? »

— « Ce n'est pas cela. » Il ôta sa veste, sa cravate, sa chemise, puis son panneau de poitrine ; agenouillé, il commença à glisser les mains dans les gants spéciaux pour le micro-outillage. Il s'interrompit pour la regarder et lui dire : « J'ai découvert que je suis une fourmi électronique. Ce qui, d'un certain point de vue, m'ouvre des perspectives que j'explore en ce moment. » Il fléchit les doigts et à l'extrémité de son index gauche apparut un micro-tournevis, rendu visible par le système agrandisseur. « Vous pouvez regarder si vous le désirez, » lui dit-il.

Elle s'était mise à pleurer.

« Qu'est-ce qui vous prend ? » fit-il méchamment, sans lever les yeux.

— « Je... c'est simplement trop triste. On vous considérait tous comme un si bon patron, à Tri-Plan. Nous avons un tel respect pour vous ! Et maintenant, tout va changer. »

Le ruban plastique comportait une marge non perforée en haut et en bas ; il y découpa une bande horizontale très étroite, puis, après un temps de profonde réflexion, il trancha le ruban même, quatre heures de déroulement environ avant la tête de lecture. Il disposa alors le tronçon détaché à angle droit par rapport à la tête de lecture, la souda en place avec un micro-fer, puis rattacha de part et d'autre la bande originale. Il avait ainsi inséré un temps mort de vingt minutes dans le courant continu de sa réalité. L'effet s'en ferait sentir — selon ses calculs — quelques minutes après minuit.

— « Etes-vous en train de vous réparer ? » demanda Sarah, d'une voix timide.

— « Je me libère, » répondit-il. Outre celle-ci, il avait en tête quelques autres modifications. Mais tout d'abord il lui fallait mettre sa théorie à l'épreuve ; un ruban vierge, sans perforations, cela signifiait l'absence de stimulations, auquel cas l'*absence totale* de ruban...

— « L'expression de votre visage... » murmura Sarah. Elle entreprit de rassembler ses affaires, son sac, son manteau, son magazine audio-visuel. « Je m'en vais ; je comprends très bien vos sentiments en me trouvant ici. »

— « Restez. Je regarderai en votre compagnie les exploits du capitaine. » Il remit sa chemise. « Vous vous rappelez, il y a des années, quand il y avait... combien ? Vingt ou vingt-deux chaînes ? Avant que les gouvernements aient supprimé les stations privées ? »

Elle fit un signe affirmatif.

« De quoi cela aurait-il eu l'air si ce récepteur de télévision avait projeté sur l'écran à rayons cathodiques tous les programmes *en même temps* ? Aurions-nous pu distinguer quoi que ce soit dans ce mélange ? »

— « Je ne pense pas. »

— « Peut-être pourrions-nous apprendre. Apprendre à devenir sélectifs ; nous acquitter nous-mêmes du tri et percevoir ce que nous voudrions, tout en rejetant ce qui ne nous intéresserait pas. Pensez à la quantité de connaissances qu'on pourrait emmagasiner en une période délimitée. Je me demande si le cerveau, le cerveau humain... » Il s'interrompit. « Le cerveau humain n'en serait pas capable, » reprit-il bientôt, comme pour lui seul. « Mais, en théorie, un cerveau quasi-organique en aurait la possibilité. »

— « Est-ce d'un cerveau de cette nature que vous êtes doté ? » s'enquit Sarah.

— « Oui, » répondit Poole.

Ils suivirent les ébats du capitaine jusqu'au bout, puis ils se mirent au lit. Mais Poole restait adossé à son oreiller, à fumer d'un air morose. Près de lui, Sarah s'agitait, se demandant pourquoi il n'éteignait pas les lumières.

Onze heures cinquante. Cela allait se produire d'un instant à l'autre.

— « Sarah, j'ai besoin de votre aide, » dit-il. « Dans quelques minutes à peine, il va m'arriver quelque chose d'étrange. Cela ne durera pas longtemps, mais je désire que vous m'observiez avec soin. Voyez si je... » Il esquissa un geste. « Si je subis des transformations. Si je parais m'endormir, ou si je prononce des paroles insensées, ou... » Il allait dire « si je disparais », mais il se retint. « Je ne vous ferai aucun mal, mais ce ne serait pas une mauvaise idée de vous armer. Avez-vous apporté votre pistolet anti-agressions ? »

— « Dans mon sac. » Elle était bien éveillée à présent. Assise sur le lit, elle le contemplait avec une frayeur folle, ses larges épaules brunes et mouchetés de taches de son frémissant sous la lumière.

Il alla chercher l'arme.

La pièce prit soudain une immobilité raidie. Puis les couleurs s'estompèrent. Les objets s'amenuisèrent jusqu'à se fondre avec les ombres, comme de la fumée. Les ténèbres s'épaississaient en même temps que tout devenait plus indistinct.

Les dernières stimulations s'évanouissent, se dit Poole. Il cligna les paupières pour mieux voir. Il perçut la silhouette de Sarah Benton, assise sur le lit : un découpage à deux dimensions qu'on aurait posé là en attendant qu'il devienne indistinct. Les substances dématérialisées flottaient par bouffées au hasard, comme des nuages instables ; leurs éléments se rassemblaient, se séparaient, puis se rassemblaient de nouveau. Enfin les dernières traces de chaleur, d'énergie et de lumière se dissipèrent ; la pièce se referma et croula sur elle-même, comme arrachée de la réalité. Alors les ténèbres absolues remplacèrent tout, un espace sans profondeur,

qui ne ressemblait pas à la nuit, mais avait quelque chose de dur, d'inflexible. En outre, il n'entendait rien.

Il voulut tendre les bras pour toucher des objets. Mais il n'avait plus de bras à tendre. La conscience de son propre corps avait disparu en même temps que le reste de l'univers. Il n'avait plus de mains, et même s'il en avait eu, elles n'auraient rien trouvé à toucher.

J'ai toujours raison quant au fonctionnement de ce ruban, se dit-il, employant une bouche inexistante pour se communiquer un message inaudible.

Cela prendra-t-il fin dans dix minutes ? s'interrogeait-il. Ai-je encore vu juste sur ce point ? Il attendait... mais il savait d'intuition que son sentiment de la durée avait disparu en même temps que toutes autres choses. Je ne peux qu'attendre, réalisait-il. Et espérer que cela ne durera pas trop longtemps.

Pour se forcer à la patience, il résolut : je vais tenter d'établir un dictionnaire. D'abord, essayer de dresser la liste de tout ce qui commence par *a*. Voyons. Il réfléchit. Abricot, automobile, accès, atmosphère, Atlantique, aspic de foie gras, annonce... Sa pensée allait de l'avant et les termes défilaient dans son esprit que hantait la peur.

D'un seul coup la lumière revint.

Il gisait sur le divan du salon et un pâle soleil filtrait par l'unique fenêtre. Deux hommes se penchaient sur lui, les mains pleines d'outils. Des ouvriers de l'entretien, comprit-il. Ils ont travaillé sur mon corps.

— « Il a repris connaissance, » dit l'un des techniciens, qui se leva et s'écarta. Sarah Benton, qui débordait d'inquiétude, le remplaça.

— « Dieu merci ! » s'écria-t-elle en soufflant son haleine humide dans l'oreille de Poole. « J'ai eu si peur ! J'ai fini par appeler Mr Danceman pour... »

— « Que s'est-il passé ? » coupa durement Poole. « Reprenez au début et, au nom du ciel, parlez posément. Que je puisse tout assimiler. »

Sarah se domina, prit le temps de se frotter le nez et reprit d'une voix agitée : « Vous avez perdu connaissance. Vous restiez là, comme mort. J'ai attendu jusqu'à deux heures et demie et vous ne bougiez toujours pas. J'ai téléphoné à Mr Danceman, que j'ai malheureusement réveillé, et ces deux hommes sont arrivés vers quatre heures et demie. Ils n'ont pas cessé de travailler depuis.

Il est maintenant six heures un quart du matin. Et j'ai très froid et envie d'aller me coucher ; je ne pourrai pas aller au bureau aujourd'hui ; vraiment pas. » Elle détourna la tête en reniflant. Ce bruit agaça Poole.

Un des spécialistes en uniforme déclara : « Vous avez tripoté votre ruban de réalité. »

— « Oui, » dit Poole. Pourquoi le nier ? Ils avaient de toute évidence découvert le morceau de bande vierge collé en travers. « Je n'aurais pas dû rester si longtemps dans le néant. Je n'ai inséré qu'un morceau d'une dizaine de minutes, » ajouta-t-il.

— « Cela a arrêté le déroulement du ruban, » expliqua le technicien. « La bande a cessé d'aller de l'avant ; votre morceau surajouté a bloqué le mécanisme, qui s'est automatiquement mis hors circuit pour éviter de déchirer le ruban. Qu'est-ce qui a pu vous pousser à manipuler ce dispositif ? Ne saviez-vous pas ce que vous risquiez ? »

— « Je n'en étais pas trop sûr. »

— « Mais vous en aviez une idée assez proche ? »

Poole rétorqua d'un ton acide : « C'est pourquoi je m'y intéresse. »

— « Votre facture s'élèvera à quatre-vingt-quinze frogs, » dit l'homme. « Payables à tempérament si vous préférez. »

— « Bon, » acquiesça-t-il. Il s'assit, un peu étourdi, se frotta les yeux et fit la grimace. Il avait mal à la tête et son estomac lui semblait absolument vidé.

— « Limez un peu l'épaisseur du ruban, la prochaine fois, » lui dit le premier technicien. « De cette façon, le mécanisme ne se bloquera pas. Il ne vous est pas venu à l'idée qu'il y avait un système de sécurité inclus ? Pour que tout s'arrête plutôt que de... »

— « Qu'arriverait-il, » coupa Poole d'une voix basse, concentrée, « s'il ne passait pas du tout de ruban sous la tête de lecture ? Pas de ruban... rien du tout. La cellule photo-électrique envoyant sa lumière sans rencontrer d'obstacle ? »

Les spécialistes s'entreregardèrent. L'un d'eux dit : « Tous les influx neuro-électriques franchiraient les coupures de sécurité et se mettraient en court-circuit. »

— « Ce qui veut dire ? »

— « Ce qui veut dire que ce serait la fin de la mécanique ! »

— « J'ai examiné le circuit, » reprit Poole. « La tension n'y est pas assez élevée pour amener un tel résultat. Le métal ne fond

pas sous d'aussi faibles charges de courant, même si les terminaux sont en contact. Nous parlons d'environ un millionième de watt dans un conducteur de césium d'à peu près un seizième de pouce de long. Admettons qu'il y ait un milliard de combinaisons possibles à un instant donné, en fonction des perforations du ruban. Le courant total de sortie n'est pas cumulatif ; son intensité dépend du débit de la batterie pour ce module particulier, et elle n'est pas grande, avec tous les circuits ouverts et en fonctionnement. »

— « Pourquoi mentirions-nous ? » fit l'un des techniciens, d'un ton excédé.

—« Pourquoi pas ? J'ai ici une chance de pouvoir tout connaître d'expérience. Simultanément. D'assimiler l'univers dans sa totalité, d'être momentanément en rapport avec toute la réalité. Ce qu'aucun humain ne peut accomplir. Toute une symphonie qui me pénétrerait le cerveau, hors du temps, avec toutes les notes, tous les instruments jouant à la fois, et distincts. Et toutes les symphonies ! Vous comprenez ? »

— « Cela vous ferait griller d'un bout à l'autre, » dirent les deux techniciens à la fois.

— « Je ne le crois pas. »

Sarah intervint : « Aimeriez-vous une tasse de café, Mr Poole ? »

— « Oui, » dit-il. Il bascula les jambes, pressant ses pieds froids sur le plancher, et frissonna. Puis il se leva. Il avait mal par tout le corps. Ils m'ont laissé allongé sur le divan toute la nuit, se rendit-il compte. Tout compte fait, ils auraient pu se débrouiller autrement !

A la table de cuisine, dans le coin de la pièce, Garson Poole buvait son café, face à Sarah. Il y avait déjà longtemps que les techniciens étaient partis.

— « Vous n'allez plus tenter d'expériences sur vous-même, j'espère ? » fit Sarah, d'un ton attristé.

Poole grinça. « J'aimerais contrôler le temps. Le renverser. » Je vais couper un segment de ruban, songeait-il, et le souder à l'envers. Ainsi les séquences causales défileront-elles dans l'autre sens. Je marcherai donc à reculons pour descendre les marches depuis l'aire d'atterrissage du toit jusqu'à ma porte, pousserai le battant fermé à clé, reculerai encore jusqu'à l'évier d'où je tirerai

une pile d'assiettes sales. Je m'assoierai à cette table devant la pile d'assiettes, remplirai chacune de nourriture extraite de mon estomac... Je remettrai ensuite les aliments dans le réfrigérateur. Le lendemain, je tirerai les aliments du réfrigérateur, les emballerai dans des sacs, porterai les sacs au self-service où je les répartirai entre les rayons. Et enfin, à la caisse, on me versera de l'argent puisé dans le tiroir. La nourriture sera remise avec d'autre dans de grandes caisses en plastique, expédiée de la ville vers les cultures hydroponiques de l'Atlantique, pour y regagner les arbres, les buissons ou les corps d'animaux morts, ou encore pour être profondément enfouie dans le sol. Mais qu'est-ce que tout cela prouverait ? Un film qui se déroulerait à l'envers... je ne saurais rien de plus qu'à présent, ce qui est insuffisant.

Ce que je désire, comprenait-il, c'est la réalité ultime et absolue, durant une micro-seconde. Après, cela n'aura plus d'importance, puisque tout me sera connu ; il ne restera plus rien à entendre ou à voir.

Je pourrais tenter encore une modification, se dit-il. Avant d'essayer de couper le ruban, je percerai de nouveaux trous dans la bande, pour voir ce qui en sortira. Ce sera intéressant, car j'ignorerai à l'avance la signification de mes propres perforations.

Avec la pointe d'un micro-outil, il perça plusieurs trous au hasard, aussi près de la tête de lecture qu'il le put... Il n'avait pas envie d'attendre longtemps.

— « Je me demande si vous vous en apercevrez, » dit-il à Sarah. Probablement pas, dans la mesure où il pouvait extrapoler le résultat. « Il se peut que quelque chose se manifeste, » reprit-il. « Je tiens seulement à vous en avertir ; pour vous éviter de prendre peur. »

— « Oh ! mon Dieu, » fit-elle, d'une voix ténue.

Il consulta sa montre. Une minute passa, puis une seconde et une troisième. Et alors...

Au centre de la pièce apparut un vol de canards verts et noirs. Ils cancanaient avec entrain, puis ils quittèrent le plancher pour aller se coller au plafond en une masse remuante d'ailes et de plumes qui s'efforçaient frénétiquement de fuir.

— « Des canards, » fit Poole, émerveillé. « J'ai percé un trou par où est passé un vol de canards sauvages ! »

Et voici qu'autre chose apparaissait. Un banc dans un parc, où était assis un homme d'un certain âge, en haillons, qui lisait un journal déchiré et froissé. Il leva un instant les yeux, distingua

vaguement Poole, lui adressa une ébauche de sourire, découvrant un dentier mal ajusté, puis se replongea dans son journal replié en deux. Il se remit à sa lecture.

« Le voyez-vous ? » demanda Poole à Sarah. « Et les canards ? » Au même instant canards et clochard de jardin public disparurent. Il n'en resta pas trace. L'intervalle de leurs perforations avait passé rapidement.

— « Ils n'étaient pas réels, » dit Sarah. « N'est-ce pas? Alors comment... »

— « Vous non plus n'êtes pas réelle, » lui dit-il. « Vous n'êtes qu'un facteur de stimulation sur mon ruban de réalité. Une perforation qu'on peut obturer. Avez-vous également une existence dans une autre bande de réalité, ou dans un monde objectif ? » Il l'ignorait ; il n'aurait su que répondre. Peut-être Sarah n'en savait-elle rien elle-même. Peut-être existait-elle dans un millier de rubans de réalité ; peut-être figurait-elle sur tous les rubans de réalité qu'on eût jamais fabriqués. « Si je coupe la bande, » poursuivit-il, « vous serez partout et nulle part. Comme tout le reste de l'univers. Du moins dans la conscience que j'en prends. »

Sarah balbutia : « Je suis réelle. »

— « Je veux tout connaître entièrement, » dit Poole. « Pour cela, il faut que je coupe le ruban. Si je ne le fais pas maintenant, ce sera une autre fois ; il est inévitable que ça arrive un jour ou l'autre. » Alors pourquoi attendre ? se demandait-il. Et il reste la possibilité que Danceman ait informé mon fabricant, mes possesseurs, qu'on prenne des mesures pour me détourner de mon projet. Parce que je mets peut-être en danger leur propriété... c'est-à-dire moi.

— « Vous me faites regretter de ne pas être allée au bureau, au bout du compte, » dit Sarah, les coins de la bouche abaissés de chagrin.

— « Allez-y, » dit Poole.

— « Je ne veux pas vous laisser seul. »

— « Je me débrouillerai très bien. »

— « Non, vous ne vous débrouillerez pas du tout. Vous allez vous débrancher — ou agir sottement d'une autre manière — et vous tuer rien que pour avoir découvert que vous n'êtes qu'une fourmi électronique et non un être humain. »

Il acquiesça en partie : « Peut-être. » Cela se ramenait-il à ce seul sentiment ?

— « Et je ne peux pas vous en empêcher. »

— « Non, » confirma-t-il.

— « Mais je reste, » fit Sarah. « Même si je ne puis rien sur vous. Parce que si je m'en vais et que vous mourriez, je passerai le reste de ma vie à me demander ce qui serait arrivé si j'étais restée. Vous comprenez ? »

Il fit un signe affirmatif.

« Allez-y, » dit Sarah.

Il se leva. « Ce n'est pas de la douleur que je vais éprouver, » la prévint-il. « Bien que cela puisse y ressembler à vos yeux. N'oubliez pas que les robots organiques contiennent des circuits de douleur minimale. J'éprouverai les plus intenses... »

— « Ne m'en dites pas plus ! » coupa-t-elle. « Faites ce que vous voulez, ou ne faites rien si vous préférez. »

Avec maladresse — parce qu'il avait peur — il enfila ses mains dans les commandes des micro-gants, saisit un outil minuscule, une lame acérée. « Je vais couper un ruban installé sous mon panneau de poitrine, » annonça-t-il en regardant l'écran d'agrandissement. Sa main tremblait quand il leva la lame. Dans une seconde ce sera terminé, se dit-il. Tout sera fini. Et... j'aurai encore le temps de ressouder les extrémités, se rendait-il compte en même temps. Une demi-heure au moins pour changer d'avis.

Il trancha le ruban.

Sarah le regardait fixement d'un œil craintif. Elle murmura : « Il ne s'est rien passé. »

— « J'ai un délai de trente à quarante minutes. »

Il se rassit à la table après s'être débarrassé des gants de manipulation. Il nota que sa voix tremblotait ; sans nul doute Sarah s'en était aussi aperçue, et il s'irritait contre lui-même, sachant bien qu'il lui faisait peur. « Je suis désolé, » dit-il, sans raison. Il avait envie de lui présenter des excuses. « Vous auriez dû partir, » ajouta-t-il, pris de panique ; il se leva de nouveau. Elle en fit autant, l'imitant par réflexe. Le visage gonflé, inquiet, elle restait plantée, le sein palpitant. « Allez-vous-en, » fit-il d'un ton pesant, « retournez au bureau où vous devriez être déjà. Où nous devrions être tous les deux. » Je vais recoller les deux bouts de la bande, se disait-il ; la tension est trop forte pour mon système.

Il allongea les mains vers les gants et les enfila à tâtons sur ses doigts raidis. En examinant l'écran agrandisseur, il vit le rayon de la cellule photoélectrique qui pointait vers le haut, droit sur la tête de lecture ; au même instant, il s'aperçut que le bout de

la bande disparaissait sous la tête de lecture... Et il comprit aussitôt. Je m'y prends trop tard, la bande a passé. Dieu, songea-t-il, venez-moi en aide. La bande s'est déroulée plus vite que je n'avais prévu. Ainsi c'est *maintenant* que...

Il vit des pommes, des pavés et des zèbres. Il sentait la chaleur, le grain soyeux d'un tissu ; les vagues de l'océan lui léchaient le corps et un grand vent venu du nord s'accrochait à lui comme pour l'entraîner quelque part. Sarah était tout autour de lui, de même que Danceman ; New York luisait dans la nuit et les véhicules voletaient et bondissaient autour de lui dans le ciel nocturne, et le jour, et les eaux, et la sécheresse. Du beurre se liquéfiait sur sa langue en même temps que l'assaillaient des odeurs et des saveurs diverses : la présence amère des poisons et les citrons et les feuilles d'herbe de l'été. Il se noyait ; il tombait ; il reposait dans les bras d'une femme dans un vaste lit blanc en même temps qu'un bruit aigu lui déchirait les tympans : l'avertisseur d'un ascenseur endommagé dans l'un des vieux hôtels décrépits du bas de la ville. Je vis, j'ai vécu, je ne vivrai jamais, se disait-il, et en même temps que les pensées lui venaient tous les mots, tous les sons. Des insectes crissaient et bourdonnaient et il sombrait à moitié dans un ensemble complexe de machinerie homéostatique situé quelque part dans les labos de Tri-Plan.

Il voulait parler à Sarah. Il ouvrit la bouche et tenta de formuler des mots... de les enchaîner d'une certaine façon parmi l'énorme foule de termes qui lui illuminaient le cerveau, le brlûant de leur signification absolue.

Figée contre le mur, Sarah Benton ouvrit les yeux et vit la spirale de fumée qui sortait des lèvres entrouvertes de Poole. Puis le robot s'affaissa sur les coudes et les genoux et s'écrasa lentement en un tas brisé, recroquevillé. Elle comprit sans examen qu'il était *mort*.

Poole s'était suicidé, comprenait-elle. Et il ne pouvait éprouver de la douleur, il l'avait déclaré lui-même. Ou du moins très peu ; un soupçon, peut-être. Toujours ébranlée, elle traversa la pièce jusqu'au téléphone, prit le combiné et composa de mémoire le numéro.

Il pensait que j'étais un facteur de stimulation sur son ruban, se dit-elle. Aussi a-t-il cru que je mourrais quand il mourrait. Comme c'est étrange. Pourquoi s'est-il imaginé cela ? Il n'avait

jamais été branché sur le monde réel ; il avait « vécu » dans un monde électronique qui n'appartenait qu'à lui. Quelle bizarrerie.

— « Mr Danceman, » dit-elle une fois la communication établie, « Poole est parti. Il s'est détruit lui-même sous mes yeux. Il faudrait que vous veniez. »

— « Ainsi nous en sommes enfin libérés. »

— « Oui, est-ce que ce ne sera pas merveilleux ? »

Danceman répondit : « J'envoie deux hommes de l'atelier. » Il regarda derrière elle, distingua la silhouette de Poole étendue près de la table de cuisine. « Rentrez chez vous et prenez du repos, » ordonna-t-il à Sarah. « Tout cela a dû vous épuiser. »

— « Oui. Je vous remercie, Mr Danceman. » Elle raccrocha et resta pensive.

Puis elle remarqua quelque chose.

Mes mains, songea-t-elle. Elle les leva à la hauteur de ses yeux. Comment se fait-il que je voie à travers ?

Et les murs de la pièce devenaient aussi moins nets.

En tremblant, elle recula jusqu'au robot inerte, s'immobilisa, ne sachant que faire. Le tapis transparaissait à travers ses jambes, puis il devint flou et lui-même transparent, et elle distingua au travers d'autres couches de matière en désintégration.

Peut-être que si j'arrive à recoller les bouts de la bande... réfléchissait-elle. Mais elle ne savait pas comment. Et la silhouette de Poole était devenue imprécise.

Le vent du petit matin soufflait autour d'elle. Elle ne le sentait pas ; déjà elle commençait à ne plus éprouver de sensations.

Les vents continuaient de souffler.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The electric ant.

CATHERINE

L. MOORE

Jirel et la magie

Jirel aux cheveux roux et aux yeux jaunes, Jirel au regard flamboyant et à l'âme de soldat, Jirel farouche guerrière et tendre femme... la somptueuse et barbare héroïne de Catherine Moore s'est éveillée pour les lecteurs français d'un sommeil long de trente-cinq années, depuis que Fiction *a entrepris de traduire ses aventures. Chacune de celles-ci est un voyage au pays des songes et des maléfices, dans des contrées surnaturelles dont les dimensions sont hors de la Terre et où tous les événements sont possibles. Mais Jirel affronte les dangers avec une fierté impavide et finit toujours par triompher des multiples embûches, pièges sournois et mirages trompeurs dont sa route est semée. Après* Le baiser du dieu noir *(nº 186) et* L'ombre du dieu noir *(nº 189), voici la troisième aventure de Jirel.*

A. D.

La guerrière dame de Joiry franchit en tonitruant le pont-levis de Guichard, son épée ballante au côté, le plumet écarlate de son cimier ondulant au vent. Montée sur son puissant cheval, elle fonça d'un impétueux élan sur les défenseurs massés à la grille, ouvrant dans leurs rangs une brèche que les hommes d'armes chevauchant sur ses talons n'auraient qu'à agrandir. Pendant un moment, un indescriptible vacarme retentit sous la voûte, fait des hurlements des combattants, du cliquetis des cottes de mailles et des cris de douleur des blessés. Jirel de Joiry s'était transformée en une véritable machine de guerre hurlante, et les soldats de Guichard reculaient en un sanglant désordre devant l'épée qu'elle faisait tournoyer — cinglant, frappant, tuant tous ceux qui se trouvaient autour d'elle — et devant les sabots de fer de son grand étalon, qui constituaient des armes aussi puissantes que sa lame.

Armée de pied en cap, elle restait invulnérable aux coups de ces hommes à terre, et l'armure du cheval le protégeait lui aussi contre leurs lames, de sorte que, à elle seule, Jirel aurait presque réussi à enlever la place. Entraînée par son ardeur, elle porta la bataille jusque dans les rangs des défenseurs du bastion, qui succombèrent à leur tour devant le puissant cheval et l'intrépide cavalière. L'épée tournoyante de la guerrière, les sabots piétinants de sa monture, frayèrent un chemin aux hommes de Jirel, et bientôt la horde des conquérants revêtus d'acier se rua dans la cour du château de Guichard.

Les yeux jaunes de Jirel brillaient d'un éclat féroce sous la visière du casque, et sa voix retentissait à travers la cage d'acier qui emprisonnait son visage, répétant sauvagement ce cri : « Giraud ! Qu'on m'amène Giraud ! Un écu d'or à qui m'amènera le magicien Giraud ! »

Elle attendait fiévreusement dans la cour, serrant la bride de son cheval qui piaffait sur les dalles, incapable de mettre pied à terre seule à cause de sa pesante armure et dédaignant la menace que pouvait constituer la présence d'arbalétriers derrière les meurtrières du château. Malgré la protection de sa cotte de mailles, la seule chose qu'elle dût redouter, pourtant, était précisément la flèche d'une arbalète ; mais elle ne s'en souciait pas.

Elle attendait avec une impatience croissante, sa grande épée posée en travers de la selle, en criant d'une voix rauque et furieuse cet ordre que répercutait l'écho : « Giraud ! Hâtez-vous, drôles, de m'amener Giraud ! » Et il y avait tant d'impatience

sanguinaire dans cette voix grondante que les hommes qui revenaient dans la cour, après avoir fouillé le château, s'arrêtèrent la mine piteuse, l'échec inscrit sur le visage, au moment de s'approcher de leur dame.

— « Quoi ? » hurla Jirel. « Ne m'amenez-vous pas Giraud ? Où donc est ce magicien ? Gilles ! Watkin ! Répondez, je vous l'ordonne ! »

— « Nous avons passé le château au crible, dame Jirel, » répondit craintivement l'un des hommes. « Le magicien a disparu. »

— « Que Dieu me protège ! » gronda la dame de Joiry. « Que Dieu vienne en aide à une femme infortunée servie par des imbéciles ! L'avez-vous cherché parmi les morts ? »

— « Nous avons cherché partout, dame Jirel. Giraud nous a échappé. »

Une fois de plus Jirel invoqua le Créateur d'une voix dont l'intonation même était un blasphème.

— « Aidez-moi donc à descendre, varlets du diable ! » lança-t-elle hargneusement. « Je le trouverai moi-même. Il doit être ici ! »

A grand-peine, les hommes lui firent mettre pied à terre. Il ne fallut pas moins de deux d'entre eux pour la faire descendre, et d'un troisième pour maîtriser le cheval. Pendant qu'ils luttaient pour la dégager des courroies et des boucles, elle ne cessa de les injurier farouchement, tout en émergeant peu à peu de sa carapace d'acier. Bientôt, débarrassée de la pesante armure, elle apparut sous l'aspect d'une jeune femme mince, droite et fine comme une lame, dont les cheveux roux brillaient d'un éclat répondant à celui des yeux jaunes. Sous son armure elle portait une cotte de mailles rapportée de Terre Sainte, souple comme de la soie et presque aussi légère, ainsi qu'une chemise de daim protégeant la blancheur laiteuse de sa peau.

C'était une créature toute en contrastes, chaude comme la braise, froide comme l'acier, dont le corps avait la douceur du satin et l'âme la dureté du fer. Son menton était volontaire mais sa bouche trahissait une tendresse que pour rien au monde elle n'aurait voulu reconnaître. En ce moment, elle donnait libre cours à sa fureur.

« Suivez-moi, maudits imbéciles ! » hurlait-elle. « Je retrouverai ce démon de magicien et lui fendrai la tête avec cette épée ! Je lui apprendrai ce qu'il coûte d'attirer dans un traquenard les hommes de Joiry ! Par le ciel, il paiera de sa vie la

mort de mes dix soldats tombés la semaine dernière. Cet abject jeteur de sorts comprendra qu'on ne défie pas Joiry impunément ! »

Tout en proférant menaces et jurons, elle traversa la cour du château, suivie par ses hommes qui jetaient des regards apeurés sur les tours grisâtres de Guichard. Il avait toujours eu mauvaise réputation, ce sinistre château où le magicien Giraud régnait en maître. C'était un lieu où se passaient des faits étranges, où nul n'entrait sans y avoir été invité et d'où jamais aucun prisonnier ne s'était échappé, bien que les hurlements des malheureux soumis à la torture eussent souvent résonné à travers ses murailles. Pour obéir à leur dame, les hommes de Jirel auraient franchi à sa suite les portes mêmes de l'enfer, mais ils se lançaient à l'assaut de Guichard la terreur dans le cœur et sans espoir de conquête.

Elle seule semblait ne pas redouter le sinistre sorcier... peut-être parce qu'elle avait déjà connu des aventures si terribles que, désormais, les périls mortels auxquels elle pourrait se trouver exposée ne lui inspiraient aucune frayeur : des bruits couraient, en effet, sur la dame de Joiry et les choses abominables qui s'étaient passées dans son château... Pourtant, quand Guichard était tombé et que les défenseurs du magicien avaient pris la fuite, les hommes de Joiry avaient repris courage en se disant que, sans doute, les inquiétants récits qui circulaient au sujet de Giraud n'étaient que racontars, puisque Guichard avait été conquis comme le château de n'importe quel autre seigneur. Mais, à présent, ils jetaient autour d'eux des regards effrayés et se serraient peureusement les uns contre les autres en pénétrant une nouvelle fois dans Guichard sur les talons de leur dame. Un château d'où un magicien avait réussi à s'échapper et à disparaître aux yeux de tous, alors que toutes les issues étaient gardées, ne pouvait être qu'une demeure hantée à laquelle il aurait mieux valu mettre le feu. Les hommes suivaient donc Jirel à contrecœur, honteux de leur frayeur mais incapables de s'en défendre.

Tandis que Jirel se ruait vers le passage voûté, baigné de pénombre, qui donnait accès au grand vestibule de Guichard, il n'y avait pas de place pour la terreur dans son âme tumultueuse. Sa fureur à la pensée que le magicien pourrait lui échapper était comme une torche éclairant sa route, et elle s'arrêta à la porte pour fouiller du regard le vestibule jonché de cadavres, à la re-

cherche d'un indice permettant d'expliquer comment sa proie avait disparu.

« Il ne peut s'être évadé, » se dit-elle avec assurance. « Il n'y a pas d'issue. Il *doit* donc être ici, quelque part. » Elle pénétra dans le vestibule, retournant les corps au passage d'un pied négligent pour s'assurer que la mort ne l'avait pas frustrée de sa vengeance.

Une heure plus tard, tandis que ses hommes entamaient leurs recherches dans la dernière tour, elle se disait encore que le magicien n'avait pu s'enfuir, puisqu'elle avait fait en sorte de lui rendre toute évasion impossible. Il existait un passage secret conduisant à la rivière, mais ce passage était gardé, et le magicien n'aurait pu sortir par la porte donnant sur la douve sans rencontrer les hommes de Jirel. Celle-ci avait découvert toutes les ouvertures et tous les couloirs secrets, et posté un garde devant chaque issue, et Giraud n'avait donc pu quitter le château par aucune voie. Mais Jirel montait avec lassitude l'escalier menant à la dernière tour, en sentant sa confiance l'abandonner.

Une porte de chêne à barres de fer se trouvait en haut de l'escalier, et Jirel laissa ses hommes soulever les lourdes traverses qui la fermaient. Elle pénétra dans une petite pièce circulaire qui était entièrement vide, à l'exception du cadavre d'un jeune page étendu sur le sol. Le sang formait autour de lui une mare figée et, en regardant cette mare, Jirel vit quelque chose qui stimula son espoir chancelant : des pieds avaient marché dans ce sang — des pieds non pas recouverts d'une armure mais chaussés de simples souliers de feutre comme, certainement, seul Giraud aurait pu en porter alors que le château était assiégé et que tous ses hommes étaient rassemblés pour le défendre. Ces traces sanglantes traversaient la salle en direction du mur, dans lequel était percée une fenêtre.

Jirel regarda celle-ci avec stupéfaction. Pour elle, une fenêtre était une étroite fente par où l'on pouvait tirer des flèches et qui n'était recouverte que par temps extrêmement froid. Mais la fenêtre qu'elle avait devant elle était large et basse, et, au lieu des fourrures d'animaux qu'on pendait d'ordinaire à ces ouvertures, elle s'ornait d'un rideau de velours pourpre et de volets sculptés dans une matière semblable à de l'ivoire — à supposer qu'il y eût au monde une bête assez énorme pour porter d'aussi grandes défenses blanches. Ces volets étaient entrebâillés, et Jirel

découvrit sur eux des empreintes laissées par des doigts tachés de sang.

Elle eut un petit cri de triomphe. C'était donc là l'issue secrète par laquelle Giraud s'était échappé ! Jirel ne pouvait encore imaginer ce qui se trouvait derrière cette fenêtre : peut-être un passage dont elle ne soupçonnait pas l'existence, ou bien une salle secrète... Transportée de joie, elle ouvrit tout grands les volets d'ivoire.

Une clameur de surprise échappa aux hommes qui se tenaient derrière elle, mais elle ne l'entendit pas. Immobile, elle regardait droit devant elle d'un air incrédule. Car ces volets d'ivoire ne s'ouvraient ni sur une cachette de pierre ni sur un tunnel secret. Ils ne laissaient pas même entrevoir le ciel ni percevoir les cris des hommes de Joiry occupés à réduire à merci les derniers défenseurs de Guichard. Sous les yeux de Jirel s'étendait un paysage vert et boisé au-dessus duquel planait un jour violet tel qu'elle n'en avait encore jamais vu. Paralysée par l'étonnement, elle abaissa son regard et vit, non pas les dalles sanglantes de la cour en contrebas, mais un tapis moussu situé au niveau de la pièce. Et, sur cette mousse, se détachaient les empreintes de pieds tachés de sang. Cette fenêtre devait être une fenêtre magique ouvrant sur des terres enchantées ; mais c'était par là qu'avait fui l'homme que Jirel avait juré de tuer, et là où il était allé elle devait le suivre.

Elle releva les yeux vers l'obscurité du sous-bois. Ce paysage était le plus beau qu'elle eût jamais vu, même en rêve — si beau que son charme étrange et surnaturel faisait battre douloureusement son cœur. Il y avait dans ces bois verts et silencieux, éclairés par la lueur violette du jour finissant, une promesse de paix, d'oubli et de repos. Soudain le monde rude et bruyant qui s'étendait derrière elle lui parut lointain et glacé. Elle s'avança et posa une main sur les volets d'ivoire pour regarder au dehors.

Le bruit de pas des hommes qui pénétraient dans la pièce à sa suite tira Jirel de son enchantement. Elle se retourna. La magie du paysage de rêve disparut, mais son souvenir persista. La dame de Joiry rencontra le regard apeuré de ses soldats et, désignant de la tête la fenêtre ouverte, déclara :

— « C'est par là que Giraud est parti. Donne-moi ton poignard,

Gilles : cette épée est trop lourde pour parcourir un long chemin. »

— « Mais, dame Jirel, » protesta l'homme. « Vous ne pouvez vous lancer à sa poursuite. »

La voix sèche de la jeune femme l'interrompit :

— « Ton poignard, Gilles ! J'ai juré de tuer Giraud, et quel que soit le lieu où il se cache, je tiendrai mon serment ! »

L'homme d'armes s'approcha en détournant les yeux, pour tendre son poignard à Jirel. Celle-ci lui remit l'épée qu'elle portait au côté et enfila le couteau à longue lame dans sa ceinture. Puis, de nouveau, elle se tourna vers la fenêtre derrière laquelle s'étendait le beau paysage vert et frais. En posant un genou sur l'appui de la fenêtre, elle se disait que, même si son serment ne l'y avait pas poussée, elle eût aimé explorer ces bois sur lesquels régnait la paisible lueur violette, car ils recélaient un charme qui l'attirait irrésistiblement. Elle se hissa sur l'autre genou, puis se mit debout et sauta avec légèreté. Le tapis moussu la reçut sans heurt.

Pendant quelques instants, Jirel demeura aux aguets, l'oreille tendue. Autour d'elle, les oiseaux égrenaient leurs trilles et une brise légère agitait les feuilles des arbres. Quand elle soufflait, Jirel croyait entendre, venus de très loin, les échos d'une chanson, et il y avait quelque chose de si subtilement irritant dans cette simple mélodie qui semblait osciller constamment sur deux notes qu'elle se sentit soulagée lorsque le vent tomba et que la chanson ne résonna plus à ses oreilles.

Il lui vint à l'esprit qu'avant de s'aventurer plus loin, elle devrait marquer d'un repère la fenêtre par où elle était passée. Elle se retourna, se demandant avec curiosité quel aspect elle avait, vue de ce côté. Ce qu'elle aperçut fit courir un petit frisson le long de son échine : derrière elle se dressait un amas de ruines recouvertes de mousse, qui semblaient prêtes à tomber en poussière. Le feu avait noirci la pierre au cours des âges. Jirel comprit qu'il devait s'agir d'un très ancien château, dont les contours se dessinaient encore. Seul un mur bas restait debout, et c'était dans ce mur que s'ouvrait la fenêtre par laquelle elle était sortie. Il y avait dans ces pierres quelque chose d'à la fois familier et obsédant, et Jirel s'en détourna avec un vague et inexplicable malaise. Un petit sentier serpentait sous les arbres aux branches basses ; elle le suivit à pas lents, guettant du regard des signes pouvant révéler le passage de Giraud. Dans les arbres, les oiseaux faisaient

entendre un chant qui ne ressemblait au chant d'aucun de ceux qu'elle connaissait. Autour d'elle, la lumière violette était douce et apaisante.

Il y avait déjà un long moment que Jirel avait pénétré dans ce lieu tranquille et peuplé d'oiseaux lorsque, pour la première fois, quelque chose vint en troubler la paix. Portée par la brise vagabonde, une bouffée de fumée parvint à ses narines et, en arrivant au détour du sentier, Jirel comprit d'où elle provenait. Un arbre s'était abattu en travers du sentier, sur un tas de braises chaudes auxquelles se consumaient ses feuilles et ses branches. Jirel dut le contourner, car les branches étaient trop enchevêtrées pour lui permettre le passage. Quittant donc le sentier, elle suivit le tronc de l'arbre jusqu'au point où celui-ci s'était brisé.

Elle n'avait fait que quelques pas lorsqu'une sorte de sanglot parvint à ses oreilles. C'était le bruit d'une respiration étouffée, et Jirel en avait entendu trop souvent de semblables pour ne pas reconnaître que ce bruit était précurseur de mort. Mettant vivement la main sur la garde de son poignard, elle s'approcha.

C'était certainement le feu qui avait causé la chute de l'arbre, car sa souche carbonisée fumait encore. Derrière cette souche, se déroulait une scène si étrange que Jirel s'arrêta pour regarder à travers les feuilles.

Sur la mousse, le visage enfoui dans ses mains, était étendue une jeune fille nue, dont le souffle paraissait prêt à s'éteindre. Bien que le corps ne portât nulle trace de violences, on ne pouvait douter, en écoutant cette faible respiration, que la mort fût proche. Des cheveux d'une curieuse pâleur gris doré retombaient en longues vagues sur ce corps blanc et nu, dont la fragilité et l'étrange délicatesse faisaient comprendre à Jirel qu'il ne pouvait être entièrement humain.

Penchée sur la jeune fille agonisante, se tenait une femme de haute taille sur laquelle Jirel fixa aussitôt un regard fasciné, comme attiré par un aimant. La femme avait des formes pleines, une peau sombre et veloutée et des yeux endormis. Ses cheveux noirs et luisants étaient tressés autour de sa tête. Négligemment enveloppée d'une tunique violette qui laissait nus ses bras et l'une de ses épaules, elle portait en guise de ceinture un serpent de verre pourpre. Ses pieds étaient nus dans des sandales argentées. Mais c'était surtout son visage qui attirait le regard de Jirel.

Sous les lourdes paupières tombantes, les yeux avaient la couleur du rubis, et la bouche écarlate se plissait en un sourire si haineux que Jirel, en l'observant, sentait la fureur monter en elle. La femme, de ses yeux rouges au regard éteint, regardait avec mépris la jeune fille qui exhalait son dernier souffle sur la mousse, et elle disait d'une voix chaude et profonde :

« ... afin qu'aucune autre dryade ne se permette plus désormais, et pendant bien longtemps, de pratiquer la magie dans mes bois. Le sort qui t'est réservé leur servira d'exemple à toutes. Tu t'es montrée trop présomptueuse, Irsla. Aucun de ceux qui ont osé défier Jarisme ne sont demeurés en vie ; m'entends-tu, Irsla ? »

La respiration s'était encore ralentie tandis que la femme parlait, comme si la vie s'écoulait rapidement du corps étendu sur la mousse. S'en apercevant, la femme s'interrompit, leva une main, et une langue de feu blanche alla frapper le corps blanc qui gisait à ses pieds. Comme si elle avait subi un choc, la jeune fille revint à la vie.

« M'entends-tu, dryade ? » reprit la femme. « Que ceci serve d'avertissement à ceux qui... »

Le souffle de la jeune fille se ralentit de nouveau tandis que la flamme blanche la quittait ; de nouveau la femme étendit la main, et une nouvelle langue de feu alla la frapper. Derrière les mains qui protégeaient son visage, la dryade poussa un cri de douleur.

— « Oh ! pitié, pitié, Jarisme ! » implora-t-elle. « Laisse-moi mourir ! »

— « Quand j'en aurai terminé avec toi, » répondit Jarisme. « Pas avant. Ici, c'est moi qui commande à la vie et à la mort, et je ne t'ai pas encore dit tout ce que j'avais à te dire. La magie dont tu t'es emparée... »

Elle s'interrompit, car Irsla était retombée sur la mousse, le souffle à peine perceptible. Au moment où Jarisme levait la main pour la troisième fois, Jirel fit un bond en avant, poussée tout à la fois par une haine instinctive envers cette femme et par une révolte intime devant ce jeu cruel dont une jeune fille mourante était la victime. Repoussant du bras les branches pour se frayer un chemin, elle s'approcha en criant :

— « C'en est assez, femme ! Laisse-la mourir en paix ! »

Lentement, les yeux rouges de Jarisme se levèrent et rencon-

trèrent le regard des yeux jaunes de Jirel, en un choc presque physique. Et aussitôt la haine jaillit entre elles : la haine instinctive de deux êtres totalement opposés, qui sont nés pour être ennemis. Toutes deux se raidirent, tendant leurs muscles comme des chats prêts au combat. Mais Jirel crut déceler dans les yeux pourpres et enflammés par la colère une légère inquiétude, une vague appréhension.

— « Qui es-tu ? » demanda Jarisme très doucement, mais d'une voix où perçait la menace.

L'inquiétude qu'elle avait cru lire dans ce regard furieux poussa Jirel à répondre avec assurance :

— « Je suis Jirel de Joiry. Je cherche le magicien Giraud qui m'a échappé. Cesse de tourmenter cette malheureuse et dis-moi où je puis le trouver. Je te récompenserai de ta peine. »

Elle parlait d'un ton impérieux et, sur le visage de Jarisme, l'expression de vague malaise disparut presque complètement pour faire place à une lueur de colère.

— « Tu ne me connais pas, » riposta-t-elle d'une voix toujours très douce. « Je suis la sorcière Jarisme, et je règne en maîtresse sur toute cette contrée. Crois-tu donc pouvoir m'acheter, femme terrestre ? »

— « Pardonne-moi, » susurra Jirel avec son sourire le plus aimable et le plus venimeux. « En te regardant, je n'aurais pas pensé que ton prix pût être très élevé... »

Une malice mesquine lui avait inspiré cette remarque qu'elle regretta aussitôt. D'un geste dédaigneux, la sorcière la congédia en disant :

— « Je ne veux pas perdre mon temps ici. Retourne dans ton petit domaine, Jirel de Joiry, et ne cherche plus à me tenter. »

Son regard pourpre se posa un instant sur la dryade immobile à ses pieds, puis croisa celui de Jirel avec un mépris qui ne parvenait pas à dissimuler complètement l'étrange inquiétude que celle-ci y avait lue. Puis la sorcière glissa une main derrière son dos en un mouvement bizarre, comme si elle eût cherché dans l'air la poignée d'une porte. Alors, comme sous l'effet d'une vague de chaleur, l'air se mit à danser tout autour d'elle et, en un instant, elle disparut.

Jirel demeura stupéfaite. Son ouïe, pensa-t-elle, avait été abusée tout autant que sa vue, car, au moment où la sorcière s'évanouissait à ses yeux, elle avait entendu une porte se refermer doucement quelque part. Cependant, elle eut beau regarder de tous

côtés, la verte clairière lui parut vide et l'air immobile. Nulle part il n'y avait trace de Jarisme... ni d'aucune porte. Après un moment de surprise, Jirel haussa les épaules : elle avait déjà fait connaissance avec la magie.

Un faible sanglot échappé à la jeune fille étendue sur la mousse vint la distraire de ses pensées, et elle tomba à genoux à côté de la dryade mourante. Bien que le corps ne portât aucune blessure, Jirel savait que la mort était imminente, car elle se rappelait la légende selon laquelle l'esprit qui hante un arbre ne peut survivre à celui-ci. Avec précaution, elle toucha l'épaule de la jeune fille, en se demandant si elle pourrait lui venir en aide.

Au contact de ces mains douces, les paupières de la dryade tremblèrent, puis se soulevèrent. Deux yeux limpides comme l'eau d'un ruisseau se levèrent vers Jirel.

— « Je vous rends grâce, » balbutia la jeune fille, d'une voix qui n'était déjà plus qu'un murmure venu de l'autre monde, « mais rentrez chez vous à présent, avant que la colère de Jarisme cause votre perte. »

— « Il me faut d'abord retrouver Giraud et le tuer, comme je me suis juré de le faire, » répliqua Jirel en secouant la tête d'un air obstiné. « Mais je vais rester encore un moment ici. Que puis-je faire pour vous ? »

Les yeux au reflet vert cherchèrent le regard des yeux jaunes et durent y lire une inébranlable détermination, car la dryade secoua doucement la tête en murmurant :

— « Je dois mourir... avec mon arbre. Mais, puisque vous êtes décidée, écoutez-moi. J'ai... une dette envers vous. Dans ma chevelure est dissimulé... un talisman. Quand je serai morte... vous le prendrez. C'est... l'emblème de Jarisme... que portent tous ses sujets. Il vous conduira vers elle... et vers Giraud. Il est toujours à ses côtés... Je le sais... Ce doit être la colère qu'elle éprouvait à votre égard... qui lui a fait oublier de me reprendre ce talisman... après m'avoir vouée à la mort. Pourquoi elle ne vous a pas tuée vous aussi... je l'ignore. Car Jarisme n'hésite jamais... à tuer. Mais peu importe. Ecoutez-moi. Pour vous emparer de Giraud... il vous faudra courir un risque que nul ici n'a encore jamais couru. Brisez ce talisman aux pieds de Jarisme. Je ne sais ce qui se passera alors... mais ce sera... quelque chose de terrible. Car le talisman libère des pouvoirs... sur lesquels elle-même ne peut exercer de

contrôle. Peut-être vous détruira-t-il en même temps qu'elle. C'est là... le risque à courir. Puisse... tout aller bien... pour vous. »

La voix tremblante s'éteignit. Tendant l'oreille, Jirel ne perçut plus qu'un murmure indistinct qui se perdait peu à peu. La tête aux cheveux gris doré tomba soudain en avant sur son bras. Un long frisson secoua la forêt tout entière, comme si une brise impalpable faisait bruire les feuilles des arbres.

Jirel se pencha, déposa un baiser sur le front de la dryade, puis laissa doucement retomber la tête de celle-ci sur la mousse. Dans la masse de cheveux d'une étrange pâleur, sa main rencontra un objet dur et pointu : un morceau de cristal étincelant et bizarrement taillé. Elle le prit et le sentit battre entre ses doigts comme s'il était doué d'une vie propre.

Lorsqu'elle se releva, laissant la dryade morte reposer sur la mousse, Jirel constata que l'éclat interne du morceau de cristal était pointé en avant et vers la droite. Irsla lui avait dit que le talisman la guiderait. A titre d'essai, elle le retourna ; mais la lueur qui brillait à l'intérieur continua à pointer vers la droite... vers Jarisme.

Après avoir jeté sur la dryade un dernier long regard, Jirel se remit en route, tenant bien serré dans sa main le petit objet dont elle sentait la brûlure. Tout en marchant, elle s'interrogeait. La haine qui, d'instinct, avait jailli entre elle et la sorcière était assez violente pour effacer de son esprit toute trace de crainte. Elle se rappela la lueur d'inquiétude qu'elle avait vue dans les yeux pourpres et se demanda pour quelle raison, en punition du défi qu'elle lui avait lancé, l'étrange souveraine de cette contrée ne l'avait pas tuée en même temps qu'Irsla.

Elle poursuivit distraitement son chemin sous les arbres. Brusquement, la forêt prit fin. Une vaste prairie verte s'étendait devant elle sous la clarté du jour violet. Plus loin se dressait une tour élancée, d'une blancheur éblouissante, et c'était vers cette tour que se dirigeait la radiation du talisman.

Jirel croyait encore percevoir, venus de fort loin, les échos de la chanson apportée par le vent — mélodie à l'irritante monotonie qui résonnait douloureusement à ses oreilles. Elle était heureuse quand le vent retombait et que la chanson se taisait.

Elle se mit en route à travers la prairie. Dans le lointain, elle distinguait des montagnes aux sommets pourpres pareils à des nuages bas flottant à l'horizon et, çà et là, des bouquets d'arbres ponctuant la prairie. Elle marchait d'un pas plus alerte, à présent,

stimulée par la conviction que la tour blanche abritait Jarisme, et avec elle Giraud. Sans doute avançait-elle même plus rapidement qu'elle ne l'aurait cru, car la tour blanche se rapprochait d'elle à une vitesse presque magique.

Déjà, elle apercevait la voûte bleu sombre du portail. Au sommet crénelé de la tour apparaissaient des taches de couleur qui paraissaient être des fleurs épanouies se détachant sur la blancheur étincelante de la muraille. La musique monotone devenait plus aiguë et plus proche. Jirel avançait, le cœur battant, se demandant qui était cette sorcière à laquelle elle allait se mesurer et à quels dangers elle devrait s'exposer pour accomplir son vœu. La tour blanche se dressait maintenant juste au-dessus d'elle. Bientôt, elle franchit le faible espace qui la séparait encore de la porte et jeta un coup d'œil hésitant à l'intérieur. Mais elle ne vit que l'obscurité sur laquelle planait une brume violette.

Elle porta la main à son poignard, prit une profonde inspiration et s'enfonça hardiment sous la voûte. Au moment où ses pieds quittaient la terre ferme, elle sut que l'intérieur de la tour était un puits entièrement empli par la brume violette et qu'il n'y avait pas de sol. Elle sombra dans le vide et toute réalité cessa.

Sa chute à travers d'inconsistants nuages violets se poursuivait interminablement, sans que Jirel ait conscience de la direction dans laquelle elle était portée : ce pouvait être aussi bien vers le haut que vers le bas ou latéralement. Tout se confondait dans ce néant violet. Elle connut un moment de vertige, puis ressentit une secousse brutale. Alors, le vide étourdissant disparut d'un seul coup et Jirel, stupéfaite, se retrouva debout au sommet de l'étincelante tour blanche.

Elle comprenait où elle était grâce aux créneaux blancs et couverts de fleurs qui l'entouraient. Au centre de la terrasse circulaire et pavée de marbre, au milieu d'un amoncellement de fourrures, se trouvait une couche basse ornée de coussins d'un jaune éclatant. Deux personnes y étaient assises côte à côte. L'une d'elles était Giraud. Vêtu d'une tunique noire, le visage sombre, il regardait fixement Jirel avec une nuance d'inquiétude dans ses petits yeux mornes. Il ne prononça aucune parole.

Jirel ne lui jeta qu'un coup d'œil distrait, à peine consciente de sa présence. Car Jarisme venait d'ôter de ses lèvres une longue flûte d'argent, et la jeune femme comprenait que l'étrange et obsé-

dante musique qu'elle avait entendue devait provenir de cet instrument, car elle ne résonnait plus maintenant à ses oreilles. Jarisme tenait désormais la flûte dans sa main, en jetant sur Jirel son regard à la fois pensif et chargé d'une légère appréhension, dans lequel brillait une lueur de colère.

— « Ainsi, » dit-elle de sa voix basse et profonde, « pour la seconde fois tu oses me défier. »

A ces mots, Giraud tourna vivement la tête pour regarder le profil impassible de la sorcière. Celle-ci ne lui rendit pas son regard, et au bout d'un moment il se tourna de nouveau vers Jirel. La jeune femme put lire dans ses yeux la même inquiétude vague, mêlée d'une sorte d'étrange respect. Cela l'intrigua... et elle n'aimait pas se sentir intriguée. D'une voix un peu rauque elle répondit à la sorcière :

— « Oui, si tu veux considérer les choses de cette façon... Livre-moi ce misérable faiseur de potions qui est assis à côté de toi et fais-moi redescendre de cette tour. Je suis venue pour tuer le jeteur de sorts ici présent, dont tu as fait ton animal familier, en punition de sa perfidie. Il m'a fallu venir jusqu'à lui puisqu'il n'a pas eu le courage de rester pour affronter ma colère. »

Ces mots, prononcés d'un ton tranchant, restèrent suspendus dans l'air comme l'écho d'un gong. Pendant un moment, nul ne dit mot. Jarisme eut un rire à la fois insolent et mielleux qui fit battre de fureur le cœur de Jirel et lui donna envie de faire rentrer ce rire dans la gorge laiteuse de la sorcière. Enfin, celle-ci dit, d'une voix moelleuse comme du velours :

— « Voilà de bien violentes paroles, femme soldat ! Crois-tu donc vraiment que vos mesquines querelles terrestres intéressent Jarisme ? »

— « Peu m'importe ce qui t'intéresse ou non, » répliqua Jirel avec mépris. « Tout ce que je veux, c'est m'emparer de ce misérable que j'ai juré de tuer. »

Gardant sur les lèvres le même sourire exaspérant, la sorcière reprit d'un ton de douce incrédulité : « Et c'est à moi, Jarisme, que tu viens le demander ! Sache, femme, que seuls les insensés osent me défier, et cela seulement une fois dans leur vie ! Nul ne peut me donner d'ordres, apprends-le ! »

— « A quel prix estimes-tu donc ton toutou favori ? » demanda Jirel avec un petit sourire.

A cette insulte, Giraud se leva à demi de la couche, le visage

assombri encore par la colère. Jarisme le repoussa d'une main paresseuse, en disant :

— « C'est là une affaire entre ton... amie et moi. » Puis, se tournant vers Jirel, elle reprit : « Je doute, soldat... » (dans sa bouche, cette appellation rendait un son insultant) « que le prix que tu pourrais m'offrir m'intéresse. »

— « Ton intérêt est cependant prompt à s'éveiller, » riposta Jirel, avec un coup d'œil méprisant à Giraud que la main de la sorcière, posée sur son épaule, contraignait à l'immobilité.

Les couleurs affluèrent au visage pâle de Jarisme, et sa voix se fit plus aiguë :

— « Ne cherche pas à me tenter, misérable être terrestre ! »

— « Je n'ai pas peur, » répliqua Jirel.

La sorcière l'examina lentement, des pieds à la tête. Quand elle reprit la parole, une nuance d'involontaire admiration atténuait le mépris de sa voix.

— « Non, tu n'as pas peur, » répondit-elle, « et tu n'en es que plus insensée. Je n'aime pas les gens insensés, Jirel de Joiry. »

Elle posa la flûte sur ses genoux et leva paresseusement une main dépourvue de bagues. La colère brillait maintenant dans ses yeux, effaçant toute trace de cette crainte légère mais persistante que Jirel y avait lue. Giraud prit la main levée et, se penchant, murmura d'un ton pressant quelques mots à l'oreille de la sorcière. Jirel saisit des bribes de son discours : « ...ce qui arrive à ceux qui veulent intervenir dans leur propre destinée... » Et elle vit la colère disparaître du visage de la sorcière pour faire place, de nouveau, à l'appréhension. Jarisme lui jeta un long regard dur et haussa ses larges épaules en murmurant :

— « Oui, oui, Giraud, c'est plus sage en effet. » Puis, s'adressant à Jirel, elle ajouta : « Reste donc en vie, être terrestre. Retrouve, si tu le peux, le chemin qui te ramènera chez toi ; mais ne viens plus jamais m'importuner car, je t'en avertis, rien désormais ne retiendra plus ma main si nos routes se croisent de nouveau. »

Elle frappa vigoureusement l'une contre l'autre ses paumes et, à ce signal, la terrasse circulaire, le ciel violet, les massifs de fleurs et le parapet se mirent à tournoyer autour de Jirel en une ronde désordonnée. De très loin, elle entendit une dernière fois résonner l'écho de ce battement de mains impérieux, puis il lui sembla que les fleurs aux couleurs éclatantes subissaient une inexplicable transformation. Elles frémissaient, s'étalaient, se dres-

saient pour former une voûte au-dessus de sa tête. Les pieds de Jirel foulaient un sol couvert de mousse, et une douce odeur de terre et de jardin emplissait ses narines. Clignant des yeux, elle regarda le monde qui l'environnait reprendre peu à peu son aplomb.

Elle ne se trouvait plus sur la terrasse de la tour. A perte de vue, elle distinguait, à travers les tiges enchevêtrées, de grandes plantes qui croissaient dans la pénombre d'une forêt enchantée. Jirel était complètement submergée par la verdure, mais elle pouvait avoir l'illusion de se trouver sous l'eau, car le jour diffus filtrant à travers les feuilles avait le faible éclat d'une lumière sous-marine. La jeune femme se mit en route au hasard, regardant tout autour d'elle pour tenter de découvrir dans quelle sorte de monde elle se trouvait.

C'était comme une charmille du pays des fées... un jardin tropical silencieux comme la jungle. Sous la lumière diffuse, de grandes fleurs penchaient avec langueur leurs lourdes têtes, hypnotiquement belles avec leurs couleurs douces, leurs incessants mouvements et leur parfum suffocant. Jirel poursuivit lentement son chemin sur la mousse qui étouffait le bruit de ses pas. Là, sous ce dais de verdure, s'étendait un petit monde isolé, fait de couleurs, de parfums et de silence. Rêveusement, elle se fraya un chemin au milieu des fleurs.

Leur parfum capiteux lui montait à la tête et elle avançait comme dans un songe. A cause de cette curieuse extase qui s'emparait d'elle, Jirel ne fut pas sûre, tout d'abord, d'avoir perçu près d'elle un mouvement. Mais, en regardant avec plus d'attention, elle découvrit un énorme serpent d'une transparence violette — gigantesque réplique du serpent de verre qui ornait la taille de Jarisme, mais vivant celui-là — qui glissait et ondulait sans bruit parmi les fleurs en la fixant de ses yeux pourpres au regard impénétrable.

Tandis qu'il rampait à côté d'elle, Jirel eut encore d'autres étranges visions, qu'elle oubliait l'instant d'après. De minuscules visages dissimulés parmi les plantes la regardaient en riant et lui murmuraient d'incroyables choses, en frôlant son oreille de leurs bouches moqueuses.

La végétation devenait moins touffue à mesure qu'elle approchait de l'extrémité de cette forêt enchantée. Elle marchait lente-

ment, à demi consciente de la présence du grand serpent transparent qui ondulait à son côté, l'esprit troublé par le souvenir vague de ce que murmuraient les petites voix persifleuses. Quand, arrivée tout au bout de la jungle de verdure, elle se retrouva en plein jour, elle s'arrêta, les yeux éblouis par l'éclatante lumière, tandis que s'évaporaient peu à peu les parfums capiteux qui lui avaient monté à la tête.

Le bon sens et le sentiment de la réalité lui revinrent enfin. Encore étourdie, elle secoua sa tête aux cheveux roux et regarda autour d'elle, s'attendant encore à voir glisser sur l'herbe le grand serpent transparent. Mais il n'y avait rien. Naturellement, elle avait rêvé, et les petites voix rieuses ne lui avaient pas murmuré... ce qu'elle croyait avoir entendu. Elle essaya en vain de se raccrocher aux dernières bribes de ses souvenirs. Puis elle eut un rire dépourvu de gaieté et, chassant les dernières images de son rêve, chercha à s'orienter.

Elle se trouvait au sommet d'une petite colline. Au-dessous d'elle s'agitait langoureusement la jungle parfumée, ensorcelante tache de verdure sur le versant de la colline. Au-delà, de vertes prairies s'étendaient jusqu'à la lointaine orée d'une forêt dans laquelle Jirel crut reconnaître celle où elle avait rencontré Jarisme pour la première fois. Mais la tour blanche qui s'était élevée au milieu de ces prairies avait disparu par magie. A l'endroit où elle s'était dressée, il n'y avait plus à présent qu'une vaste étendue verte sous la clarté violette du ciel.

Tandis que Jirel regardait autour d'elle avec stupéfaction, elle sentit une petite piqûre à la paume et elle baissa les yeux, se souvenant brusquement du talisman qu'elle tenait toujours serré dans la main. Sa lumière vacillante était maintenant dirigée, en un long faisceau, vers un point situé derrière elle. Jirel se retourna. Elle vit alors qu'elle se trouvait au pied des montagnes pourpres qu'elle avait précédemment aperçues et qui se dressaient à présent, hautes et brillantes, au-dessus d'elle. Et, dans les ondes de chaleur qui dansaient autour de leur sommet, elle aperçut confusément la tour.

Elle poussa un grognement sourd. Ces pics étaient rocheux et abrupts, mais il lui fallait cependant les escalader. Etouffant dans sa gorge un juron de soldat, elle se mit en route sur la pente escarpée et bordée de ravins. La lumière violette se reflétait sur les rochers et, sous ses pas, couraient de minuscules animaux

aux brillantes couleurs : lézards orange, scorpions rouges comme le corail ou petits serpents pareils à des bijoux d'un bleu éclatant.

A mesure qu'elle avançait en trébuchant parmi les pierres qui encombraient son chemin, il lui semblait que la tour montait en même temps qu'elle. De temps en temps elle croyait la rattraper, mais quand, ayant escaladé à grand-peine une pente raide, elle levait les yeux vers elle, c'était pour la voir plus éloignée que jamais et la narguant du haut de son pic inaccessible. Dans la brume qui l'entourait, la tour avait un aspect irréel et, si la lueur du talisman n'avait pointé avec autant de netteté dans sa direction, Jirel aurait pu croire qu'il s'agissait là d'une illusion destinée à l'égarer.

Enfin, en relevant les yeux après une marche épuisante qui lui paraissait avoir duré des heures, elle vit se dresser plus proche, sur le sommet le plus élevé, la tour blanche comme neige. Dès lors, celle-ci ne changea plus de place. Jirel reprit courage en ayant enfin l'impression qu'elle pourrait l'atteindre et que chacun de ses pas la rapprochait du but.

Elle s'arrêta un moment pour essuyer son front trempé de sueur. Tandis qu'elle se tenait debout, immobile, quelque chose bougea parmi les rochers et une longue créature féline en sortit furtivement. Elle ne ressemblait à aucune bête que Jirel eût jamais vue. Son pelage brillant était extraordinairement doré, semé d'étranges taches d'un or plus sombre, et, entre ses épaisses babines, brillaient deux crocs blancs comme l'ivoire. Glissant avec la grâce de l'eau qui coule d'une source, l'étrange animal se dirigeait vers Jirel.

Celle-ci sentit son cœur se serrer, et sa main se referma sur la garde de son poignard. Elle regardait fixement le magnifique et terrible félin, cherchant à reconnaître ce qu'il y avait pour elle de familier dans ces yeux rouges comme des rubis. Une certitude s'imposa à elle : ce regard pourpre et insolent sous les lourdes paupières tombantes avait déjà croisé le sien. C'étaient les yeux de Jarisme ! Et le serpent qui, dans son rêve, l'observait de son regard pourpre était-il, lui aussi, Jarisme ?

Jirel serra plus fort dans sa main le petit objet de cristal, sachant qu'elle devait dissimuler aux yeux de la sorcière sa seule arme puissante, en attendant le moment de se servir de cet objet contre celle qui l'avait fait. Pendant un long moment, immobiles,

la femme aux yeux jaunes et le félin aux yeux pourpres se firent face, se regardant avec hostilité. Les doigts serrés sur la garde de son poignard, Jirel examinait avec méfiance les pattes aux longues griffes sur lesquelles la bête dorée se déplaçait sans faire le moindre bruit : elles auraient pu la déchiqueter avant que sa lame atteigne son but.

Bientôt, elle vit une étrange lueur briller dans le regard qui croisait le sien, et le magnifique félin s'accroupit, la queue dressée, la lèvre retroussée sur ses crocs étincelants. Il s'apprêtait à bondir. Pendant un interminable moment, Jirel attendit, bandant ses muscles et serrant son poignard.

A l'instant où la bête bondit, elle se laissa tomber sur un genou, cachant toujours le talisman et levant de l'autre main son poignard en un geste de défense. L'énorme félin sauta avec aisance au-dessus de sa tête. Au même moment, un éclat de rire moqueur retentit aux oreilles de Jirel et elle entendit distinctement le bruit d'une porte qui claquait. Elle se remit péniblement sur pied et pivota sur elle-même d'un seul mouvement, le poignard à la main. Le ravin qu'éclairait la lumière violette du jour était désert. Il n'y avait de porte nulle part, et Jarisme avait disparu.

Un peu étourdie, Jirel rengaina son arme. Au souvenir du rire moqueur qui avait retenti à ses oreilles, elle sentait la colère bouillonner en elle, effaçant toute trace de frayeur. Ferme et résolue, elle reprit sa course vers la tour sans regarder derrière elle.

Tandis que se poursuivait sa rude ascension, la tour se rapprochait de plus en plus. Jarisme ne manifestait plus sa présence, mais Jirel sentait toujours peser sur elle le regard à la fois méprisant et endormi des yeux pourpres. Elle voyait la tour se détacher nettement au sommet du pic, auquel conduisait une série de marches raides et disposées en cercle. Ces marches étaient vieilles et usées, au point de ne plus former dans la pierre que de petites cavités irrégulières. Jirel se demanda sous quels pieds elles s'étaient ainsi usées et vers quelle porte elles avaient autrefois mené ceux qui les gravissaient.

Haletante, elle atteignit enfin le haut de l'escalier en spirale et jeta un coup d'œil sous la voûte. A sa grande surprise, elle vit un large vestibule en forme d'hémicycle dans les murs duquel s'alignaient d'innombrables portes. Se rappelant le néant violet dans lequel elle avait sombré la première fois, elle se demanda,

tout en avançant un pied hésitant, si ce vestibule n'était pas une illusion. Mais le sol était ferme sous ses pas.

Elle entra et s'arrêta pour regarder autour d'elle avec étonnement, en se demandant de quel côté se diriger. Un danger la guettait, elle en était sûre, car elle sentait, de façon presque physique, la magie planer dans l'air comme une brume au-dessus de ce lieu ensorcelé. De petits picotements avertisseurs d'un péril lui parcouraient l'échine tandis qu'elle s'avançait, très doucement, pour aller ouvrir l'une des innombrables portes. Celle-ci donnait sur une immense galerie enveloppée d'un voile de brume. Droite comme une flèche, elle s'étendait sur des kilomètres et les voûtes de son plafond formaient une procession interminable qui allait se perdre dans le lointain violet. Tandis que Jirel contemplait cette perspective, quelque chose qui ressemblait à une bouffée de fumée vint un instant obscurcir sa vue ; derrière cette fumée, se dessina la silhouette du grand félin doré que, peu de temps auparavant, elle avait vu disparaître dans le ravin.

Belle et gracieuse, la bête s'avançait lentement vers elle, les muscles saillants sous son pelage, en fixant sur elle son regard méprisant. Jirel porta vivement la main à son poignard. Elle sentait la haine l'étouffer. Mais, du vestibule, s'éleva une voix douce — la voix de Jarisme — qui disait :

— « La guerre est donc déclarée entre nous, Jirel de Joiry, car tu m'as défiée une fois de plus et tu dois être punie. J'ai déjà choisi ton châtiment : ce sera le plus simple, le plus subtil et le plus terrible de tous les châtiments — le pire de tous ceux qui peuvent frapper une créature humaine. Devines-tu de quoi il s'agit ? Non ? Eh bien, tu auras tout le loisir d'y réfléchir, car je ne suis pas encore prête à te l'infliger... A moins que je ne me décide à te tuer immédiatement ? Qu'en penses-tu ?... »

Cette longue et confuse question se perdit dans un feulement ; les babines du grand félin se retroussèrent et une flamme meurtrière brilla dans ses yeux. Il s'était rapproché de Jirel pendant que la voix douce s'élevait. A présent, son rugissement retentissait entre les murs avec l'éclat du tonnerre, et il arquait tout son corps doré pour sauter à la gorge de la jeune femme. Celle-ci le vit s'accroupir à une dizaine de pas d'elle, se ramasser sur lui-même et bondir. D'un mouvement instinctif, elle recula et claqua la porte sur lui.

Un rire moqueur résonna. Un nuage de fine fumée, s'élevant

de la fente de la porte, lui souffla au visage avec l'insolence d'une gifle. Puis l'air redevint pur. Etouffant de rage, Jirel rouvrit brusquement la porte pour regarder dans la galerie. Celle-ci était vide. Elle s'appuya contre le montant de la porte pour laisser s'apaiser la colère qui formait comme un brouillard rouge devant ses yeux et, d'une main tremblante, remit le poignard à sa ceinture.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée, elle examina le vestibule en se demandant que faire. Elle se rendit compte alors que, même si elle avait voulu s'enfuir, elle n'en aurait pas eu la possibilité car la porte par laquelle elle était entrée avait disparu. Elle se trouvait emprisonnée entre ces murs garnis d'énigmatiques portes closes. Ainsi, Jarisme lui faisait l'injure de craindre qu'elle ne puisse s'échapper si une issue lui restait ouverte ! A cette pensée, Jirel dut de nouveau faire effort pour maîtriser sa colère.

Bien qu'elle se sentît exposée à un danger mortel, elle n'éprouvait aucune frayeur ; mais elle gardait en esprit les menaces proférées par la sorcière. Quel pouvait bien être ce châtiment — le plus simple, le plus subtil et le plus terrible — dont avait parlé Jarisme ? Jirel connaissait bien des moyens de torture, et les cachots de son château portaient autant de traces sanglantes que ceux de ses voisins. Mais elle comprenait que la sorcière n'avait pas fait allusion seulement à une souffrance de la chair : les mots qu'elle avait prononcés contenaient une menace plus complexe. Il devait s'agir d'une vengeance féminine, plus terrible que toutes celles qui auraient pu s'exercer par le fer ou par le feu. Jirel savait aussi que, pour elle, nulle porte ne déboucherait plus désormais sur la liberté ; mais elle ne pouvait se résoudre à attendre sans rien faire. Elle jeta un coup d'œil à la rangée de battants sombres, tous identiques. Tout ce que pouvait concevoir la magie devait se trouver derrière. Même confrontée avec un danger plus mortel que la mort elle-même, Jirel ne put résister à la tentation d'ouvrir celui qui se trouvait le plus proche d'elle pour regarder de l'autre côté.

Un vent aigre et chargé de poussière lui souffla au visage en faisant battre la porte. A travers la grille de fer placée juste derrière le battant et barrant le passage, Jirel entrevit, juste au moment où elle refermait la porte pour ne pas laisser entrer le froid, un éclat d'une blancheur éblouissante comme celle de la neige. Le

phénomène ayant éveillé sa curiosité, elle alla ouvrir une autre porte.

Cette fois, derrière une nouvelle grille, elle vit s'élever une épaisse fumée grise traversée de flammes. Une odeur âcre lui parvint et elle perçut le faible écho de gémissements et de cris qui semblaient venir de très loin. Frissonnante. elle referma le battant.

En ouvrant le suivant, elle eut le souffle coupé et demeura un instant bouche bée. Elle se trouvait devant une autre porte de verre qui la séparait d'un abîme sans fond. Appuyant son visage contre le verre froid, elle regarda vers le bas, mais ses yeux ne rencontrèrent que le néant. Bien qu'il fît jour partout ailleurs, son regard plongeait dans une nuit insondable. Mais, tandis qu'elle fixait ce vide, un rayon de lumière vint traverser l'obscurité. Ce n'était pas une étoile filante. En écarquillant les yeux, Jirel distingua une sorte de long ruban d'argent, très fin, qui perçait un instant la nuit pour disparaître ensuite. Ce spectacle lui donna le vertige. Le vide sans fond se mit à tournoyer autour d'elle et elle recula précipitamment, en refermant la porte sur cette terrifiante vision du néant.

Il lui fallut attendre quelques minutes avant de pouvoir se décider à essayer la porte suivante. Lorsqu'elle ouvrit craintivement celle-ci, un doux et familier parfum de fleurs vint flotter autour d'elle et, à travers une autre grille de fer, son regard plongea dans la langoureuse jungle parsemée de fleurs, de parfums et de silence qu'elle avait traversée avant d'arriver au pied de la montagne. Une vague de souvenirs la submergea. L'espace d'un instant, elle crut entendre encore les petites voix moqueuses murmurant à son oreille leurs incroyables secrets et sentir à ses côtés la présence du grand serpent transparent. Puis le sentiment de la réalité lui revint ; les souvenirs s'effacèrent comme le font les rêves, pour ne laisser dans son esprit que d'obsédantes bribes de secrets oubliés. Jirel comprit que, si la grille avait voulu s'ouvrir, elle aurait pénétré de nouveau tout droit dans ce pays de songe... Mais aucune issue ne s'offrait à elle : quel que fût le nombre de lieux sur lesquels son regard se fixait à travers les grilles, il lui était impossible de s'enfuir de la tour ensorcelée où elle était retenue prisonnière.

Elle commençait à comprendre la raison d'être du vestibule. Sans doute était-ce de là que, grâce à ses pouvoirs magiques, Jarisme partait pour d'autres contrées, d'autres temps et d'autres

mondes, en franchissant les portes qui s'ouvraient entre son domaine et ces étranges pays. Peut-être avait-elle dans ces pays des amis sorciers auxquels elle rendait visite et auprès desquels elle enrichissait ses connaissances, tout en voyageant d'un monde à l'autre, d'un siècle à l'autre... Jirel était certaine que l'une de ces énigmatiques ouvertures donnait sur le ravin d'où le grand félin doré avait bondi sur elle pour disparaître ensuite, avec un rire moqueur, en faisant claquer la porte, et qu'une autre porte donnait sans doute sur la clairière où était morte la dryade.

Elle poursuivit son exploration. Une porte donnait sur une forêt de fougères géantes, d'où s'élevaient une odeur de fauves et de reptiles et les lointains hurlements de bêtes sauvages. Une autre donnait sur un désert grisâtre qui s'étendait, morne et plat, jusqu'à l'horizon éclairé par la pâle lumière d'un soleil rouge.

Enfin, elle arriva à une porte qui s'ouvrait, non pas sur des contrées étranges, mais sur des marches qui s'enfonçaient en tournant à l'intérieur d'une roche dure, dont les parois portaient encore la trace des outils qui l'avaient creusée. Aucun bruit ne montait du bas de cet escalier éclairé faiblement par une lumière grisâtre. Lasse d'errer sans but et sachant que toute tentative de fuite était vouée à l'échec, Jirel franchit le seuil de la porte et se mit à descendre lentement les marches. L'idée lui était venue que, peut-être, en bas de l'escalier, elle trouverait Jarisme en train de se livrer à quelque sorcellerie, et elle avait hâte de se mesurer à son ennemie.

La lumière faiblissait à mesure qu'elle descendait et, bientôt, elle dut chercher son chemin à tâtons dans l'obscurité. Lorsque les marches prirent fin, à une profondeur qu'elle ne put évaluer, une nuit épaisse enveloppait toute chose, et ce fut seulement en explorant les murs d'une main hésitante que Jirel comprit qu'elle venait de pénétrer dans un couloir étroit. D'un pas lent et prudent, elle suivit ce couloir sinueux, tout en angles et en tournants. Ce mouvement giratoire lui avait fait perdre le sens de l'orientation, mais, quand elle vit briller enfin devant elle un faible rayon de lumière, elle savait qu'elle avait effectué un long parcours.

Bientôt, elle perçut le son lointain d'une mélodie familière : la mélodie monotone que Jarisme jouait sur sa flûte. Elle fut sûre alors que son intuition ne l'avait pas trompée et que la sorcière se trouvait bien là, dans ces profondeurs. Tirant son poignard de sa ceinture, elle reprit sa route avec plus de prudence encore.

Le couloir se terminait par une voûte baignée d'une éclatante lumière blanche. Jirel s'arrêta en clignant des yeux pour tenter de comprendre en quel étrange lieu ses pas l'avaient conduite. Le miroitement et le scintillement de centaines de surfaces réfléchissantes emplissaient la pièce où elle venait d'entrer, de façon si déconcertante que Jirel ne pouvait distinguer ce qui était réel de ce qui était reflet dans un miroir ou lumière dansante. La lumière l'éblouissait, puis pâlissait au point de n'être plus qu'une faible lueur, pour flamboyer de nouveau tandis qu'oscillaient les miroirs. La musique monotone parvenait aux oreilles de Jirel, tantôt forte, tantôt plus lointaine, comme si elle avait été portée par ces lumières vacillantes.

Dans cette alternance de clarté éblouissante et d'ombre, la jeune femme ne parvenait pas à voir si la pièce était grande ou petite, s'il s'agissait d'une caverne ou de la salle d'un palais. Elle voyait sa propre image se refléter, grotesquement déformée, dans une douzaine, une vingtaine, une centaine de miroirs dont elle tentait, en clignant des yeux, de suivre le constant tourbillonnement.

Puis elle vit Jarisme, vêtue de sa tunique violette, qui l'observait d'une centaine de couches dorées identiques, reflétées dans la centaine de miroirs. L'image portait à ses lèvres une flûte dont le chant résonnait en parfaite cadence avec les battements de la gorge blanche de la sorcière. Abasourdie, Jirel regardait et écoutait les myriades de Jarisme jouer leur mélodie monotone. Des centaines de visages à la fois sensuels et somnolents se tournaient vers elle ; des centaines de bras blancs retombaient au moment où la flûte quittait des centaines de lèvres rouges, pour permettre à des centaines de Jarisme de lui adresser leur sourire, rendu plus ironique encore d'être ainsi multiplié.

Quand la musique se tut, l'éblouissant tourbillon cessa brusquement. Stupéfaite, Jirel vit les centaines de Jarisme se fondre en une seule femme, étendue sur sa couche dorée dans une vaste salle semi-circulaire au plafond en forme de dôme et aux murs de cristal. Derrière la couche planait un voile de brume semblable à un rideau, qui masquait l'autre moitié de la pièce.

— « Entre, » dit la sorcière avec l'affabilité d'une personne qui se sait maîtresse de la situation. « Je pensais bien que tu trouverais ton chemin jusqu'ici. Je prépare une cérémonie qui te concerne tout particulièrement. Peut-être aimerais-tu assister aux préparatifs ? Il s'agit d'une expérience à laquelle je vais me livrer et, en t'autorisant à y prendre part, je te fais un honneur plus

grand encore que tu ne pourrais le supposer, car l'assemblée que j'ai convoquée pour assister à ton châtiment est particulièrement distinguée. Viens ici, à l'intérieur de ce cercle. »

Jirel s'avança, une main sur la garde de son poignard, l'autre solidement fermée sur le talisman. Elle constata alors que la couche était posée au centre d'un cercle tracé sur le plancher au moyen de signes cabalistiques. Derrière la couche planait toujours l'épais rideau de brume violette. D'un pas incertain, Jirel pénétra dans le cercle, puis elle se tint immobile, les muscles tendus, fixant la sorcière de ses yeux remplis de haine. Jarisme sourit et porta de nouveau la flûte à ses lèvres.

Au moment où reprenait l'irritante mélodie, Jirel vit se produire quelque chose de stupéfiant — et elle comprit alors que la flûte, tout comme la mélodie elle-même, était magique. Les notes prirent une forme qui les rendit perceptibles, non plus seulement à l'oreille, mais aussi — de façon inexplicable — à tous les autres sens. Jirel pouvait maintenant les toucher, les goûter, les sentir, les voir tomber de la flûte et s'élancer, deux par deux, comme de minuscules rais de lumière. Elles se reflétaient dans les murs, et leurs reflets devenaient de plus en plus brillants, de plus en plus rapides, de plus en plus nombreux, au point que l'air était maintenant rempli de traits brillants et argentés qui dansaient et voltigeaient en tous sens en un continuel chatoiement, tandis que les miroirs, à leur tour, reprenaient leur ronde étincelante.

Oubliant la sorcière étendue tout près d'elle, la musique qui lui agaçait les oreilles et même le danger auquel elle se trouvait exposée, Jirel regardait les images se refléter puis disparaître. Elle entrevoyait en un éclair les paysages qu'elle avait découverts à travers les innombrables portes du vestibule. Elle voyait des lieux plus étranges encore : des montagnes noires et déchiquetées au-dessus desquelles se levait une aube pourpre ; des étoiles inconnues qui étincelaient durant un bref instant dans des cieux sombres ; des mers grises, plates et immobiles, s'étendant au-dessous d'une couche de nuages grisâtres ; des prairies vertes qui se déroulaient uniformément sous l'éclat de soleils doubles. Et sans cesse tous ces paysages créés par la magie de la flûte se confondaient et disparaissaient pour faire place à d'autres images.

En écoutant résonner l'irritante musique, Jirel avait l'étrange impression que celle-ci était également perceptible en ces lointaines et extraordinaires contrées que les notes faisaient surgir mo-

mentanément sous ses yeux. La musique semblait parcourir d'immenses distances, résonner à travers les mers nuageuses, se répercuter sous les doubles soleils, retentir avec insistance en des lieux inconnus et très éloignés, au-delà des montagnes, au-dessus des déserts au sol inviolé, et atteindre d'autres mondes et d'autres temps pour lancer ses deux notes, toujours les mêmes, à travers l'obscurité de l'espace interstellaire. Mais ce n'était chez Jirel qu'une impression vague. Tout cela ne signifiait rien pour quelqu'un qui, comme elle, vivait dans un monde constitué par une surface plane dominée par la voûte du ciel. Ce qu'elle voyait, elle se contentait de l'attribuer à la magie, sans chercher à le comprendre.

Bientôt, le rythme de la mélodie changea. Les deux mêmes notes aiguës continuaient à retentir interminablement, mais leur chant n'était plus semblable à un appel de clairon résonnant, par-delà les frontières, dans des mondes étranges. C'était un chant plus lent, plus majestueux ; et les notes argentées qui s'étaient impétueusement élancées hors de la flûte pour se refléter dans les murs de cristal ne formaient plus qu'une seule surface plane et brillante. Sur cette surface, Jirel vit un décor familier prendre forme peu à peu et, bientôt, une fidèle réplique du grand vestibule aux murs garnis de portes se refléta dans le miroir, sous ses yeux. La musique continuait à se faire entendre, immuablement.

Puis, tandis que Jirel regardait intensément, l'une des innombrables portes bougea. La jeune femme retint son souffle. Lentement, la porte s'ouvrit sur le désert grisâtre éclairé par un soleil rouge qu'elle avait déjà entrevu un instant. De nouveau, devant ce spectacle si étrangement lugubre, elle sentit la consternation et le désespoir l'envahir. Aucune grille de fer ne barrait plus à présent la porte, dans l'ouverture de laquelle commençait à scintiller une sorte d'éclair déchiqueté. Le rayon de lumière brilla avec plus d'intensité ; Jirel le vit vaciller une fois, deux fois, puis se précipiter à une vitesse vertigineuse à travers la porte ouverte. Pendant qu'elle tentait de le suivre des yeux, son attention fut attirée par le mouvement d'une autre porte.

C'était celle qui ouvrait sur la forêt de fougères géantes. Mais, sur le seuil, s'étalait quelque chose de si effrayant que Jirel porta sa main libre à sa bouche pour étouffer un cri. C'était une chose noire, informe et visqueuse... mais vivante. Semblable à un tas de gelée en putréfaction, elle se répandit sur le plancher en rampant comme une énorme amibe aveugle. Mais l'instinct de Jirel l'aver-

tissait qu'elle était horriblement vieille et dotée d'une horrible sagesse. La chose avançait lentement, laissant derrière elle, sur le plancher, une longue traînée de boue gluante.

Avec un frisson, Jirel détourna les yeux. Une autre porte s'ouvrait sur un paysage qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de voir : une étendue de rochers rouges, nus et déchiquetés, dominée par un ciel d'un bleu noir où des étoiles scintillaient d'un vif éclat. Jirel aperçut, marchant à grandes enjambées à travers ce désert rouge, une créature qui ne pouvait être qu'une émanation de la magie étant donné sa taille démesurée, sa maigreur d'araignée et l'aspect grotesque offert par sa tête en forme de bulbe et sa large poitrine. Jirel ne la distinguait pas nettement car un voile d'aveuglante lumière enveloppait comme une tunique la fantastique créature. Montée sur ses jambes incroyablement longues et maigres, celle-ci franchit le seuil de la porte en serrant davantage contre elle son éblouissante vêture et s'avança vers Jirel. Mais, comme elle approchait, la lumière devint si aveuglante que la jeune femme dut détourner les yeux. Son regard se posa alors sur une quatrième porte qui s'ouvrait.

Cette fois, elle revit le ravin fleuri qu'éclairait faiblement une lumière diffuse comme celle qui brille au fond de l'eau. Parmi les fleurs, rampait une longue bête pareille à un serpent, le corps non pas transparent comme celui du serpent qu'elle avait vu en rêve mais couvert d'écailles irisées. L'étrange créature n'était d'ailleurs pas entièrement serpent, car de son cou épais sortait une tête ayant un peu l'aspect d'une tête humaine. Elle se déplaçait avec la majesté d'un cobra et, au moment où elle se glissa par l'ouverture de la porte, son œil unique aux multiples facettes rencontra le regard de Jirel reflété dans le miroir. Un éclair si violent brilla dans cet œil que la jeune femme recula avec un sursaut, comme brûlée par une flamme. Quand elle recouvra son sang-froid, d'autres portes s'étaient ouvertes sur des scènes à la fois familières et étrangères. Pendant le bref étourdissement qui s'était emparé d'elle, de nouveaux mondes étranges avaient dû surgir à l'appel de la flûte magique.

Elle avait repris ses esprits juste à temps pour voir voltiger dans le vestibule une chose indescriptible venue d'un monde dont la seule vue la choquait si violemment qu'elle se hâta de porter les mains à ses yeux. Elle ne retira cet écran protecteur qu'en

entendant Jarisme murmurer d'un ton amusé : « Contemple ceux qui sont venus assister à ton châtiment, Jirel de Joiry ! » Elle se rendit compte que la musique s'était tue et qu'un profond silence régnait autour d'elle. Alors, elle leva les yeux et prit une profonde inspiration. Elle était au-delà de tout choc et de toute surprise, à présent, et elle regardait la scène avec l'incrédulité hébétée de quelqu'un qui se sait en train de vivre un cauchemar.

A l'extérieur du cercle où se tenaient les deux femmes était groupée la plus étrange assemblée que Jirel eût jamais vue.

Il y avait là l'habitant des déserts rouges vêtu de sa robe de lumière, le gros tas d'informe gelée posé sur le plancher de verre, d'autres créatures que Jirel avait vues entrer dans le vestibule, et bien d'autres qui lui étaient inconnues. Parmi celles-ci, une créature du sexe féminin — dont la robe irisée comme le plumage d'un paon formait, à partir des épaules, deux grandes ailes tombantes se repliant autour d'elle pour l'envelopper — était assise à côté d'une limace grise d'une taille monstrueuse, dont le corps visqueux était agité d'un constant frémissement. Une autre avait l'aspect d'un grand lis blanc se balançant sur une tige d'une pâleur argentée, mais de son calice sortait une lueur tellement sinistre que Jirel frissonna et détourna les yeux.

Jarisme s'était levée de sa couche. Grande et imposante dans sa tunique violette, elle se dressait contre le voile de brume qui masquait l'autre moitié de la pièce. Au moment où elle leva les bras, les fantastiques créatures se tournèrent vers elle avec une impatiente avidité. De nouveau Jirel frissonna. Puis le chant de la flûte résonna une fois encore — non plus comme l'appel de clairon convoquant l'assemblée ni comme la lente mélodie qui avait salué les membres de celle-ci à leur entrée dans le vestibule — mais en un mélodieux gazouillis semblable au chant de la harpe. Pourtant, c'étaient toujours les deux mêmes notes qui se faisaient entendre, et Jirel ne pouvait s'empêcher de s'étonner de l'habileté de Jarisme à tirer de ces deux notes uniques des sons si différents.

Pendant quelques instants, tandis que la musique continuait à s'élever dans l'air, rien ne se produisit. Puis un mouvement derrière la sorcière attira l'attention de Jirel. Le rideau de brume violette se déplaçait au rythme de la musique. Il s'agitait, pâlissait, devenait moins épais, et bientôt, derrière lui, une lumière se mit à briller. Puis, sur une dernière note de musique, il disparut complètement, découvrant au regard ébahi de Jirel un globe de lu-

mière tremblotante qui s'élevait lentement sous la formidable voûte dont était constituée la seconde moitié de la pièce.

Quand les derniers nuages de brume se furent dissipés, Jirel constata qu'il s'agissait d'une énorme sphère de cristal dont la base ressemblait aux anneaux d'un grand serpent transparent. Au centre du globe brûlait une flamme animée d'une vie si étrange que Jirel la regarda avec stupéfaction. Malgré la stupeur qu'elle ressentait, elle établissait un rapport entre cette chose et le fragment de cristal qu'elle tenait serré dans sa main, et au cœur duquel brûlait la même flamme. La piqûre qu'elle ressentait à la paume lui rappelait qu'elle possédait là une arme capable de détruire Jarisme — et, même si cette arme devait la détruire elle aussi en même temps, cette pensée lui donnait une sorte de courage désespéré.

Jarisme ne lui prêtait plus attention. La tête rejetée en arrière, les bras levés, elle regardait l'énorme globe et, de ses lèvres, sortait un son à la fois perçant et flûté qui tenait du bourdonnement et du sifflement. Jirel eut l'impression insensée de voir ce son s'élancer, telle une flèche, vers le centre de l'énorme sphère suspendue au-dessus de leurs têtes — et, au milieu de la flamme vive, un petit éclair rouge se mit à briller.

Un son nouveau et aigu vint agiter l'air. Du coin de l'œil, Jirel vit une forme sombre pénétrer à l'intérieur du cercle pour aller tomber à genoux à côté de la sorcière. Elle comprit que c'était Giraud. Dans le profond silence qui planait au-dessus de l'assemblée, les notes firent entendre un cliquetis semblable à celui de deux lames qui s'entrechoquent et, au centre du globe, l'éclair rouge s'intensifia.

Puis, l'une après l'autre, de bizarres et mystérieuses voix — dont certaines émanaient de gorges qui n'étaient pas faites pour la parole — s'élevèrent. Les voix ne se mêlaient pas : le chœur qu'elles constituaient était formé de notes distinctes, sans rapport les unes avec les autres. Chaque fois que l'une de ces voix allait frapper le globe, la flamme qui brûlait à l'intérieur s'avivait jusqu'à prendre un éclat d'un rouge intense. Le chant de Jarisme dominait tous les autres. Lorsque la sorcière levait les bras, toutes les voix montaient en réponse. Lorsqu'elle les baissait, la musique pareille à un cliquetis de lames décrivait un arc presque visible pour atteindre le ton inférieur. Jirel aurait presque pu voir les notes s'élancer de la gorge de chaque chanteur pour plonger dans la grande sphère qui les absorbait toutes.

A trois reprises, la sorcière en tunique violette leva les bras et, à trois reprises, tandis qu'à ce signal les voix montaient d'un ton, la flamme rougit — pour pâlir ensuite comme les bras et les voix retombaient. Puis Jarisme, avec un cri de triomphe, tourna sur elle-même, bras étendus, pour faire face à l'assemblée. D'un seul coup, toutes les voix se turent et le silence s'abattit sur l'assistance. Immobile, l'exultation peinte sur le visage, les yeux étincelants, Jarisme n'était plus une prêtresse mais une déesse. D'un seul mouvement, tous les membres de l'assemblée s'inclinèrent devant elle. Ces créatures étranges, monstres sans forme, sans visage, sans yeux, êtres venus de mondes inconnus, se courbèrent jusqu'au sol devant la splendeur issue des yeux de Jarisme. Pendant un moment de profond silence, ils restèrent dans cette posture. Puis la sorcière laissa retomber ses bras.

Dans un murmure, l'assemblée se leva. Au-dessus d'elle la sphère planait, immense, vivante, enveloppante ; la flamme qui brûlait en son centre avait pris une pâleur dorée. La voix basse de Jarisme vint rompre le silence. La sorcière s'exprimait dans la langue natale de Jirel, mais, tandis qu'elle parlait, des ondes sonores destinées à être perçues par d'autres organes que des oreilles humaines faisaient trembler l'air. En quittant ses lèvres, chacun des mots qu'elle prononçait produisait dans l'air épaissi une nouvelle onde et, dans la clarté intermittente, Jirel voyait l'assemblée chatoyer comme une prairie sous des ondes de chaleur.

— « Adorateurs de la Lumière venus de tous les lieux de l'Univers, » disait Jarisme de sa voix douce, « soyez les bienvenus en présence de la Flamme. Nous qui la servons, nous vous avons convoqués pour assister à la célébration de son culte. Mais, avant que vous repartiez pour vos lointaines demeures, aura lieu une autre cérémonie qui, pensons-nous, devrait vous intéresser. Il s'agit en vérité de ce que nous avons appelé le châtiment le plus simple, le plus subtil et le plus terrible qui puisse être infligé à une créature humaine.

» Notre but est de tenter un bouleversement complet de l'être physique et mental de cette femme, de telle sorte que son corps devienne parfaitement figé tandis que son esprit regardera éternellement en arrière pour revivre à jamais ses actions passées. Si vous connaissez la nature humaine, vous devez comprendre quel affreux tourment ce sera. Car, d'après les lois qui la gouvernent, nulle créature humaine ne peut avoir mené une vie telle qu'en la passant en revue en esprit elle puisse éprouver autre chose qu'une

vive affliction. Voir éternellement se refléter sa vie avec toutes ses futilités et toutes ses souffrances ; voir tout le mal que ses actes, conscients ou involontaires, ont pu causer à autrui ; voir les conséquences qu'ont eues chacun de ses gestes : tel devrait être, pour une créature humaine, le plus horrible des tourments. »

Quand Jarisme se tut, Giraud lui posa une main sur le bras, et Jirel vit la terreur briller dans les yeux du magicien.

— « Rappelle-toi, » murmura-t-il, « qu'un sort plus affreux encore est réservé à ceux qui tentent d'intervenir dans leur propre destinée... »

D'un mouvement impatient, la sorcière repoussa la main qui lui serrait le bras et se tourna vers Jirel, en disant d'une voix bizarrement contrainte :

— « Sache, méprisable être terrestre, qu'au livre de l'avenir il est écrit que Jarisme la sorcière mourra de la main de l'unique créature humaine qui osera la défier trois fois, et que cette créature sera une femme. A deux reprises, j'ai eu la faiblesse de t'épargner. Une fois dans la forêt et une autre fois sur la terrasse de la tour tu m'as jeté au visage ton défi mesquin, et j'ai retenu ma main par crainte de ce qui était écrit. Mais cela ne se produira pas une troisième fois. Bien que tu sois désignée pour être ma meurtrière, tu ne me tueras point ! Par ma propre magie, je vais arrêter le cours du destin, et nous verrons ce qui en résultera ! »

Dans ce regard pourpre et flamboyant, Jirel lut une détermination farouche. Elle se raidit et serra plus fort dans sa main le talisman, se demandant si le moment était venu de le briser aux pieds de la sorcière. Son hésitation ne dura qu'une fraction de seconde mais c'était trop, car la magie de Jarisme était plus simple qu'elle n'aurait pu le supposer. Tournant vers elle son regard flamboyant, la sorcière fit claquer ses doigts devant le visage de Jirel.

A ce bruit, tout ce qui constituait le monde de celle-ci chavira, et elle éprouva la plus affreuse angoisse qu'elle eût jamais connue. Tout ce qui l'environnait disparut alors que se produisait ce terrible bouleversement. Son corps fut agité de secousses inexplicables. Et, une seconde avant de le voir, elle sentit naître ce nouveau *maintenant* dont elle était le premier témoin, créé en même temps que le nouveau plan d'existence. Puis un extraordinaire spectacle se présenta à son esprit.

Ce qu'elle voyait était si prodigieux qu'elle en aurait crié si elle avait encore possédé un corps animé. La vie tout entière se déroulait devant son regard. C'était un tableau trop vaste pour qu'elle pût l'embrasser dans son ensemble ou que sa conscience humaine pût en percevoir autre chose que des fragments disparates. Le mouvement et l'immobilité coexistaient dans le tableau qu'elle avait sous les yeux. Une débordante activité se manifestait de toutes parts, et cependant le panorama tout entier semblait figé en une éternelle immobilité. Sur ce vaste tableau, se déroulait la trame de sa propre vie. A cette vue, Jirel se sentit submergée par un flot d'émotions contradictoires. Au plus profond d'elle-même, elle était déterminée à ne pas regarder en arrière — elle ne *voulait pas*, n'osait pas, ne pouvait pas regarder — et cependant elle remontait en esprit les jours, les semaines et les mois écoulés, elle refaisait à rebours le chemin qui la conduisait inexorablement à la seule scène dont l'évocation lui fût insupportable.

Vaguement, tandis que se déroulait à l'envers son passé, elle voyait s'agiter des silhouettes non-humaines, se dérouler des scènes sans signification pour elle, sur le tableau qui, malgré ce mouvement, demeurait figé dans son immobilité. Pour elle, dans cet inconcevable tableau, une seule scène avait un sens : celle vers laquelle sa conscience se précipitait à présent sans qu'elle puisse l'en empêcher, l'unique scène qu'elle savait ne pouvoir supporter de revivre en pensée.

Pourtant, quand son esprit évoqua cette scène, elle n'en éprouva pas immédiatement de la souffrance. Presque sans émotion, elle revit, à la lueur des torches, la tête rousse d'une jeune femme penchée vers le corps immobile d'un homme étendu de tout son long sur les dalles. Elle ne ressentait pas le besoin de remonter plus loin dans le passé. Cette scène était le point culminant, l'axe de sa vie. Elle la revoyait avec une étonnante netteté ; elle sentait encore sous ses genoux les dalles dures et froides et, dans son cœur, la douleur qui l'avait étreinte lorsqu'elle s'était penchée vers le visage du mort. (1)

Tandis qu'elle s'appesantissait sur cette douleur ancienne et poignante, une émotion montait en elle, trop complexe pour qu'on pût lui donner un nom. Cette émotion, faite tout à la fois d'angoisse et de chagrin, de haine, d'amour et aussi de révolte, soulevait au fond d'elle une véritable tempête. Elle n'avait plus cons-

---

(1) Voir **Le baiser du dieu noir.**

cience de rien que de cette violente émotion qui, brusquement, se déchaîna en une explosion de fureur : fureur contre la vie qui lui avait infligé pareille souffrance; fureur contre Jarisme qui l'avait obligée à s'en souvenir. Tout trembla devant cette fureur... et soudain quelque chose se brisa. Le tableau sur lequel se déroulait sa vie recula, tournoya, vacilla pour retomber dans les brumes de l'oubli.

Malgré le voile qui obscurcissait sa conscience, Jirel fut frappée de ce changement. Sans le comprendre tout à fait, elle l'accueillit avec plaisir, bien que son angoisse fût assez forte pour la tirer de son hébétude et raviver la douleur lancinante causée par ce bouleversement qui défiait toutes les lois de la nature. Avec une vague impatience, elle attendit que la torturante douleur se fût apaisée ; en elle naissait une joie triomphante, car elle comprenait que sa propre violence avait rompu le charme sous lequel la tenait la sorcière. Elle savait maintenant ce qu'elle aurait à faire lorsque son esprit serait redevenu libre, et le sentiment de sa puissance l'enivrait.

Elle ouvrit les yeux. Elle se tenait debout devant l'énorme sphère où la flamme s'était ravivée. L'étonnante assemblée groupée autour d'elle la regardait avec attention, et Jarisme, qui avait vu avec une fureur mêlée d'incrédulité se rompre son charme, s'avançait vers elle. Avec un rire d'exaltation menaçante, Jirel leva la main et, sous la lumière violette, le morceau de cristal étincela dans sa paume.

A l'instant où Jarisme comprit ce qu'elle allait faire, une terreur convulsive effaça de son visage toute autre expression. Un cri inarticulé s'éleva de la foule pétrifiée. Giraud se détacha du groupe et s'approcha de Jirel, en tendant vers elle une main menaçante comme une griffe.

— « Non ! non ! » protesta Jarisme avec un cri déchirant. « Attends ! »

Il était trop tard. Projeté par la main de Jirel, le morceau de cristal au cœur duquel la lumière étincelait alla heurter le sol aux pieds de la sorcière et vola en éclats.

Pendant un instant, rien ne se produisit. Retenant son souffle, Jirel attendait. Giraud s'était jeté à plat ventre sur le plancher et tentait désespérément de se saisir d'elle. Ses mains rencontrèrent les chevilles de la jeune femme, et il s'y agrippa de toutes ses forces, le visage enfoui dans ses bras repliés. Jarisme restait immobile, les mains serrées autour de sa tête comme pour se

protéger. La foule bigarrée des spectateurs attendait sans bouger, dans un silence pesant.

Puis, dans la grande sphère, la flamme vacilla. Le bruit de la respiration haletante de Jarisme vint troubler le profond silence. De nouveau la flamme tremblota et, brusquement, elle s'éteignit. L'assemblée demeura un moment étourdie devant cette soudaine obscurité. Puis un long grondement s'éleva ; faible d'abord, il devint de plus en plus rauque et assourdissant, et il retentit aux oreilles de Jirel de façon si intolérable que sa tête lui parut prête à éclater. Bientôt, dominant ce grondement, un craquement se fit entendre. Les murs de verre se mirent à trembler, à tournoyer, puis à se fendre. La tour magique de Jarisme s'écroulait et, par les lézardes des murs, la lumière violette du jour éclairait paisiblement cette scène apocalyptique.

Un mouvement se produisit parmi la foule. Jarisme s'était redressée de toute sa hauteur. Jirel la vit rejeter en arrière sa tête aux cheveux noirs et luisants, en un geste de défi désespéré, et au-dessus du vacarme elle entendit la voix de la sorcière crier :

— « Urda ! Urda-sla ! »

Pendant un bref instant, parmi le fracas des murs qui s'écroulaient, régna un silence de mort. Puis, de ce silence, comme en réponse au cri de la sorcière, s'éleva un Bruit retentissant comme un coup de tonnerre cyclopéen. Soudain, dans le ciel visible à travers les murs de verre qui s'écroulaient, s'ouvrit une longue fente noire. On eût dit une plaque de ténèbres — sur laquelle scintillaient des étoiles intolérablement proches, intolérablement brillantes — déchirant la lumière violette.

Jirel leva les yeux avec surprise vers cette bande de nuit étoilée. Jarisme se tenait debout, immobile, les bras ouverts, défiant cette sombre traînée menaçante pointée vers elle comme une énorme lance céleste. Elle ne fit pas un mouvement quand la bande noire atteignit la tour. Jirel la vit s'élancer en avant et les envelopper. La terre trembla sous ses pieds et, de très loin, elle entendit Jarisme pousser un cri de terreur.

Quand la conscience lui revint, Jirel se redressa péniblement et regarda autour d'elle. Elle était étendue sur l'herbe verte, contusionnée et endolorie, mais indemne. La lumière violette brillait de nouveau, sereine et inaltérée. Mais les sommets pourpres avaient disparu. A leur place s'étendait la prairie verte sur

laquelle elle avait vu se dresser, pour la première fois, la tour de Jarisme. Sans doute cette tour était-elle retournée à son lieu d'origine — parcourant en sens inverse, lorsque le charme de la sorcière s'était rompu, les chemins magiques par lesquels elle était venue — car elle aussi avait disparu. A quelques mètres de l'endroit où elle se trouvait, Jirel vit un tas de blocs de marbre délimitant l'emplacement de la tour, mais ces blocs étaient désagrégés et fendus comme les ruines d'un édifice très ancien.

Jirel concentrait son regard sur cet amas de marbre en s'efforçant d'en comprendre la signification, lorsque des gémissements attirèrent son attention. Tout près d'elle, empêtré dans sa robe noire déchirée, gisait le magicien. De Jarisme et du reste de l'assemblée, il n'y avait plus trace. Jirel se mit péniblement debout et se dirigea en chancelant vers Giraud, dont elle retourna le corps d'un pied dédaigneux. Il ouvrit les yeux et une lueur apparut dans son regard vitreux.

— « Es-tu blessé ? » demanda la dame de Joiry.

Le magicien parvint à s'asseoir et remua doucement ses membres pour juger de leur état. Enfin, il secoua la tête — plus en réponse à son propre examen qu'à la question posée par son interlocutrice — et se mit lentement sur pieds. Du regard, Jirel chercha l'arme qu'il portait à sa ceinture.

« Je vais te tuer, » dit-elle d'un ton très calme. « Tire ton épée, magicien ! »

Giraud la fixa de son regard morne, et ce qu'il lut dans les yeux jaunes dut le convaincre que Jirel pensait réellement ce qu'elle disait ; cependant, il ne tira pas son arme et ne recula point. Ses lèvres se plissèrent en un petit sourire ironique et il leva les bras. Machinalement, Jirel suivit son geste du regard. Les bras s'élevaient de plus en plus haut, et brusquement, de la plus étrange façon, Jirel perdit le contrôle de son propre regard — de sorte que celui-ci continua à suivre quelque ligne invisible montant vers le ciel, pour se fixer enfin sur un point situé à l'endroit où les bras du magicien auraient dû se rejoindre si la distance sur laquelle ils s'étendaient avait été mesurable. Par un bizarre phénomène, Jirel voyait effectivement ce point et n'en pouvait détourner les yeux. Retenue par le sortilège de ces bras levés, elle demeurait immobile, incapable de comprendre ce qui s'était passé, ni même de penser à la magie à laquelle avait recouru Giraud.

Celui-ci eut un petit ricanement moqueur, qui arracha la jeune femme à sa lointaine contemplation.

— « Me tuer ? » s'esclaffa-t-il. « Me tuer, moi, Giraud ! Mais c'est toi qui m'as sauvé, Joiry ! Pour quelle raison crois-tu donc que je me sois agrippé à tes chevilles ? Je pensais bien que, lorsque la lumière s'éteindrait, la seule personne qui pourrait espérer survivre serait celle qui l'avait fait vaciller. Ce n'était pas une certitude pour moi, mais j'ai tenté ma chance. Et bien m'en a pris, car, sans cela, je serais maintenant avec Jarisme dans les ténèbres extérieures d'où elle a évoqué son anti-dieu pour la sauver du néant. Je l'ai avertie de ce qui se passerait si elle tentait de contrarier le destin... Mais je préfère — oui, je préfère de beaucoup ! — me trouver ici, dans ce beau pays violet que je serai seul désormais à gouverner. Et cela, grâce à toi, Joiry !... Me tuer, toi ! Oh ! non, je n'en crois rien ! »

Ce ricanement moqueur qui semblait provenir de très loin pénétra l'esprit de Jirel, engourdi par la magie, et y résonna un long moment avant qu'elle en comprît la signification. Enfin, elle se souvint ; son esprit sortit peu à peu de sa torpeur, et elle sentit monter en elle une fureur dont la violence la brûla comme une flamme. Giraud, ce lâche sorcier, osait rire d'elle! Jirel luttait désespérément pour se dégager des liens de la magie. Elle ne voyait rien d'autre que ce point inexistant où auraient dû se rejoindre les bras du magicien. Mais elle sentait sous sa main la garde du poignard. Elle se jeta en avant, aveuglément, et, quand la lame atteignit son but, elle ne s'en rendit même pas compte.

Puis la vue lui revint en un flot éblouissant. Elle se frotta les yeux, secoua la tête et regarda la verte prairie déployée devant elle sous la lumière violette, sans comprendre où elle était, car sa conscience ne s'était pas encore complètement réveillée. Ce fut seulement en baissant les yeux qu'elle se souvint.

Giraud gisait sur le sol, sa longue robe noire repliée formant comme deux ailes sur son corps inerte. Une mare rouge s'étalait autour de lui, et de son vêtement froissé sortait la garde du poignard. Jirel regardait sans émotion son ennemi vaincu : l'effet de la magie était encore trop fort en elle pour lui permettre de ressentir la joie du triomphe. D'un geste machinal, elle retira le poignard de la plaie et en essuya la lame sur sa tunique. Puis elle s'assit auprès du mort, la tête entre les mains, en s'efforçant de secouer son engourdissement.

Lorsqu'au bout d'un long moment elle releva les yeux, la chaude lueur jaune d'autrefois éclairait de nouveau son regard, et les couleurs de la vie revenaient sur son visage. Chassant les derniers

vestiges du charme sous lequel le magicien l'avait tenue, elle se leva et remit le poignard dans son fourreau. Autour d'elle, paisible et déserte, s'étendait la prairie sur laquelle planait une brume violette. Aucune créature vivante n'était en vue. Nul souffle de vent n'agitait les branches des arbres. Au-delà des ruines de la tour, Jirel apercevait, au milieu des bois, la trouée par laquelle elle était venue... bien longtemps auparavant.

Son vœu était accompli... Elle se redressa et, sans jeter un regard en arrière, se mit en route vers les ruines et les bois derrière lesquels s'étendait son domaine.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Jirel meets magic.

ENVOIS DE MANUSCRITS

Nous prions instamment les auteurs débutants de s'abstenir de nous adresser des textes, aucun manuscrit français n'étant sollicité pour le moment. Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir prendre connaissance de ceux qui seraient malgré tout soumis à l'appréciation de notre comité de lecture.

RON

GOULART

L'appât temporel

Il était juste trois heures et tous les tabourets étaient occupés devant le comptoir du café. Max Kearny poussa sa tasse de côté afin de pouvoir s'accouder pendant qu'il parlait à la grande jeune fille près de lui.

— « C'est un simple passe-temps, Kate, » répliqua-t-il.

Kate Chesterton tapota du doigt l'anse de sa tasse. « Je sais, Max. Et de toute façon je ne suis pas certaine que ce soit dans vos cordes. Mais je voulais votre avis sur cette histoire qui me paraît bizarre. »

Max hocha la tête et dit :

— « Bon, j'aime toujours écouter. »

— Je ne crois pas que vous ayez vu ma nouvelle compagne de chambre, Louise Esher. Il y a environ six mois qu'elle est là. C'est une fille de la Californie du Sud, vraiment gentille. Elle travaille comme secrétaire chez Murphy & Co. »

— « Pas mauvais comme agence. »

— « Il paraît qu'on n'y est pas très à la page, » reprit Kate en étalant du doigt une goutte de café tombée sur le comptoir. « Je suis sûre que vous vous y connaissez beaucoup plus que moi en matière d'occultisme, Max. Et peut-être que vous allez dire que ça n'a rien d'étrange. » Une mèche de ses cheveux châtains revint en avant quand elle se pencha vers Max. « Louise a déjà été modèle à plusieurs reprises, mais en amateur, et elle voudrait en faire son métier. Elle n'a que 23 ans, alors elle a peut-être encore une chance. Elle s'énerve parce qu'elle n'y arrive pas assez vite à son gré. Depuis deux mois, elle agit d'une façon vraiment curieuse. »

Max finit son café et alluma une cigarette. « Comment ça, Kate ? »

— « J'ai rompu avec Norm, vous savez, » répondit Kate. « Aussi ai-je été plus souvent à la maison ces temps-ci. Bien que j'aie rencontré un garçon sympathique, un avocat, à une barbecue à Tiburon. Bref. Il y a deux mois environ, j'étais en train de lire. Sur cette chaise longue en rotin que nous avons, vous la connaissez. »

— « Je n'ai jamais mis les pieds dans votre nouvel appartement, Kate. Mais continuez. »

Dans la rue, une jolie jeune femme en noir passait tenant un petit garçon en laisse.

— « J'étais plongée dans le dernier roman de Marquand, Louise est sortie de sa chambre. Je croyais qu'elle était couchée depuis longtemps, mais elle était habillée et portait son manteau en poil de chameau. Elle est passée à côté de moi et a quitté l'appartement, sans dire un mot. »

— « Etait-elle en état de somnambulisme ? »

— « Non, Max. Ses yeux étaient grands ouverts. Très ouverts, en fait. » Kate traça un large demi-cercle avec ses doigts. « Elle est revenue environ une heure plus tard et est entrée dans sa chambre. J'ai pensé qu'elle était allée faire un petit tour. Mais je ne comprenais pas pourquoi elle ne le disait pas. Louise est d'humeur changeante, mais elle n'est pas spécialement taciturne. Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de lui demander ce qui se passait, mais quand j'ai ouvert la porte pour la questionner, elle a dit qu'elle ne pouvait pas en parler maintenant. J'ai conclu qu'elle fréquentait peut-être un homme marié, ou quelque chose comme ça, et je m'en suis tenue là. »

Max réussit à attirer l'attention de la serveuse et lui montra sa tasse vide. « Vous ne croyez plus que c'est cela ? »

— « Non. Le fait s'est reproduit plusieurs fois depuis, en général vers la même heure. Et ce n'est guère une heure favorable pour une liaison. Comme je l'ai dit, je reste souvent à la maison à lire, à tricoter, à mettre ma correspondance à jour, depuis que j'ai rompu avec Norm. C'est ce qui m'a permis de remarquer si bien les petites sorties de Louise. »

Max fit fondre du sucre dans sa nouvelle tasse de café. « Combien de fois a-t-elle agi ainsi, à votre avis ? »

— « Je ne sais pas. Une douzaine peut-être. Ce qu'il y a, Max, c'est que, la troisième fois qu'elle est revenue, elle avait quelque chose qui gonflait sa poche de manteau. Je l'ai vu par hasard. Et... bref, Louise prend toujours un autobus plus tôt que moi. Alors, j'ai regardé. C'est ainsi que je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose de bizarre. »

— « Pourquoi ? » demanda Max. « Qu'avez-vous trouvé ? »

— « Une fois, ce fut un rouleau de corde. A peu près la longueur d'une corde à sauter. Une autre fois, une poignée de petites bougies bleues comme celles qu'on met sur les gâteaux d'anniversaire. Puis — il y a deux semaines — une drôle de petite poupée en chiffons. » Kate mit ses doigts gantés sur le bras de Max. « Est-ce que vous ne trouvez pas tout ça étrange, Max ? »

— « Oui. Mais peut-être votre compagne de chambre — Louise, n'est-ce pas ? — Louise est-elle seulement un peu excentrique. » Il regardait trois secrétaires boulottes qui marchaient bras dessus bras dessous. « Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est de ma compétence ? »

— « Vous ne saisissez pas ? » Kate se redressa, désappointée. « Eh bien, je suis certaine que Louise n'est pas folle. Je crois qu'elle s'est laissée gagner à quelque culte étrange. Des bougies, des petites figurines de chiffon ; c'est du vaudou, n'est-ce pas, Max ? » Ses doigts étreignirent plus fort le bras du jeune homme.

Max passa la main à plusieurs reprises sur ses cheveux en brosse. « Hé ! ce n'est pas impossible. »

— « J'ai réfléchi et je suis sûre que c'est ça, Max. Je me suis alors rappelé qu'une fille de votre agence m'avait dit que vous vous occupiez de choses mystérieuses et d'occultisme. J'ai donc décidé de vous téléphoner. D'ailleurs, nous ne nous étions pas vus depuis une éternité. Max, je suis inquiète pour Louise. »

Max alluma une autre cigarette et dit :

— « Entendu, Kate, je vais voir ça. »

— « Maintenant, il y a la question de vos honoraires, » ajouta

Kate avec un petit sourire. « Une bouteille de whisky, m'a dit cette fille de l'agence. »

— « Oui. Je n'aime pas demander de l'argent, » répondit-il, le regard détourné. « De la marque *Peter Dawson.* »

— « *Peter Dawson,* O.K. » Kate prit son ticket et le retourna sens dessus dessous. « Pourquoi cette marque-là ? »

— « C'est le whisky que le Saint a l'habitude de boire dans tous ses livres. J'ai lu ça quand j'étais au lycée et ça m'a impressionné, je suppose. »

Max lui prit le ticket des mains et le posa sur le sien.

— « Oh ! écoutez ! Nous donnons un cocktail samedi et je veux que vous y veniez. Vous ferez ainsi la connaissance de Louise. C'est une réunion sans façons. Mieux vaudrait sans doute que vous veniez seul. »

— « Mais Louise aura un cavalier ? »

— Oui, bien sûr. Mais je pensais que, si quelque chose de bizarre se produisait, vous seriez plus disponible. Vous n'auriez à vous soucier de personne. »

— « Vous vous attendez à ce qu'il advienne quelque chose de bizarre ? »

— « On ne sait jamais. »

— « Evidemment, Kate. Je viendrai donc seul. »

De toute façon, il n'avait pas de petite amie attitrée.

— « Bon. »

Elle descendit de son tabouret et lui sourit.

Max accompagna Kate jusqu'au coin de la rue où se trouvait son bureau, puis emprunta la ruelle qui menait à l'agence de publicité où il travaillait.

Sur le bloc-notes près de sa table à dessin, il écrivit :

« *Samedi réception Kate. Peut-être affaire.* »

Max emporta son verre dans un coin du living-room et s'adossa au mur près d'une étagère couverte de chats en céramique et en verre. Il pensait que Kate Chesterton était peut-être un peu trop anxieuse que ses invités s'amusent. Avoir fait venir deux joueurs de banjo et distribuer des chansons ronéotypées ! Max fronça les sourcils et prit une cigarette dans sa poche.

Louise Esher, la camarade de chambre de Kate, était une jolie blonde, à peine plus petite que Max. C'était une bonne grandeur pour une jeune fille. Son cavalier, un nommé Chuck, travaillait pour une société de sacs en papier de l'autre côté de la baie.

L'un des chats en céramique était, en fait, une salière et Max essaya d'en compter les trous. Ne pas quitter Louise des yeux aurait été maladroit, il le savait.

— « Dans les contes du *New Yorker,* » dit quelqu'un derrière lui, « les gens passent leur temps à prendre des boissons sur des plateaux que des hommes en veste blanche ne cessent de faire circuler, et ils s'entretiennent de livres, de pièces de théâtre, de leurs domestiques et de choses comme ça. »

Souriant, Max fit demi-tour et se trouva face à face avec Louise. « C'est vrai. »

— « Il n'y a pas de joueurs de banjo. »

— « Rarement. »

— « C'est vous Max, cet ami de Kate qui est directeur artistique ? »

Max s'inclina. « Vous n'étiez pas là quand j'ai été présenté. »

— « Je dînais avec Chuck. » Elle pencha la tête vers le grand type qui se tenait près du premier banjo. « Il est dans les affaires de papier. »

— « Je sais. Je l'ai rencontré à la cuisine. »

— « A-t-il dit : *Mon nom est Chuk Lunceford et je suis dans les sacs en papier*, puis éclaté de rire ? »

— « Non, il est resté sérieux, c'est moi qui ai ri. Je suis aimable avec les gens. » Max l'examinait attentivement, essayant de déceler quelque signe ou particularité lui indiquant qu'elle s'occupait plus ou moins d'occultisme.

— « Nous avons dîné dans un endroit installé en treille et où l'on chante en commun. Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

— « Non. J'avais l'impression d'avoir vu votre photo quelque part. »

— « C'est peu probable. J'ai eu ma photo dans les journaux de Californie du Sud, de temps à autre, quand j'étais à l'université. Nous avions des présentations de mode dans mon pavillon et je faisais toujours le mannequin. Je voudrais bien faire ce métier. »

— « Rude boulot, » déclara Max en puisant dans sa réserve de clichés.

— « Je sais. Je suis des cours à cette école de mannequins dirigée par une ancienne colonelle du corps d'armée féminin. Mais je n'arrive pas à dénicher d'emploi. »

— « Il faut du temps, » rétorqua Max. Il avait une réserve d'aphorismes du même genre.

Louise fronça les sourcils. « Vous me faites marcher, n'est-ce pas ? »

— « Oui. Mais pratiquement tous les conseils que l'on pourrait donner paraissent absurdes à ceux qui les écoutent. »

— « C'est vrai. » Elle jeta un coup d'œil vers les chanteurs. « Voilà Chuck qui s'y met maintenant. Je l'ai empêché de chanter au restaurant. Je lui ai dit que ce n'était pas poli de chanter la bouche pleine. Je l'ai laissé battre la mesure avec sa fourchette, mais c'est tout. »

— « C'est vous qui blaguez maintenant ? »

— Non, » dit Louise. « Vous savez ce que je déteste ? »

Max remarqua qu'il avait commencé à pleuvoir et que la fenêtre près d'eux était frappée doucement par des gouttes de pluie. « Non. Quoi donc ? »

— « De n'être nulle part. De n'être personne. J'ai 23 ans, et je ne suis rien. »

— « Voilà bien un lot de négations. Si les choses ne s'améliorent pas quand vous en aurez 24, autant vous tuer. »

— « Pourquoi attendre si longtemps ? C'est du punch que vous buvez ? »

— « Non, c'est du whisky. »

— « Bon. Voudriez-vous aller me chercher un verre aussi. Je serai dehors, sur notre solarium. La terrasse, comme l'appelle Kate. »

Max sourit et se dirigea vers la cuisine.

Sans doute mieux valait qu'il ne soit pas un professionnel des recherches surnaturelles. Il avait trop tendance à se laisser attirer par les gens, dans les affaires dont il s'occupait. Il avait une occasion de questionner Louise, en ce moment. Il constata toutefois qu'il commençait à sympathiser avec elle.

Louise avait les bras croisés et était blottie sous un auvent de vieille toile sur l'étroit balcon de bois. Tous les autres étaient à l'intérieur, en train de chanter. La pluie restait faible.

— « J'ai grandi à St. Paul dans le Minnesota, vous savez, » dit Louise en prenant son verre.

— « Non, je ne savais pas. Ça ne se voit pas. »

— « Et je croyais que tout serait magnifique. Mais ça n'en a pas pris le chemin jusqu'ici. »

Les chants allaient en déclinant ; ils s'arrêtèrent. Max, calmement, observait la jeune fille.

« Je ferais bien d'aller retrouver Chuck, » déclara Louise. « Et

je suis hôtesse, moi aussi. Je dois être aimable avec tout le monde. »

Elle effleura légèrement le bras de Max et s'éloigna.

Vers onze heures et demie, Kate vint vers le siège où était assis Max. Elle s'agenouilla et dit, près de son oreille :

— « Louise vient de partir. Vous devriez la suivre, non ? »

— « Et Chuck ? »

— « Il est endormi près du réfrigérateur. » Kate lui serra l'épaule. « Vous y allez ? »

Max se leva. « D'accord. »

Il dit bonsoir à ceux avec qui il bavardait, prit son imperméable et partit. De toute façon, la soirée n'avait rien eu de bien folichon.

A présent, la pluie forçait et la rue était sombre. A une rue de distance, sur la gauche de Max, Louise montait lentement la côte. Elle avait les deux mains enfoncées dans les poches de son manteau marron. Le bout de son foulard de tête noir flottait sur son col remonté.

La Ford de Max était garée au coin de la rue : il y courut. Il ignorait à quelle distance allait la jeune fille et il n'avait pas de chapeau. L'eau éclaboussa sa chaussure quand il sauta du trottoir dans sa voiture. Ses essuie-glaces craquèrent bizarrement au moment où il se mit en route à la suite de Louise.

Après avoir parcouru la longueur de trois pâtés de maisons, elle tourna dans une voie transversale. Quand Max arriva au coin, il la vit monter les marches d'une maison de bois sombre qui était en retrait. En s'engageant dans la rue, il regarda la plaque : *Norton Way, groupe 1900.* Il se mit à chercher un endroit pour se garer.

Ou bien il y avait plusieurs réceptions dans ce coin-là, ou bien les gens étaient restés chez eux. En tout cas, pas moyen de se garer. Max finit par trouver une place, à moitié sur une contre-allée, à deux rues de la maison.

Le bouton d'en haut de son imperméable était tombé et la pluie y pénétrait, éclaboussant son nœud de cravate. La maison où était entrée Louise avait un étage et ressemblait à beaucoup de maisons du San Francisco d'avant le tremblement de terre. Toit mansardé et ornements de mauvais goût. Une grille en fer forgé fermait le jardin plein d'arbrisseaux.

En passant lentement le long de la maison, Max aperçut le vieil écriteau fixé à la grille par du fil de fer. *A louer*. Personne

n'habitait là. Mais, dans la pièce contiguë au vaste porche d'entrée, il y avait de la lumière.

Espérant qu'il n'y avait pas de chiens en train de rôder dans les parages, Max s'avança dans une allée frayée entre des haies et le côté de la maison voisine. Quand il fut en face de la pièce éclairée, il passa à travers la haie, en s'éclaboussant généreusement.

Il s'immobilisa dans l'herbe haute et fit une grimace en sentant la pluie tomber drue sur sa tête nue. Apparemment, ses deux chaussures prenaient l'eau.

Il y avait un banc de pierre dans un parterre de fleurs fanées. En s'y hissant, Max parvenait à hauteur d'une des fenêtres sur le côté de la chambre où il supposait que Louise était entrée.

Il espérait qu'elle n'était pas venue y retrouver quelque type. Assister aux scènes d'amour des autres n'a rien de drôle, même quand il fait beau. Max remonta son col et s'approcha de la fenêtre aussi près que possible. Un store de couleur crème empêchait de rien voir. Mais, malgré la pluie, il entendait quelque chose. Un bruit de coups sourds.

Ça ne ressemblait pas tellement à un tambour nègre, pourtant; plutôt à une balle qui rebondit. Le frappement s'arrêta au bout de dix minutes. La pluie s'apaisait et un vent âpre s'élevait. Max se courba un moment pour remuer ses jambes qui s'engourdissaient, puis se colla de nouveau contre la maison.

A présent, quelqu'un parlait. Un homme. Puis il y eut le bruit d'un avion qui atterrit. Max cligna des paupières. Pourquoi diable venir si loin pour regarder la télévision ? Comme la pluie cessait, Max put comprendre ce que disait le speaker.

— « ... nos amis, chers auditeurs, étaient quelque part au-dessus du Brésil... Tommy sait que Fury connaît le secret... il veut à tout prix retrouver sa fille... la sécurité du pays... écoutons. »

Non, ce n'était pas la télévision. Seulement la radio. Kate et Louise avaient un poste sur la table de cuisine. Louise aurait pu entendre l'émission là-bas, sans gêner personne, sauf Chuck, et il dormait.

— « Ces monoplans m'ont l'air louches, Tommy. »

— « C'est vrai, Chet. Ce crâne et ces os croisés sont un emblème dont on ne peut attendre que des ennuis. »

— « Vous croyez qu'ils sont à la solde de Fury ? »

— « Nous vivons des temps troublés, Chet. On ne sait jamais

quelle sorte de pirates du ciel on va rencontrer. Hâtons-nous vers l'aérodome de l'oncle Jerry caché dans la montagne. »

Cette séquence avait quelque chose de familier. Etait-ce sur une des stations locales ? On ne trouvait plus guère d'œuvres dramatiques à la radio, surtout à cette heure nocturne.

— « Alors, oncle Jerry, tu crois que Von Himmelstoss est à la solde d'une puissance étrangère ? »

— « J'en suis certain, Tommy. »

Von Himmelstoss. Bizarre, ce nom... Les méchants étaient bien toujours des Russes, non ? Et c'est alors que Max comprit ce qu'il entendait. *Tommy le Démon du Ciel.* C'était un feuilleton d'aventures qu'il écoutait fidèlement quand il était au lycée. L'émission avait cessé à un moment donné pendant la seconde guerre mondiale. Elle avait lieu à 5 heures ou 5 heures 15.

Peut-être un présentateur de la radio avait-il des enregistrements de vieilles émissions et les passait par plaisanterie. Ou encore Louise pouvait avoir des disques et être venue ici pour utiliser le phonographe d'une amie. Non, elle n'avait rien emporté.

— « Demain, à la même heure, sur la même longueur d'ondes. Ici le réseau bleu. »

La lumière derrière la fenêtre s'éteignit, puis Max entendit les pas de Louise sur le porche. Le gravier crissa et une grille fut fermée.

Max attendit près de cinq minutes, puis il sauta à bas du banc de pierre, contourna la maison et alla vers la porte. Il y avait un grand écriteau *Défense d'entrer* cloué dessus.

Max tourna le bouton de cuivre et la porte s'ouvrit. Dans le vestibule sombre, Max retint son souffle pour écouter. Au bout d'un moment, il alluma son briquet. La poussière qu'il avait remuée retombait. Sur le tapis à fleurs du couloir, il vit de légères empreintes des souliers de Louise. Il se dirigea avec précaution vers une arcade garnie de rideaux qu'il écarta. Il se tenait prêt à lancer son briquet à quelqu'un puis à se sauver. La pièce était vide. Et tout ce qui s'y trouvait, à l'exception d'un grand fauteuil très rembourré, était recouvert de toile blanche. Max ne vit aucune radio dans la chambre.

Il se hâtait d'un objet voilé à l'autre, espérant que l'essence de son briquet durerait le temps voulu. Il trouva un bouquet de chatons de saule sous une cloche de verre et un hibou empaillé. Aucune radio. Pas de phonographe. C'était bien la chambre qu'il cherchait, il en était sûr.

Quelque chose scintillait sur l'épais tapis près de la bande de parquet le long du mur. Des morceaux de métal, très brillants. Des petites roues ? Non, apparemment. C'étaient des pièces de monnaie. La flamme de son briquet sombra dans la mèche et s'éteignit. Quand il put allumer une allumette, il fut incapable de retrouver les pièces.

A sa deuxième allumette, il fit une rapide inspection circulaire de la chambre, puis se dirigea vers la porte d'entrée. Il n'y avait personne dehors et la pluie avait cessé. Il ressortit par le même trou de la haie.

Revenu à sa voiture, après avoir jeté son imperméable humide sur la banquette arrière, Max alluma une cigarette. De deux choses l'une — ou bien c'était un coup monté, ou bien il était tombé sur une splendide affaire d'occultisme.

Demain, il en aurait le cœur net.

Si Max Kearney n'était pas venu habiter tout près de la librairie Pedway, il ne se serait sans doute jamais intéressé à l'occultisme. Il y était entré pour acheter de vieux numéros de *Startling Stories.* W.R. Pedway lui avait parlé des poltergeists, une chose en avait amené une autre, si bien que maintenant, près d'un an après, Max était ferré en la matière et s'était occupé d'une demi-douzaine de cas réels et de trois douteux.

Le lendemain de la réception de Kate Chesterton, il se rendit à la librairie. Pedway était en train de trier un tas de revues bon marché et, de temps à autre, se passait la main dans ses cheveux gris coiffés en brosse. C'était un petit homme parcheminé d'environ 45 ans.

— « Dashiell Hammett, » dit-il. « Peu de gens se rendent compte de l'influence qu'il a eue sur Hemingway. Une affaire ? »

Max s'assit sur la chaise cannée près du comptoir et fit sortir d'un coup sec une cigarette de son paquet.

— « Peut-être bien. A moins que ce ne soit un simple cas de folie. »

— « La plupart des démences sont, de toute manière, dues à l'emprise d'un démon, mais continuez. » Pedway alluma sa courte pipe et tendit l'allumette à Max. « Attendez donc. Je vais fermer le magasin. »

Pedway poussa le chat jaune qui se prélassait dans la petite vitrine pour récupérer l'écriteau *Fermé* sur lequel était couché le

félin. Il l'accrocha au cordon de tirage du store, à la porte, et dit : « Allons-y. Encore des phénomènes de hantise ? »

Max se pencha en avant et, tandis que Pedway s'affairait entre les comptoirs et les livres, il lui parla de Louise Esher et de la vieille maison de Norton Way.

— « C'est une infiltration, » déclara Pedway en tortillant le bout de sa cravate à raies vertes. « Parfois une pression se crée et il y a infiltration. »

— « Ce n'est pas possible, » répliqua Max, « j'étais dans la maison. Vous voulez dire qu'une partie de 1939 et 1940 s'est infiltrée dans cette pièce ? Je ne crois pas que ce soit ça. »

— « Un piège, alors ? »

— « Pour prendre qui ? »

— « Un piège temporel. Pour la jeune fille. J'ai un essai sur la question dans un volume qui a été édité à tirage restreint à Des Moines, Iowa, au début du siècle. »

— « Que savent-ils du temps à Des Moines ? »

— « L'état d'Iowa est lui-même le résultat d'un paradoxe temporel. Mais ce n'est pas la question qui nous occupe. » Pedway était maintenant revenu derrière le comptoir principal. « Je vais vous expliquer ce qu'est un piège temporel. »

— « Je croyais bien connaître tout ce qui touchait au surnaturel, » déclara Max en se calant les pieds sur une série de Dickens, « mais je n'ai jamais entendu parler de ça. »

— « Alors, taisez-vous et écoutez-moi. Imaginez une serrure et une clef. Bon. Il y a des endroits où les murs de la réalité sont un peu minces. A un endroit donné, une personne donnée peut agir comme une clef dans la serrure. Votre Louise peut très bien être de cette espèce-là. Elle a sans doute été attirée par la vieille maison. Sa présence y a ouvert une petite porte et libéré une fraction de temps révolu. »

— « Pourquoi 1939 ? »

— « Probablement parce que c'est la période qu'elle préfère. Il faut la personne qui convient, dans le lieu qui convient. » Pedway prit un tas de vieille revues qu'il mit sous le comptoir. « La nostalgie déboussole pas mal de gens. »

Max se leva. « Est-ce dangereux ? »

— « Certainement. D'après mes sources, plus elle va là, plus elle libère de temps passé. Elle est maintenant dans le passé jusqu'à la taille. Tôt ou tard, il lui arrivera jusqu'aux oreilles. »

— « Mais on finira bien par louer la maison. Ça l'arrêtera. »

— « Max, vous touchez là aux forces cosmiques. Il ne faut pas prendre les choses à la légère. Arrêtez la jeune fille. »

— « Comment ? Lui dire ce qui se passe ? Peut-être n'est-ce même pas un piège temporel. »

— « Probablement que si. Laissez-la continuer et elle se retrouvera en plein dans les années 30. »

— « Bonne époque. Du moins en ce qui concerne ces quelques années entre la fin de la crise et le commencement de la guerre. William Powell a tourné une quantité de bons films à ce moment-là. »

Le front de Pedway se rida davantage. « Et prenez garde de ne pas vous y engluer aussi. Vous êtes bien jeune pour vous occuper d'occultisme, rappelez-vous. »

Max se rassit. « Que faudrait-il faire ? Cercle magique ou flamme verte ? »

Pedway mordilla le tuyau de sa pipe.

— « Le temps n'est pas affecté par la flamme verte. Il faut un charme spécial. Un mélange de géométrie euclidienne et de magie sympathique, plus quelques bonnes formules. Je vais vous copier ce qu'a mis au point le dentiste de Des Moines. En y ajoutant un peu de mon cru. »

Quand Max quitta le magasin, l'après-midi tirait à sa fin. Il était en possession d'une feuille de papier à lettres couverte de phrases et de formules magiques.

Dès qu'il reçut le coup de téléphone de Kate Chesterton, tard dans la soirée de mercredi, Max se rendit à Norton Way. Un épais brouillard nappait tout et quand Max descendit de sa voiture, en se dirigeant vers la haie, il entendit les sirènes de brume qui ululaient dans la baie. Il regarda à travers le feuillage humide et aperçut de la lumière dans le living-room. Louise y était venue après avoir quitté son appartement. Max tâta la feuille de formules magiques pliée dans la poche de sa veste et franchit la clôture. Il gagna silencieusement la porte d'entrée. Il eut l'impression fugitive qu'une des sirènes se rapprochait dans le brouillard de plus en plus épais.

A l'intérieur, la radio donnait *Tommy le Démon du Ciel*. Max tourna le bouton de la porte et poussa le battant sombre. Un filet de lumière séparait les deux tentures fermant le living-room. Du dehors lui parvenait toujours la plainte des sirènes de brume. Il inspecta le vestibule et l'étroite fenêtre à son extrémité.

Il n'y avait pas de brouillard dans le jardin de derrière. Il n'y faisait même pas très noir. Max distinguait les arbres contre la haie et la balançoire suspendue à une branche basse.

Il entendit alors un bruit nouveau. Des roues sur du ciment. Des patins à roulettes. Une barrière de bois s'ouvrit et claqua, puis le bruit des patins grandit. Tout près de la fenêtre, une voix enfantine appela :

— « Louise ! Ohé, tu peux venir jouer ? Lou ! Ohé ! Louise ! »

— « Dès que l'émission sera terminée. »

Max s'emplit d'air les poumons et écarta les tentures. « Il ne fait pas bon dehors, ce soir. Restons ici à bavarder, Louise. »

La jeune fille recula vers la chaise où était jeté son manteau marron. « Qu'est-ce que c'est ? »

Une lampe avec abat-jour de perles pendait au plafond. Dans le coin, une cage avec un couple de ces perruches qu'on nomme « inséparables ». Près de la cheminée, un grand appareil de radio couleur acajou, avec un haut-parleur tendu d'étoffe.

— « Je suis Max Kearney. Vous vous souvenez ? »

Louise était pâle. Elle laissa choir une revue qu'elle tenait à la main et fronça les sourcils.

— « Et vous entrez comme ça chez les gens ? »

— « Vous n'êtes pas chez vous, ici, n'est-ce pas ? Cette pièce n'était pas comme ça, il y a quelques jours. »

— « Je l'ai arrangée. C'est la maison de ma tante célibataire. »

— « Elle s'appelle Charles G. Napoli ? C'est le nom de la personne qui figure comme propriétaire. »

— « Flûte, » dit Louise. « Vous êtes détective. »

— « Non. je vous l'ai dit, je suis directeur artistique. Ce n'est que mon passe-temps favori. »

— « Allez donc l'exercer ailleurs. »

— « Louise, vous êtes en danger ici. »

— « Excellente entrée en matière. Encore un de vos clichés ? »

Max déplia le papier que lui avait remis Pedway. Il avait au fond de ses poches un morceau de craie spécialement préparée. « Ecoutez, Louise, je suis au courant. »

— « Et alors ? »

— « J'estime que vous devriez partir maintenant et ne plus revenir. »

Louise s'assit dans un fauteuil, étendit le bras et arrêta la radio. « Ça ne fait de mal à personne, encore moins à vous. Pourquoi tournez-vous autour de moi ? »

— « Voilà, de temps à autre, j'étudie un cas surnaturel. Et je me suis fait une réputation de détective amateur en matière d'occultisme. »

— « Kate vous a demandé de me suivre ? »

— « Oui. » Max alluma une cigarette. « Comment avez-vous découvert cet endroit ? »

— « J'aime me promener la nuit. Bien qu'on dise que c'est dangereux. Un soir, je suis passée par ici et j'ai eu l'impression qu'il fallait que j'entre. Quand j'ai essayé d'ouvrir la porte, elle a résisté, puis tout d'un coup elle s'est rabattue. Je suis entrée dans cette pièce et j'ai trouvé les lampes allumées. C'est notre living-room à St. Paul. Vous le saviez ? »

— « Je m'en suis douté. »

— « Bref. Je me suis dit que j'étais folle. Mais puisque cela ne mettait que moi en cause, j'ai décidé d'en profiter. Quand je me sentais déprimée, je venais ici. J'espérais toujours que la maison ne serait pas vendue. Et elle ne l'est toujours pas. Evidemment, quand j'ai compris que je pouvais apporter de vieux jouets et des affaires à moi, j'ai fini par croire que c'était réel. » Elle haussa les épaules. « Quelle importance ? Cela m'amuse. »

— « Je crois que c'est dangereux. Un piège temporel, comme l'appellent les érudits en occultisme. »

Louise lui sourit. « Un piège ? Dites plutôt une évasion de la réalité. »

Max fronça les sourcils. « D'accord. C'en est une. »

— « Je vous ai dit ce que je voulais. J'ai 23 ans et je n'ai pas réussi à l'obtenir. Il y a des métiers où, passé un certain âge, tenter sa chance est inutile. »

Max entendit à nouveau le crissement des patins à roulettes. « Cette voix, là, dehors. Est-ce que vous l'entendez d'habitude ? »

— « Non, c'est la première fois qu'on m'appelle. »

Max recula jusqu'à l'arcade. « Et que croyez-vous qu'il se passera si vous y répondez ? »

— « Peu importe. »

— « Pour l'amour du ciel, Louise, allons-nous-en. Je vous offrirai une bière quelque part. »

— « Merci beaucoup. »

L'enfant appela de nouveau Louise par la fenêtre de derrière.

Se référant au diagramme de Pedway, Max traça quelques lignes cabalistiques sur le parquet, en même temps qu'il prononçait les mots magiques.

— « Qu'est-ce que vous fabriquez là ? » dit Louise qui, enjambant les lignes, s'engagea dans le vestibule.

Max la suivit en courant à reculons, à demi plié en deux. Il la dépassa et fit un trait au milieu du couloir en lisant les dernières incantations préventives.

— « Ecartez-vous donc ! Vous allez me faire tomber. »

Louise donna une bourrade à Max.

Il perdit l'équilibre et s'affala contre une petite table de chêne.

— « *Viens, Lou ! Viens jouer !* »

Louise alla vivement à la fenêtre et l'ouvrit largement. Dans la cour de derrière, il faisait encore un peu jour.

— « Hé ! sacrebleu, » s'écria Max en se relevant. « Arrêtez, Louise. »

La jeune fille ne se retourna pas. Elle passa une jambe au dehors.

Max avait lu toutes les formules et incantations. Il se précipita vers la fenêtre. « Hé! Je vous trouverai une place comme modèle si vous rentrez. »

Louise s'immobilisa, le corps à moitié de l'autre côté. « Ah ? Quoi exactement ? »

— « La semaine prochaine, nous tirerons les photos pour la publicité de la bière Royal Glow. Je peux employer un modèle de plus. Si vous n'objectez pas à poser en maillot de bain. »

Louise se mordit la lèvre. « Une ou deux pièces ? »

— « Comme vous voudrez, » répliqua Max.

Elle rentra et ferma la fenêtre. « Prenons mes affaires et partons. Quel jour de la semaine prochaine ? »

— « Vous savez notre adresse ? Venez mardi matin après dix heures. »

Pendant qu'il attendait dans le vestibule que Louise aille chercher son manteau, Max replia la liste des formules magiques et la mit dans sa poche. Il sourit et alluma une autre cigarette. Drôle de chose que la magie. Les principes restent les mêmes, mais parfois les mots changent.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Time was.

JEAN-PIERRE

ANDREVON

Impossible amour

Nous avons publié pour la première fois Jean-Pierre Andrevon en 1968 (La Réserve), *puis plus récemment à la fin de l'année dernière* (Le miroir de Persée). *Depuis, « Présence du Futur » a fait paraître un roman de lui :* Les hommes-machines contre Gandahar *(critique dans notre numéro 193) et s'apprête à le faire suivre incessamment par un recueil de nouvelles. En quelques mois, Andrevon est donc devenu un auteur professionnel, alors qu'il n'avait jamais écrit auparavant que dans des fanzines ! Un exemple qui peut servir d'encouragement à ceux qui pensent qu'il est pratiquement impossible à un Français de « percer » à l'heure actuelle dans le domaine de la science-fiction... Nous avons en stock pour* Fiction *un lot de nouvelles d'Andrevon, dont voici la plus ancienne, rédigée il y a huit ans. Andrevon était alors ce qu'on appelle un « jeune auteur » (il est né en 1937) et il se préoccupait beaucoup de questions de style.* Impossible amour *est donc une nouvelle très « écrite », et c'est ce qui lui donne, par-delà la banalité voulue de son thème, un relief et un charme particuliers.*

A. D.

VÉGUAN, ce salaud de Véguan, ce vichyste, avait été séduit par je ne sais trop quoi, quel goût déformé pour une aventure incertaine, et s'était engagé dans les Waffen S.S. Début 41, il était expédié en Finlande avec le grade d'öberleutnant, pour faire l'instruction aux jeunes recrues qui devaient supporter le poids de la deuxième campagne finno-soviétique. Fin roublard, il sut se débrouiller pour rester à l'arrière jusqu'à la fin, et ce furent ma foi trois années assez peinardes qu'il passa là-bas, et qu'il résuma ensuite, suivant le souvenir le plus vivace que lui avait laissé le pays, par les mots : *Qu'est-ce que je m'en suis tapé ! Ah ! bon Dieu, qu'est-ce que je m'en suis tapé !* Faciles coucheuses ou pas, les Finlandaises ouvrirent à Véguan un paradis qu'on voit souvent nordique, et en ce qui le concerna la réalité des faits épousa largement la légende : mais Véguan était Français, portait la moustache, il était occupant et allié, les hommes étaient rares — toutes choses qui lui facilitèrent bien évidemment la tâche, si l'on considère qu'elle se devait d'être facilitée. Il finit pourtant par se ranger plus ou moins dans le giron d'une certaine Riitta, conduite qui lui fut en majeure partie dictée par le fait que la belle était enceinte de ses œuvres. Illona (ce fut une fille) vint au monde en pleine tourmente, le 18 mai 1944, alors que le Reich de Mille Ans agonisait dans sa dixième année des suites prévisibles d'un mal de naissance et que la Finlande, prise sous un déluge de feu, méditait un tardif renversement d'alliances. Véguan, qui n'avait pas son pareil pour détecter l'odeur du roussi, courut se terrer en Suède avec femme, enfant et bagages. L'armistice signé, il expédia le tout chez lui, à Bourges, et jugeant que l'air de la douce France risquait d'être fort malsain pour lui, pendant un certain temps du moins, il s'éclipsa avec promesses de retour vers l'Afrique du Sud ou quelque chose comme ça, ce qui n'a au fond pas d'importance puisqu'il y mourut trois ans plus tard emporté par une fièvre maligne. Riitta sut fort bien se refaire une vie à Bourges, aidée en cela par Moulin, vieille relation de Véguan, lequel lui avait demandé aide et assistance pour son illégitime famille. Moulin prit sa tâche avec tant de cœur qu'il en épousa Riitta. Le temps passa, Illona partit pour Paris à l'automne de ses dix-neuf ans pour entreprendre des études portant sur le droit international. Marc l'entrevit pour la première fois le 3 avril 1965, elle était alors à Paris depuis un an et demi, elle passait par la porte vitrée de la bibliothèque universitaire, il en tomba immédiatement amoureux, comme ça, comme ça arrive, on ne sait pas pourquoi. Le soir il la

revoyait, il l'invitait au cinéma grâce à la complicité de vagues amis communs qui les avaient présentés, elle acceptait, et ils se retrouvèrent assis côte à côte aux parterres du Capitole, devant les grands espaces colorés du cinémascope. On passait un film d'Anthony Mann. La seule méthode d'attaque, c'était de prendre doucement la main d'Illona qui reposait sur l'accoudoir, les doigts débordant légèrement de la partie horizontale, fléchis, pendant à moitié dans le vide. Mais une timidité de gosse, une timidité ridicule, avait envahi Marc. Cette main lui semblait à des kilomètres de distance, séparée de lui par un océan d'indifférence et de froideur ; Illona se tenait bien droite contre le dossier de son fauteuil, elle ne bronchait pas, pas une fois depuis la fin de l'entracte elle n'avait tourné les yeux de son côté. Il se dit : *Je vais compter jusqu'à cinq et je lui prendrai la main,* il commença mentalement *un, deux, trois,* mais à quatre il pensa que ce système était stupide et il imagina une autre tactique. James Stewart chevauchait tranquillement, sans se douter de l'embuscade que lui tendait Edgar Buchanan à l'ombre d'un rocher. Quand il va tirer elle sursautera, je lui prendrai la main. Mais la route s'allongeait poudreuse sous le soleil ektachrome et la fusillade prévue se faisait attendre. Marc s'impatientait. Il devait surveiller à la fois l'écran et la main d'Illona, et il avait grand-peur que celle-ci ne quittât brusquement la position éminemment favorable qu'elle occupait. Puis il eut l'explication de cette carence de mitraille : Buchanan n'aurait jamais l'occasion de réaliser ses noirs desseins, car un crotale dont il avait écrasé la queue d'un coup de talon malencontreux l'avait mordu au mollet... Chacun sait que la morsure de ces bêtes ne pardonne pas. Stewart se trouvait provisoirement hors de danger mais lui, Marc, était en fâcheuse posture...

Il devait se souvenir longtemps, et avec émotion, de ce tout premier épisode de sa rencontre avec Illona. Marc, sans être vraiment ce qu'on appelle avec un peu de dédain un sentimental, se trouvait souvent désarmé devant les filles par le fait d'une timidité qui était surtout sincérité et gentillesse ; avec Illona s'ajoutait à ses propres barrières mentales une difficulté d'approche qui tenait principalement de sa personnalité à elle. Perrin, qui connaissait Illona depuis longtemps, devait avouer un peu plus tard à Marc que celle-ci avait toujours produit sur son entourage un effet réfrigérant, qui venait d'on ne savait quoi, peut-être du calme serein qu'elle avait hérité de ses origines finnoises, peut-être

de l'intelligence subtile qui l'habitait et faisait d'elle un interlocuteur difficile. Illona n'est pas une bêcheuse, disait Perrin, elle n'est pas fière pour un sou, mais... comment dire ?... elle s'est peu à peu détachée de nous, de nos problèmes, de nos discussions, elle trouvait toujours le moyen de sortir l'argument qui coupait court à des théories savantes, elle écrasait dans l'œuf la ratiocination qui promettait pourtant une belle soirée, bref elle nous rendait fous. D'ailleurs, d'un autre côté, nous devions la rendre folle elle aussi : sa logique ne s'accordait pas avec notre désir d'ellipses. Maintenant on ne la voit plus tellement, bonjour, bonsoir, elle passe, elle est toujours aussi belle, aussi souriante, mais manifestement on ne l'intéresse plus, elle a tiré de nous tout ce qu'elle pouvait. Perrin parlait, Marc souriait, plus pour ce que les paroles de son ami évoquaient que pour ce qu'elles signifiaient vraiment ; il finit pourtant par poser une question qui lui brûlait la gorge depuis longtemps, et qui avait trait à la vie sentimentale d'Illona. Perrin resta prudent sur ce sujet. Il employa pourtant le mot de « mur » à son propos et cita deux ou trois noms, des camarades qui avaient tenté leur chance, sans résultat semblait-il. Illona n'est pas du genre qui joue les pucelles, ajouta-t-il, mais elle paraît manifester envers l'amour autant d'indifférence et d'incompréhension qu'elle a de passion et de repartie pour le reste des choses : je n'ai jamais été vraiment sur les rangs, mais il est sûr qu'aujourd'hui elle a découragé tout le monde ; je te souhaite quand même bon courage !...

Bon courage.

Marc se sentait tous les courages, en effet, pour conquérir ne serait-ce qu'une lueur d'intérêt dans les prunelles d'Illona, mais huit jours après qu'il l'eut vue pousser la porte de verre de la bibliothèque et qu'il eut ressenti à cette vision comme un grand vide dans le cœur, un vide que seule, il en était maintenant persuadé, cette inaccessible Illona pouvait combler, huit jours après il piétinait toujours au bord du chemin, il n'avait pas avancé d'un millimètre sur le champ qu'il convoitait. Bien sûr, huit jours avant, au cinéma, après d'innombrables hésitations, il avait fini par capturer la main d'Illona dix minutes avant que les mots THE END en version originale apparaissent sur l'écran, bien sûr il l'avait gardée dans sa main, cette main, comme un papillon qu'on a entrevu dans les herbes, qu'on a fait prisonnier dans ses doigts et dont on a si peur qu'il s'enfuie qu'on n'ose plus ouvrir la main pour le

contempler, bien sûr il avait gardé au long des rues cette main fraîche au creux de la sienne, cette main fraîche et si désespérément inerte, cette main anonyme, chérie, sa victoire du jour. Bien sûr. Et puis, cette main, il l'avait serrée devant la grille de la cité universitaire de la rue de Citeaux, il avait vu Illona disparaître au bout d'une allée balayée d'arbres, il n'avait plus eu alors que la mince satisfaction de l'imaginer monter des escaliers, traverser des couloirs, ouvrir une porte, se dévêtir, mettre un pyjama ou peut-être une chemise de nuit, se coucher, lire un peu, s'endormir, penser une seconde à lui — il s'accordait une seconde, pas plus — avant de s'endormir, et puis voilà, le jour était fini, il ne s'était rien passé, presque rien, mais ce jour allait changer sa vie. Marc avait vingt-cinq ans, pas tout à fait quatre de plus qu'Illona.

Huit jours après, Illona était toujours statue, et lui au pied du socle faisait des courbettes, patiemment, gentiment, il lui disait : « Bonjour, iceberg, » il œuvrait comme un bon artisan à qui ne manquerait qu'un point d'appui pour renverser le monde, et il ne trouvait pas de point d'appui : tout glissait sur Illona, il ne se décourageait pas pour autant, Illona d'ailleurs ne se dérobait pas, elle était seulement lointaine, évanescente, transparente. Marc s'était pourtant efforcé d'aligner sa vie sur la sienne, il était venu la chercher, le lendemain du cinéma, avec deux billets pour une reprise de Ionesco, il avait recommencé à prendre ses repas au Mabillon parce qu'elle y mangeait, et dimanche, un dimanche, ce dimanche qui est au présent de cet endroit de l'histoire, il avait réussi à l'entraîner dans sa 5 CV loin de l'agitation de la capitale, quelque part en Champagne, sous un ciel immense traversé de volutes de nuages. L'horizon était d'or fondu, et les verdeurs acides des blés du printemps s'étageaient en nuances variables loin jusqu'aux profondeurs du monde. Sur cette mer végétale, le vent faisait naître des vagues argentées. Debout près d'Illona, Marc s'évertuait à maintenir ses discours sur un plan assez élevé pour que sa compagne puisse y trouver de l'intérêt ; il lui parlait de sa thèse de troisième cycle sur la physique intra-atomique, c'était une étrange façon de faire sa cour mais il avait une peur perpétuelle qu'elle s'ennuie avec lui, il se souvenait toujours des propos de Perrin. Pourtant il prenait des entractes pour la regarder, uniquement pour cela, la voir, la détailler, la contempler et laisser l'émerveillement s'installer en lui. Illona était d'une beauté à vous creuser le cœur, mais une beauté sans artifice, une beauté souve-

raine, une beauté première. Cette beauté, il n'est pas facile d'en rendre compte avec les pauvres mots dont il faut se servir en noir sur le blanc du papier. Evidemment, son visage était ovale, son nez droit, sa bouche parfaite, évidemment elle tenait de sa mère une pâleur rosée qu'on peut traduire par « teint de lait » et des yeux presque violets à force de tirer sur le sombre du bleu, évidemment elle tenait de son père des cheveux châtain foncé parcourus d'éclairs dorés sans être roux, qu'elle portait longs, enroulés en chignon sur le sommet de sa tête, et qu'elle avait eu la bonne idée ce dimanche-là de faire retomber librement sur ses épaules, cascade illuminée de soleil. Mais tout cela ne décrit pas Illona. C'était pourtant ainsi que Marc l'avait dépeinte dans une lettre à un ami cher, et il se rendait compte aujourd'hui, à la voir ainsi vivante auprès de lui, combien pauvre avait été son inspiration.

Il trempa ses doigts dans le flot souple et tiède de ses cheveux, sa main remonta jusqu'à la source de la nuque qu'il emprisonna d'une étreinte tendre mais ferme, et il fit pivoter Illona vers lui, jusqu'à ce qu'il puisse plonger dans l'infini marin de ses yeux. Il lui dit une phrase qui ressemblait sans doute à quelque chose comme *Est-ce que tu peux seulement imaginer combien je suis amoureux de toi ?*, mais il devait surtout se souvenir avec une netteté particulière de l'immense et tout simple bonheur que devait lui procurer ce premier baiser. Illona s'était dégagée doucement, elle avait fixé Marc avec intensité, avec une tendresse enfin visible et dont il percevait pour la première fois l'écho assourdi, et elle avait appuyé très légèrement ses mains sur sa poitrine, non pour le repousser mais comme pour prendre sa mesure avant de se blottir contre lui. Et puis très vite elle avait fait une pirouette, l'instant ne s'était pas creusé un trou dans la durée, Illona était redevenue la fleur en serre, le joyau de derrière la vitrine, elle lui avait dit seulement : « Tu es gentil, Marc, » et les mots étaient trop banals pour qu'il pût y trouver un nouveau tremplin à sa joie naissante.

« Marc, il commence à se faire tard, » dit-elle un moment plus tard. « Rentrons, veux-tu ? Il va faire de l'orage, bientôt. »

— « Tête sage, tête froide, tu dérailles, » dit-il en riant. Il lui ébouriffa les cheveux, il était joyeux, cette journée était tout de même celle d'une grande victoire ; restait à savoir si son avantage se maintiendrait. Ce doute, après avoir goûté au divin nectar, lui empoisonna la route du retour. Alors qu'il roulait vers Paris, dans

le soir de mai, il se retourna une seconde pour voir qu'au ciel de l'est le blanc moutonnement des nuages avait viré en un vilain gris plombé. Un éclair monta vers les nuées ; un tambour roula, battant le rappel de hordes pluvieuses.

Illona était intuitive à un point presque incroyable, Marc devait s'en rendre compte avec étonnement au cours des semaines qui suivirent. Il avait coutume de la retrouver dès sa sortie de l'IHEA, ils couraient au restaurant universitaire, et selon qu'il fût midi ou huit heures ils avalaient un café à la sauvette ou allaient au théâtre ou au cinéma. Pour tout le monde, maintenant, Marc et Illona « sortaient ensemble », ce qui n'allait pas sans surprendre les amis de cette dernière. Comme Marc, un jour à la terrasse de chez Triboulet, lui demandait : « Pourquoi moi, iceberg ? », elle lui répondit : « Je te l'ai déjà dit, Marc : parce que tu es gentil. » Elle fit son sourire d'ange, ce qui avait le don de transporter Marc. « Tu es aussi sincère, » continuait Illona, « et ce n'est pas si fréquent ; il semble bien que tes actes correspondent à tes intentions — et bien peu de gens sont comme ça, vois-tu... Et tu veux que je te dise : tu es d'une naïveté charmante ; au cinéma par exemple, le premier soir, tu as été d'une discrétion remarquable : tes attaques n'avaient pas pour but immédiat de coucher avec moi — c'est un hommage qu'on rencontre rarement. » « Mais, Illona, » répondit Marc un peu trop vite, « tu n'en sais rien ! Et puis d'ailleurs la plupart des filles considèrent plutôt comme un hommage le fait qu'on ait envie de... coucher avec elles. » Illona tourna son bleu regard vers Marc : « Sans doute, fin psychologue, mais tout vient de la manière dont est formulé ce désir... » Marc regardait fixement Illona, quelque chose passa entre eux, ou du moins le crut-il. Un espoir se mit à germer au plus profond de lui, à s'enfler démesurément, et puis un rire léger et clair, le rire d'Illona, secoua cet espoir et le déracina. Elle le menaçait avec une moue grondeuse : « A quoi penses-tu, Marc ? »

Quand il travaillait au labo de l'IHEA et laissait le fil des jours écoulés se refléter sur l'eau troublée de sa mémoire, Marc se demandait parfois si Illona ne jouait pas avec lui comme un chat avec une souris ; il passait ainsi une minute, une heure, quelques heures à être envahi de noirs soupçons, et l'instant d'après il se rassurait en se disant qu'Illona était trop droite pour lui laisser maintenant un espoir si elle avait l'intention de le laisser tomber

un peu plus tard. Mais lui laissait-elle effectivement un espoir ou se leurrait-il complètement ?

Son humour aussi, joint à sa perspicacité étrange, le prenait toujours au dépourvu. Ainsi l'autre soir, au Marignan, avait-elle fait mouche d'un seul coup avec Bornant. Bornant les avait coincés sur un bout de banquette et il parlait, il parlait, il n'arrêtait pas de parler, il avait commencé par le Viet-Nam, continuait sur l'armée force active dans le monde moderne, et moi-même en Algérie j'ai compris, dans le bled avec les hommes, les contacts humains, la vision neuve qu'on acquiert, et patati, bref tout y passait, et Marc, qui ne savait comment se débarrasser de l'individu, allait s'emporter pour de bon, lorsque Illona avait dit : « En somme, vous devez bien regretter d'avoir fait tout votre temps dans ce bureau d'Alger... » C'était une petite chose, et pourtant elle avait touché juste, l'entretien s'était terminé en deux minutes, sur un ton aigre-doux. Marc avait essayé avec curiosité de questionner Illona, qui voyait Bornant pour la première fois de sa vie ; mais elle n'avait pas paru comprendre et avait fait dévier la conversation qui, manifestement, ne présentait plus aucun intérêt pour elle. Cette anecdote était toute à l'image d'Illona, Marc ne savait pas s'il devait s'en effrayer ou en sourire : en tout cas il ne l'en aimait que davantage.

De cette première période, où l'un et l'autre apprenaient à se connaître et où, à des degrés différents, chacun avait l'impression de suivre un chemin positif vers un nouvel épanouissement, Marc devait garder gravé dans son esprit l'épisode du mendiant, non que ce fût — déjà — un grain de sable à se glisser dans les rouages, mais cet incident plus qu'un autre lui fit véritablement découvrir l'hyperémotivité (ou l'hypersensibilité ?) d'Illona, lui permit de plonger un premier regard compréhensif sur le monde dans lequel elle gravitait, ce monde fermé et sourd contre lequel elle butait et qui l'avait amenée peu à peu à se composer ce personnage distant et lointain.

Le bonhomme n'était qu'une ombre qu'on effleurait parmi celles, multiples, qui s'essoufflaient le long du boulevard Saint-Michel, et Marc n'y aurait certainement pas pris garde si Illona n'avait crispé sa main sur son bras au moment où ils le croisaient. C'était un vieux bonhomme, soixante ans, soixante-dix peut-être, on ne pouvait pas savoir, la vie l'avait durement marqué, mille petites rigoles creusaient sa peau jaune, son dos s'était courbé sous

mille coups. Ce n'était peut-être pas un mendiant ; il n'arrêtait pas les passants, ne tendait pas la main, il allait, simplement, il suivait son chemin dans la foule, anonyme, gris. « Que cet homme souffre ! » avait dit Illona. Elle s'était arrêtée, elle et Marc étaient devenus un îlot dans le ventre de la foule, on les bousculait, il lui dit : « Allons, viens... » mais sa phrase mourut sur le bord de ses lèvres, il venait de surprendre sur le visage d'Illona une expression de véritable douleur, comme il n'aurait jamais imaginé que pussent prendre ses traits d'ordinaire si paisibles. « Comme il souffre, » répéta-t-elle. Elle quitta le bras de Marc, fit quelques pas hésitants vers le vieux qui s'éloignait déjà, Marc ne comprenait pas, Illona était une fleur verte dans l'ombre mouvante du soir ; il la vit tendre le bras vers la silhouette qui n'était plus déjà qu'une tige en grisaille dans les remous nocturnes, qui n'était déjà plus rien. Illona revenait la tête baissée, il lui dit un peu trop violemment : « Mais qu'est-ce qui t'a pris, voyons ? » Elle releva alors son merveilleux visage, il y avait deux perles au coin de ses yeux, noyées dans le flux brutal des néons ; Marc en fut bouleversé. Elle dit : « Tu n'as pas senti comme il semblait souffrir ? Ça m'a frappée en pleine tête, juste comme je passais près de lui... J'aurais tant voulu faire quelque chose. Il criait, cet homme, tu sais ? La solitude, la faim, la maladie ; il y avait la mort autour de lui... » « Illona, » ne put que murmurer Marc. « Illona ! Illona... » fit-elle en écho avec une petite crispation amère de la lèvre, comme il ne lui en avait jamais vu. « Tu es comme les autres, mon gentil Marc, vous êtes tous pareils, vous avez des yeux et vous ne voyez rien, vous avez des oreilles et vous n'entendez rien, vous avez un cerveau et vous ne comprenez rien. Aveugles, sourds, fermés, voilà comment vous êtes ! Vous savez parler, oui, vous ne savez même faire que cela : ensevelir tout sous une avalanche de mots, des phrases et des phrases pour cacher les faits, des questions sans nombre pour ce qui se devine si bien... Je me sens si seule, Marc, » acheva-t-elle misérablement. Il ne répondit rien, il n'avait rien à répondre, il se contenta de serrer très fort sa taille dans le creux de son bras, il se demandait seulement si ces barrières invisibles qui s'étendaient entre elle et lui, et qu'il ressentait avec plus ou moins d'intensité suivant les moments, cesseraient un jour d'exister. Il savait aussi qu'il l'aimait comme jamais il n'aurait cru pouvoir aimer, et cela suffisait à lui réchauffer le cœur.

Quand il la quitta devant le portail de la rue de Citeaux, il se

demanda, comme chaque fois, comme toutes les fois : *M'échappera-t-elle demain ?*, c'était devenu un rite, il ne fallait pas y manquer. Demain, c'était un dimanche, c'est dimanche : juin a crevé la carapace tiède de mai, il s'étire en langueur vers le chaud de l'été, l'ombre est dense sous les arbres de Saint-Germain-en-Laye, dense et bleue, comme les sous-bois impressionnistes. C'est dimanche, il faut pousser très loin sous le couvert, au hasard des allées, pour échapper à la faune parisienne qui se répand en masse sur l'herbe douce, pour se laver bourgeoisement entre les arbres de la crasse accumulée tout un hiver entre les murs de la capitale. Mais ce nettoyage de printemps laisse de vilaines traces : il y a trop de voitures parquées sur la mousse, trop de hurlements échappés de trop de transistors, trop de chaises pliantes et de tables de camping, avec trop de jeunes vieillards rotant de trop bons repas, et dans le creux des souches, les parterres de fleurs et les coins d'herbe, trop de papiers gras, de cadavres de coca-cola et de journaux froissés... Pourtant, quelques filles-papillons, aux robes volantes comme des ailes, mettaient de ci de là sur les pelouses une note gaie qui n'était pas trop en désaccord avec la nature : elles étaient fraîches comme des fleurs du printemps, comme elles elles étaient prêtes à être butinées, à être cueillies, effeuillées... Plus loin encore sous les frondaisons, sous une colonne fluide de lumière soutenant le plafond crevé du feuillage, le don le plus merveilleux de la nature en fête offrait son visage limpide à la douche dorée du soleil. Marc ne pouvait décidément pas s'habituer à la beauté stupéfiante d'Illona. Il la regardait, et c'était chaque fois comme une brusque paralysie qui l'immobilisait, il n'osait plus souffler mot, de crainte de voir s'évaporer ce mirage de bonheur. Mais à travers ce bain de félicité, une fausse note horripilante s'infiltrait toujours, une note discordante qu'il n'était pas en mesure d'étouffer, un refrain qui disait : *C'est trop beau, ça ne peut pas durer*, main gauche dissonnante au milieu de sa symphonie.

Illona parlait.

« J'ai toujours été désespérée de trouver autour de moi des gens qui paraissent si longs à comprendre ce qu'il ne me faut qu'un instant pour saisir... Je sais bien ce qu'on dit de moi — « c'est une fille très intelligente » — et j'en ai rougi plus d'une fois ; mais je ne crois pas qu'en réalité ce soit vraiment une affaire d'intelligence — plutôt une compréhension intime que je peux

avoir pour certaines choses, certains sentiments, certains réflexes, qui sont pour moi transparents. C'est difficile de t'expliquer cela, Marc, je ne voudrais pas passer à tes yeux pour un phénomène de foire mais ce que je voudrais que tu comprennes, c'est combien les autres peuvent me sembler fermés, lourds, manquant terriblement de cette sensibilité qui est si naturelle... je veux dire : si naturelle pour moi. C'est pour ça que j'en suis venue peu à peu à éviter mes amis ; je me sentais... étouffer en leur compagnie ; il m'a toujours manqué en face de moi quelqu'un qui puisse me répondre sans qu'il soit besoin d'étaler des mots et des mots... Ils sont tellement imparfaits pour exprimer vraiment ce qu'on pense, une joie pure, une douleur profonde, ou la simple satisfaction qu'on ressent au-dedans de soi devant le spectacle de la beauté véritable. Un mur... Je me heurte toujours à un mur, vois-tu. »

Et Marc, plein d'amertume à ce discours, répondit : « Et voilà devant toi un mur particulièrement difficile à défoncer, je suppose. » Il leva son bras armé d'une badine pour décapiter une fleur. Mais une autre fleur rose, infiniment plus belle, infiniment plus précieuse, se déracina de l'arbre couché où elle avait fleuri et vint se pendre à son cou, suspendant son geste. « Mon cher mur, » dit la fleur, « toi tu es de verre, tu es transparent comme de l'eau ; n'avez-vous pas remarqué qu'un certain sentiment semble se manifester, allant de vous vers moi, de moi vers vous, et attisant notre commune flamme ? Pourquoi te faire tant d'idées idiotes ? Tu sais combien je suis heureuse d'être avec toi ; j'aime ta sensibilité, ta sincérité, tes silences qui viennent quand il le faut... Allons, Marc, ne sois pas morose, c'est aussi ta joie que j'aime... » Elle eut un long silence et resta dans les bras de Marc, la tête appuyée sur son épaule. « Bien sûr, tout n'est pas parfait, » murmura-t-elle enfin. « Peut-être nous manque-t-il quelque chose, qu'il faudrait avoir en commun, que nous n'avons pas. » Elle redressa la tête en arrière, se tendit dans les bras de Marc, le fixa longuement, comme si elle eût voulu puiser dans les yeux bruns de son ami ce quelque chose qu'elle-même ne pouvait pas définir clairement. Puis elle le prit par la main et l'entraîna en riant dans une course trébuchante vers la fraîcheur ombreuse du sous-bois. Le soir, chez Marc, après souper, après quelques disques, elle se donnait à lui.

C'était pour Marc un cadeau sublime — et il était déjà empoisonné. Etendu sur le ventre, caressant du plat de la main les che-

veux répandus d'Illona, il se demandait si ce n'avait pas été pour elle une sorte d'expérience : savoir tout simplement si ce quelque chose qu'elle ne trouvait pas entre eux n'était pas l'amour physique, et rien de plus. Après tout, elle était — non, elle avait été — vierge et il devenait bien évident que ce passage d'un état à un autre n'avait pas fait figure d'une éclatante révélation. Mais ce fiel ne pénétra pas assez profondément dans le bonheur présent de Marc pour qu'il s'en inquiétât outre mesure. *Il faut du temps*, se disait-il, *il faut du temps pour qu'une fille apprécie comme un homme*, apprécie... il n'osait penser : jouisse, par délicatesse, par pudeur. Ce ne fut que plusieurs jours après, lorsque son aveuglement, son étourdissement cessa un peu, lorsque le goût du neuf fut un peu émoussé, qu'il se rendit compte clairement que subsistaient encore entre Illona et lui d'imperceptibles mais bien réelles barrières. Il lui posa la question un soir que la lune avait posé sur son nez une petite tache claire, c'était par une nuit limpide et chaude qui sentait déjà l'été, ses yeux étaient grands ouverts à quelques centimètres des yeux d'Illona, leurs souffles se mêlaient, un peu rauques, tièdes, pressés, comme toujours après l'amour, et par la fenêtre qu'ils avaient laissée ouverte sur un étrange paysage noir et gris-bleu découpé en falaises, en ravines et en pics, pénétrait la rumeur confuse de la ville qui était si près, qui était si loin.

Il lui posa la question parce qu'il savait confusément que la poursuite n'était pas encore terminée, et que là, moite entre ses draps, il sentait monter en lui une peur immense, à la mesure de son amour, une peur qui n'a pas d'équivalent sur Terre, celle qu'on éprouve lorsqu'on vit un grand amour et qu'on a peur de le perdre. Il y avait en lui comme un pressentiment de cette grande vague qui le balayerait, qui le submergerait et le pousserait un jour sur les quais de la Seine, en septembre, à Paris, se disant : *Mais moi, mais moi, aurais-je pu aimer une fille aveugle, sourde et muette, aveugle, sourde et muette ?...* Mais nous n'en sommes pas encore là, il n'en était pas encore là, on n'était que le 2 juillet, à deux heures du matin, Marc et Illona venaient de faire l'amour, et à une question de Marc, Illona venait de répondre : « Non, ce n'est encore ça... »

Ce n'était pas encore « ça », non, et comment serait-il possible, maintenant, d'atteindre « ça », maintenant que dans le secret de son intuition il sentait que cette différence entre lui et elle, ce palier de lui à elle, n'irait pas en se resserrant mais en s'élar-

gissant ? A partir de cette phrase d'Illona, le venin commença son lent travail de paralysie. Illona changea ; elle ne put plus supporter la présence de la foule.

Ce ne fut d'abord qu'un léger malaise qu'elle prétexta plusieurs fois, alors qu'ils se trouvaient au milieu d'une assistance nombreuse, au cinéma, dans un café, un peu partout, et il fallut que Marc la reconduise chaque fois chez lui, pour un moment de repos — car depuis juin elle avait définitivement abandonné la rue de Citeaux. Par la force des choses, elle commença ainsi à manifester un goût pour la solitude bien peu dans les manières de cette fille qui avait été avide de tout voir et de tout connaître, mais Marc ne s'en inquiéta pas trop au début, puisque aussi bien ce désir se trouvait réalisé dans une solitude à deux, ce qui ne pouvait que le réjouir. Et puis c'était là un pauvre moyen qui lui était donné pour la retenir, pour la conserver un peu, elle qui chaque jour s'éloignait, s'amenuisait, reconstruisait autour d'elle sa coquille d'indifférence.

Le 12 juillet, il y eut l'épisode du théâtre. C'était une mauvaise pièce de boulevard que dans son désarroi, dans son bon vouloir, Marc avait voulu montrer à Illona, pour meubler une soirée. Il y avait dans la pièce beaucoup de moments à émotion facile, et le public marchait bien, avec des instants de silence profond entrecoupés de grands soupirs soulagés ; peu après le début du deuxième acte, Marc avait senti se crisper sur son bras la main d'Illona. Puis elle lui avait dit : « Je n'en peux plus, Marc, je suis malade ; s'il te plaît, rentrons. » Illona n'en était pas à son premier malaise (parfois Marc pensait à caprice au lieu de malaise), mais cette prière soudaine, et si vive, inquiéta le jeune homme. Il la dévisagea avec attention, et dans l'éclairage confus de la salle il vit que les yeux d'Illona étaient grands ouverts, fixes, égarés, que ses tempes et les ailes de son nez étaient couvertes de fines gouttes de sueur. Il prit peur. Ils partirent très vite, dans une petite bousculade, avec des genoux heurtés, des fauteuils grinçants et des chut ! étouffés, ils s'enfuirent sous les regards étonnés, ils regagnèrent vite son chez lui, leur chez eux, leur nid d'amour qu'un vent mauvais commençait à émietter brindille par brindille.

Illona s'affala sur le divan, elle aurait voulu se fermer au monde extérieur, à ce bruissement qui la pénétrait, elle aurait voulu devenir pierre, un simple bloc d'Illona sur lequel se serait brisée la houle qui lui traversait le cerveau de part en part, elle aurait voulu être seule, seule, sans même cette présence familière,

tour à tour inquiète, tendre, indécise, affolée, mais aussi lourde, lourde, et l'écrasant de son impotence. *Oh ! qu'il me laisse en paix, qu'il me laisse dormir,* pensait-elle. *Qu'il arrête les rouages grinçants de sa lente cervelle...* « Laisse-moi en paix, » gémit-elle, « je t'en prie, va-t'en, laisse-moi dormir, dormir... » Et elle dormit peut-être, mais le lendemain matin, pourtant, il était là, guettant son réveil avec ses grands yeux de chien battu ; sa chemise était à moitié déboutonnée, il avait quitté sa cravate, les petits points noirs de sa barbe commençaient à lui couvrir les joues, sans doute n'avait-il pas fermé l'œil, sans doute avait-il passé toute la nuit à la veiller, plein d'inquiétude, plein d'amour. Comme il était touchant après tout ! Elle en fut tout attendrie. La nuit avait chassé une partie de sa migraine, le poids sur ses tempes s'était atténué, elle tendit les bras et dit : « Ça va, mon pauvre ange, ça va mieux maintenant... » Elle ajouta : « Mais non, je n'ai pas besoin d'un docteur, je t'assure. » Puis elle attira cette grosse tête d'homme peinée et hirsute contre sa poitrine, elle lui caressa un moment les cheveux à rebrousse-poils, se surprit à murmurer : « Brave b... » et s'arrêta, effrayée. Des pensées vagabondes, étrangères, couraient dans sa tête ; elle essaya d'en endiguer le flot, déroutée, fascinée, perdue.

De ce jour, elle ne sortit plus. En rentrant de l'IHEA, Marc la retrouvait prostrée sur une chaise ou bien étendue sur le lit, les yeux fermés. Elle l'accueillait toujours avec son sourire calme et lumineux, mais il y avait une ombre maintenant jusque dans ce sourire. Le temps des longues conversations était passé, il était bien en arrière avec tout ce qu'il évoquait, et le regard même d'Illona semblait le traverser, cherchant autre chose derrière lui, au-delà de lui, au-delà de sa compréhension, cherchant ce quelque chose qui lui manquait, que jamais elle ne trouverait en lui ni en personne peut-être. Souvent il l'interrogea, avec patience, sur ce qu'elle ressentait exactement, sur cette phobie de la foule qui la retenait cloîtrée, il lui demandait ce qu'il pouvait faire pour elle, ce qui lui ferait plaisir, mais elle ne faisait que secouer lentement la tête et commençait à parler d'autre chose, avec un effort visible pour paraître naturelle. Un soir pourtant, alors qu'il la pressait plus que de coutume, ayant sans doute surpris sur ses traits une fièvre nouvelle, il l'entendit répondre d'un ton las et négligent : « Marc, j'entends penser les gens, tu sais ; est-ce que tu peux com-

prendre ça ? » Sur le moment il ne sut que dire, il bredouilla quelque chose d'incertain et alors, pour la première fois, devant son bon visage incompréhensif, Illona se mit véritablement en colère. Elle commença à parler, vite et bas, comme pour elle-même, mais sa voix montait peu à peu, virait à l'aigu : « Oui, penser, j'entends les pensées des gens... Ce ne sont pas véritablement des mots qui me parviennent, bien sûr, mais... l'écho des émotions des gens, de tous ceux qui sont près de moi et qu'un sentiment violent agite. Tout ça se précipite dans ma tête, c'est un tintamarre énorme, je ne peux pas l'arrêter, c'est... » Elle se tut quelques secondes et poursuivit plus vivement encore : « Et toi ausssi, je t'entends penser, mon brave Marc ! Oui, toi, tes pensées falotes, ton amour envahissant, ta grosse inquiétude qui m'étouffe, c'est comme une gangue qui m'enserre. Dès que tu es là, je ne peux plus respirer, je... Oh ! je voudrais partir, loin, loin... » Les mots moururent au bord de ses lèvres ; elle venait de ressentir, comme une douleur véritablement physique qui lui aurait broyé la poitrine, la peine infinie qui gonflait Marc. « Non, je suis méchante, » reprit-elle très doucement, « injuste, ce n'est pas ta faute ; viens près de moi... » Marc était debout près d'elle, il ne bougeait pas, il gardait les mains dans les poches avec un air farouche qui n'était qu'une attitude puérile ; s'il n'avait pas très bien compris — ou assimilé — le sens des paroles d'Illona, il en voyait maintenant la signification. Il lui dit : « Tu sais, si tu ne peux plus me supporter, nous pouvons très bien... nous séparer. » Seulement elle vint le chercher du bout de ses mains fines, du regard bleu de ses yeux, de la moue en cœur de sa bouche boudeuse, et Marc, comme un arbre qui tombe, se laissa glisser vers elle. « Marc, mon gentil Marc, » dit-elle, « tu sais bien que je t'aime... » C'était mieux. Le monde reprenait forme, la douce chaleur d'Illona fit fondre la tristesse de Marc. Elle était à bout de nerfs, elle avait besoin de changer un peu d'horizon, de se sortir de la marmite de Paris, ils partiraient, oui, nous partirons la semaine prochaine, à la fin de mon stage, oui, et ils firent des projets de voyages comme tous les amoureux, comme n'importe qui. Mais la nuit suivante...

La nuit suivante : 25 juillet, 2 h 30 du matin. Marc se retourne en grognant entre les draps, il étend la main, tâtonne autour de lui à la recherche d'Illona, du corps réconfortant d'Illona. Il rencontre un creux tiède, le parcourt un petit moment de la main et se réveille tout à fait. Il s'assied brusquement sur son lit mais n'a pas le temps d'avoir peur vraiment, à peine le temps de for-

muler mentalement : *Elle est partie*, car en tournant la tête il voit Illona ; elle est debout dans la nuit chaude de la chambre, tout contre la fenêtre ouverte, elle ne fait pas un mouvement, elle est face à la fenêtre, face à la nuit, nue, immobile dans l'obscurité moite, et ses épaules, son cou et sa tête se découpent contre le ciel clair où palpite de la poussière d'étoiles. « Illona... » appelle Marc à mi-voix. Elle ne bouge pas, alors il répète plus fort : « Illona ! » mais elle n'entend toujours pas ou ne veut pas entendre. Alors il se lève, la prend par les épaules, mais ses épaules n'ont pas un frisson. Seulement elle tourne la tête, jusqu'au moment où son profil est bien souligné par la lumière lactée des étoiles. « On m'appelle, Marc, » dit-elle simplement. Puis elle se retourne vers la nuit. Alors Marc commence à parler, à poser des questions, à faire des phrases. Mais Illona dira simplement : « Tais-toi, laisse-moi écouter, il faut que j'arrive à comprendre ce qu'on me veut, qui m'appelle, et d'où ça vient, et cela suffira. » Marc la laissera, sera vaincu, il attendra jusqu'au matin, mais au matin elle lui dira : « Il faut que je parte, » et elle s'en ira, elle s'en ira, il ne pourra pas la retenir, il n'a comme armes qu'un déluge de mots inutiles. « Illona... Illona, dis-moi au moins où tu vas, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que tu as, et nos vacances, et la Bretagne, dis-moi si tu reviendras, est-ce que tu deviens folle ou quoi ?... » Mais rien n'y fait, il la suit jusqu'à la porte, elle se retourne sur le seuil, toute droite, froide, rigide, dans sa simple robe vert sombre avec un fichu rose tyrien noué sur la tête, elle est redevenue son iceberg, immensément lointaine, dérivant hors de sa portée. Elle lui dit : « Je ne peux pas faire autrement, ne cherche pas à comprendre et pardonne-moi ; et attends-moi aussi, parce que je reviendrai... » Puis elle se détourne et Marc, appuyé au chambranle de la porte, écoute longuement le crépitement de ses pas menus dans l'escalier.

Il n'aura que deux jours à se poser des questions, deux jours pour se dire qu'elle reviendrait, elle avait laissé toutes ses affaires, ce n'était qu'un coup de tête, elle était nerveuse, malade, elle avait besoin de repos, elle ne pouvait pas l'abandonner comme ça, tout d'un coup, il l'aimait trop ; et il se disait : *Ne m'abandonne pas, s'il te plaît, je suis tellement sûr que je pourrai te rendre heureuse* ; il se disait : *Je suis un con, c'était trop beau pour durer...*

Il se disait des choses comme ça, comme en disent tous les amoureux éconduits, quand ils ont son âge et qu'ils aiment vrai-

ment. Cela, cette incertitude, ne dura pas plus de deux jours. Deux jours plus tard, après ce petit matin lugubre, elle réapparut comme elle l'avait promis, c'était midi, elle était venue le chercher à la sortie des bureaux de l'IHEA, il descendait les trois marches la tête basse, et lorsqu'il releva les yeux, une fois sur la rue, il la vit qui l'attendait, toute droite, toute menue, sa fleur verte et rose, très grave, très belle, et il s'approcha d'elle tout doucement, il n'y croyait pas tout à fait, il lui effleura le front de son index, suivit avec son doigt légèrement replié la courbure de sa tempe, ses pommettes un peu proéminentes, s'arrêta au coin de sa bouche ; sous la caresse naquit un sourire triste et doux. Ils s'éloignèrent tous les deux, sans parler encore, sans se prendre la main.

Plus tard, le soir, elle lui disait : « Ne me pose pas de question, Marc, pas encore. Nous avons huit jours devant nous, huit jours pour être tous les deux, comme avant, comme tu l'avais souhaité, comme tu aurais aimé que cela soit toujours. Seulement, entre nous, je sais maintenant qu'il y a une barrière qu'il nous est impossible de franchir, si grand que soit notre désir à tous les deux, si grandes que soient les promesses d'un amour qu'il m'aurait été doux à moi aussi de voir s'épanouir et durer. Mais, que veux-tu, il y a des choses inscrites en nous qui nous tracent un destin dont nous ne pouvons nous écarter. J'ai une voie à suivre, que je prendrai dans huit jours et où tu ne pourras pas m'accompagner, non que je ne le veuille pas, mais parce que c'est impossible, pour des raisons qui ne tiennent pas seulement à ce que j'aurais à faire mais aussi et surtout à ce que je suis. Ta route est autre, mon gentil Marc, tu la suivras sans heurt, et moi, ton déchirement, tu m'oublieras peu à peu, tu trouveras un autre bonheur, et celui-là sera à ta portée... Ce discours te semble un peu mystérieux, un peu grandiloquent, un peu ridicule, et tu as raison ; mais tu vas l'oublier tout de suite, et puis tu auras l'explication dans huit jours. Pour le moment, nous avons à vivre, comme un homme et une femme heureux, et il faut nous dépêcher, ce sera court. Ce n'aurait même pas dû être : c'est un cadeau que je te fais, et c'est aussi un cadeau qu'on m'a fait, un cadeau à notre amour. » Illona se tut, et le bouillonnement qui s'agitait en Marc fut apaisé par son simple regard. C'était comme une eau limpide et fraîche qui courait sur un lit de cailloux gris et roses, et un jour et demi plus tard ils longeaient un vrai ruisseeau, clair et froid, qui chantait sous les futaies d'un bois qui était peut-être celui de Brocéliande. Ils eurent ainsi

quelques jours magnifiques, six, pas tout à fait une semaine, où ils se sentirent libres, heureux, comme des gosses, comme de simples gens qui s'aiment. Marc en garda un souvenir imprécis, comme d'un rêve brumeux, et il ne sut jamais que l'emprise légère d'Illona, ses sens subtils et nouveaux, prévenaient au fond de sa pensée toute tristesse, toute question, toute révolte, et les extirpaient avec délicatesse pour les rejeter au loin, dans l'inconscient.

Ce furent vraiment de magnifiques vacances, mais il y eut le sixième jour. Leur vagabondage les avait conduits à Karantec, une calme station pas loin de Morlaix ; l'après-midi étirait ses ombres vers le soir, quelques nuages transparents flottaient entre deux airs, le soleil plongeait doucement vers l'horizon, et Illona était étendue sur l'herbe rase qui poussait presque à côté des flots. Elle était vêtue de son deux-pièces grenat, elle avait les deux bras bien à plat le long de son corps, une de ses jambes était à demi repliée, son visage était abandonné sur son épaule gauche, reposant dans un nid humide de cheveux noirs, et elle était couverte encore de mille petites gouttes d'eau océane, comme autant de gouttes de rosée qui auraient recouvert cette Vénus ou cette Eve nouvelle, à l'aube de son existence future. Elle enregistrait avec facilité la présence de Marc, couché sur le flanc à un mètre d'elle, sur sa gauche, et elle se retira de lui, de son cerveau, le plus doucement qu'elle put, pour que la transition ne soit pas trop pénible, et elle écarta d'un souffle la brume heureuse et innocente qui avait reposé son esprit pendant huit jours. Le moment était venu, une voix qu'elle était seule à entendre le lui avait susurré à l'oreille, et ni Marc ni elle n'y pouvait rien, ni Bonnard, qui la rappelait à l'ordre doucement. Le moment était venu, voilà tout, il fallait clore un passé qu'elle sentait encore comme une caresse légère courir le long des fibres de son corps et errer dans les replis de sa mémoire, mais qui lui serait bientôt, elle le savait déjà, aussi indifférent qu'une histoire lue ou arrivée à une autre. Elle le regretta une seconde, mais l'heure n'était plus aux regrets. « Marc, » dit-elle en ouvrant les yeux, « Marc, c'est fini. Il faut que nous partions. » Marc se souleva sur un coude, il paraissait sortir d'un songe, sur ses lèvres et au coin de ses yeux voltigeait un reste de sourire qui s'était formé de lui-même alors qu'il regardait Illona abandonnée dans l'herbe, et il ne semblait pas très bien saisir le sens de ce qu'elle lui avait dit. « Ah oui ? » fit-il vaguement. « Oui, Marc. » Elle s'agenouilla en face de lui, le regarda bien en face et sourit, une dernière fois ; puis elle envoya une décharge brutale dans le cerveau

de Marc, avant de l'abandonner pour toujours. Alors Marc reprit d'un coup la conscience claire de la perte énorme qu'il allait subir, qu'il venait de subir, et son angoisse, son chagrin, artificiellement refoulés pendant huit jours, lui remontèrent à travers les viscères pour venir former une petite boule compacte au fond de sa gorge. Il murmura : « Non, ce n'est pas possible, » il eut un mouvement machinal du bras comme s'il voulait caresser les cheveux d'Illona, mais il arrêta son geste à mi-course. Il la regarda longtemps, longtemps, pour mieux graver son visage et son corps dans sa mémoire, il la regarda se sécher, se vêtir, il dit encore : « Je suppose qu'il n'y a rien à faire, » et n'attendit pas de réponse, car il savait qu'il n'y en avait pas ou qu'il n'y en avait qu'une au contraire, qu'il connaissait d'avance. Il se leva, marcha lentement vers l'océan qui ruminait en contrebas, il se sentait si vide, si las, il ne pouvait pas penser ni même pleurer, il était léger, léger, tout était si irréel, cet instant, ce jour, ce mois, et un vent se leva qui arrivait du large, un vent rafraîchissant et acide qui le fit frissonner parce qu'il était en caleçon de bain, mais il n'y prit garde, il s'abattit près des flots, les vagues étaient minuscules car la courbure d'une anse brisait le gros de la colère de l'océan, il n'y avait que quelques coups de langue salés qui laissaient une traînée humide sur le sable près de lui. Il resta un moment écroulé près d'un rocher gris, puis il trempa son doigt dans une flaque et il écrivit sur la roche avec son doigt humide :

I L L O N A

et il attendit, regardant cet *Illona* d'eau salée se troubler, pâlir, s'effacer sur le minéral, être absorbé peu à peu.

Quand l'inscription eut tout à fait disparu il se leva, se détourna. Le lendemain vers midi ils étaient à Paris. Plus tard dans la soirée...

Plus tard dans la soirée, Illona le conduisit en banlieue, jusqu'à une maison de caractère cossu, abritée au sein d'un parc clos de murs épais et vénérables. Ils longèrent une allée où le gravier crissait sous les pas ; c'était un endroit secret qui respirait une grande paix, que le râle sourd de la capitale ne semblait point atteindre au travers des chênes de vieille noblesse qui couvraient d'une ombre douce la grande maison de pierres grises. Tout était

calme. Ils arrivèrent en haut du perron, devant une porte d'un bois robuste où était découpée à hauteur des épaules une fenêtre de verre dépoli, à travers le damier duquel se devinait la silhouette torse de quelques ferrures, et avant de tirer la sonnette de bronze ancien légèrement vert-de-grisée, Illona demanda : « Tu veux vraiment savoir ? » et Marc hocha la tête sans répondre, buté, triste, sombre. Rien ne lui importait au fond, mais il fallait bien une chute finale à cette aventure trop belle et trop courte, et cette chute devait être suivie jusqu'au bout. Au bout de quoi ? Cela n'avait vraiment aucune importance, cela n'existait pas, il n'existait rien au monde que le sentiment d'une perte irréparable. La sonnerie tinta, étouffée sans doute par une enfilade de pièces petites et douillettes, puis on ouvrit la porte. C'était un homme de taille moyenne qui sembla ne pas prendre garde à la présence d'Illona mais dit tout de suite avec un sourire aimable : « Bonjour, monsieur Ghelberger ; permettez-moi de me présenter : Bonnard, Jacques Bonnard. Si vous voulez bien entrer... » Il s'effaça, montra le chemin ; Marc et Illona firent quelques pas dans un couloir à moquette, puis on les invita à entrer dans une pièce banale et carrée. Marc s'était composé un visage impassible et froid. Sur l'invitation de Bonnard, il s'assit, le buste raide, et attendit, les yeux volontairement dans le vague. Bonnard s'installa en face de lui, comme s'il devinait chez Marc cette intention de l'ignorer. Quelques secondes passèrent, et Marc, malgré lui, fut bien obligé de dévisager ce Bonnard qui pouvait être n'importe quoi dans la vie d'Illona, y compris son amant. Et au moment, précisément, où Marc formulait en lui le mot « amant », Bonnard attaqua, de manière imprévue : « Monsieur Ghelberger, vous lisez, je crois, à vos moments perdus, ce genre de littérature appelée science-fiction ? » C'était plus une affirmation qu'une question, et Marc, un peu étonné de cette entrée en matière, laissa échapper malgré lui un grognement indistinct. « Eh bien, » poursuivit Bonnard, « cette habitude vous disposera à écouter avec moins de scepticisme ce que j'ai à vous dire...

» A notre époque, les gens n'en sont plus à croire que notre bonne vieille Terre puisse être le seul noyau supportant une vie intelligente... L'univers est si vaste, et nous commençons seulement à accepter l'idée de ses dimensions et des mystères qu'il recèle. Or, cette idée de pluralité des mondes habités, qui fait justement les beaux jours de cette science-fiction dont je vous parlais tout à l'heure, cette idée est bien plus proche de la réalité que

ne le pensent la majorité des gens. Quelque part dans l'espace, dans la « galaxie », si vous préférez, il existe un ensemble de mondes habités, qui sont pour la plupart d'un niveau de civilisation bien plus avancé que celui de la Terre. Cet ensemble — appelons-le la Confédération — était déjà formé quand nos ancêtres couraient encore à quatre pattes ou se balançaient de branche en branche dans la forêt... Je sais que vous doutez : ces mêmes paroles, ou à peu près les mêmes, vous les avez déjà lues dans un de vos livres. Mais que voulez-vous : la fiction a encore une fois été largement distancée par la réalité... Bref, je continue. A son échelle — qui est gigantesque quand on pense aux distances qui existent entre certains de ses « Etats » — cette Confédération suit une évolution, a ses problèmes qui sont de tous ordres, économiques, culturels, militaires ou autres, mais il est une chose, une règle, qu'elle a depuis longtemps adoptée et qu'elle ne transgressera jamais : ne pas entrer en relation avec des mondes intelligents avant que ceux-ci aient atteint d'eux-mêmes le stade qui leur permettra d'entrer à part entière dans la Confédération, d'égal à égal avec ses autres Etats stellaires. Vous comprenez aisément pourquoi : voyez le trouble que le fait colonial a apporté à la surface de la Terre, et imaginez ce que ce pourrait être si cela avait lieu à une échelle planétaire !... Il est d'ailleurs nécessaire que chaque culture « autochtone » poursuive le plus tard possible son évolution d'une manière autonome, atteigne les buts qu'elle s'est fixés sans influence ou aide extérieure. Je n'insisterai pas sur ce point ; je vois que vous vous impatientez. Cependant, ce respect souverain des mondes en voie de développement (eh oui : le même vocabulaire...) doit être concilié avec un autre facteur essentiel, et apparemment complètement antinomique : il s'agit de veiller sur ces mondes, de façon à ce qu'ils ne risquent pas d'être détruits en pleine croissance par un fléau contre lequel leurs habitants seraient incapables de faire face, ou par leurs habitants eux-mêmes, ce qui est hélas bien plus souvent le cas, n'est-il pas vrai ? Il s'est donc constitué, sur tous les mondes où la Confédération le jugeait utile, une espèce de « cinquième colonne », qui a pour but de donner un coup de pouce ou un coup de frein, quand le besoin s'en fait sentir. Et c'est ce qui se passe notamment sur Terre... »

(A ce moment du récit, un peu plus tard peut-être, Marc chercha du regard Illona. Mais elle n'était plus dans la pièce, elle s'était éclipsée à un moment quelconque, alors qu'il n'y prenait pas garde, et il remua un instant sur son siège car il comprit à ce moment-

là qu'il ne la reverrait jamais. Bonnard lui laissa le temps de s'apaiser, et sans doute l'y aida-t-il, puis il continua son étrange histoire.)

« Il y a environ deux mille ans, notre planète a attiré l'attention de la Confédération. Et c'est à peu près depuis ce moment que ses représentants vivent parmi les hommes... Mais entendons-nous bien : comme aucun contact direct ne doit être pris avec une planète qui est à notre stade d'évolution, les représentants de la Confédération ne sont autres que d'honnêtes Terriens — qui sont toutefois munis de quelques pouvoirs un peu inhabituels... C'est ainsi qu'Illona, ou moi-même, sommes dotés depuis notre naissance de ce que nous appelons entre nous un « cerveau second ». En réalité, nous ne possédons pas véritablement d'organe supplémentaire, mais il se trouve que certaines parties de notre cerveau, que l'homme possède à l'état naturel mais dont il ne sait pas encore se servir, ont été chez nous « activées ». Cela nous donne la possibilité d'utiliser certaines facultés qu'on commence à percevoir lorsqu'on étudie la parapsychologie ; la télépathie, par exemple... Ce cerveau second ne commence à agir que lorsque le sujet a atteint sa vingtième année ; mais, en attendant, celui-ci reste tout à fait ignorant de son état qui ne se signale par aucun point particulier, si ce n'est peut-être une intelligence très vive alliée à une sensibilité accrue. Quand arrive le moment où l'activité du cerveau second se manifeste par des troubles mentaux et sensoriels évidents, le sujet est contacté par un « ancien » qui le met au courant de son état, lui apprend à domestiquer ses nouvelles capacités, et aussi lui enseigne ce qu'il doit savoir sur son futur rôle en ce monde... Cela se passe ainsi depuis deux mille ans. Bien sûr, la première fois, un envoyé de la Confédération a bien dû prendre pied sur la Terre, mais cela ne s'est en tout cas jamais reproduit. Toutes nos communications avec eux, qui sont fréquentes, se font uniquement par messages mentaux. Ainsi, depuis bien des siècles, des cochers invisibles essayent de guider la Terre sur un chemin pas trop cahotant, avec la peur qu'elle ne verse un jour dans le fossé. C'est une tâche ardue, je vous l'assure, qui consiste parfois à pousser les chevaux mais le plus souvent à retenir l'attelage. Il y a tellement d'impatience, de curiosité, de génie, dans l'homme. Ne croyez pas non plus que ce soit des créatures avec un cerveau second qui ont tout fait, sur cette Terre. Au contraire, la plupart des grands savants ou des grands hommes politiques sont des Terriens comme vous, et notre rôle consiste justement à les sur-

veiller, à les influencer discrètement, pour qu'ils n'aillent pas trop loin. Et plus les années passent, plus ce travail est écrasant, monsieur Ghelberger, et plus les ficelles que nous avons à tirer deviennent nombreuses : vous ne vous doutez pas combien de fois ces dernières années la Terre a été proche d'un holocauste nucléaire. Mais le pire a pu être évité jusqu'à présent, et nous compensons la soif guerrière des hommes par de petites guéguerres, que nous autorisons ou facilitons, ici et là ; mais de quoi sera fait demain ? Aucun d'entre nous ne pourrait le dire...

» Voilà : j'en arrive à la fin de ma longue histoire. J'ai essayé cependant d'être aussi bref que possible, et je pense que maintenant tout est clair pour vous au sujet d'Illona. C'est moi qui l'ai contactée il y a dix jours, lorsque j'ai perçu les rayonnements de son cerveau second qui s'éveillait. Oui, Illona est nôtre, elle appartient pour sa vie à la Confédération, et j'en suis navré pour vous. Maintenant, si vous avez des questions à me poser... »

Marc se leva avec lassitude. Il ne doutait absolument pas de la véracité du récit de Bonnard, et probablement y avait-il là une preuve supplémentaire au sujet des mystérieux pouvoirs spirituels que celui-ci prétendait posséder. Et puis toute cette histoire l'intéressait si peu ! Il y réfléchirait sans doute, mais plus tard, oui, plus tard, quand il aurait repris du poids, quand il se serait recomposé, aurait remis les pieds sur terre. Il n'y avait qu'une seule chose de bien certaine, de bien réelle, c'était Illona, Illona qu'il aimait, qu'il ne reverrait plus. Il demanda pourtant : « Pourquoi m'avoir fait ces confidences ? » « Monsieur Ghelberger, » lui fut-il répondu, « lorsque j'ai... testé Illona, j'ai compris quelle était la profondeur de l'amour qui vous liait à elle ; et l'amour contient plus de mystère que les plus lointaines étoiles. Que pouvais-je faire en vérité ? Il m'a semblé que la meilleure solution était de vous informer franchement, pour que vous ne puissiez vous méprendre sur les raisons de son départ. Mince consolation, je vous l'accorde ; mais connaissant l'importance de notre rôle... » « Et vous ne craignez pas que je dévoile votre secret ? » dit Marc après un silence. « Cher monsieur... » (Bonnard écarta les bras dans un petit geste pataud et comique) « nous ne sommes pas dans un roman d'espionnage ! De science-fiction, seulement. A qui pourriez-vous bien raconter ce que vous savez ? Et qui vous croirait ? Je crois que j'ai su tout de même vous convaincre de l'utilité de la mission pour laquelle nous sommes à notre insu marqués dès la petite enfance, et que vous aurez au contraire à cœur de garder

tout cela pour vous, et puis de l'oublier, de nous oublier, de ne plus chercher à nous revoir, ni moi ni Illona, jamais... » Il y eut encore un petit silence ; de l'extérieur, à travers les murs et les arbres, parvint le grondement étouffé d'un camion. « N'est-ce pas ? » fit Bonnard brusquement. « Oui, bien sûr, » murmura Marc en remuant les épaules. Il ne savait que faire, il n'avait pas envie de partir, Illona était quelque part dans cette demeure aux couloirs profonds, il espérait encore qu'elle reparaîtrait, ne serait-ce que pour lui dire adieu du bout des lèvres, ne serait-ce que pour l'apercevoir une dernière fois. Mais non, c'était trop tard, Bonnard le poussait doucement par le coude, il se retrouva de l'autre côté de la porte, sur le perron, et Bonnard lui souriait, lui tendait une main décisive.

— « Mais dites-moi, » bredouilla Marc, comme en un dernier recours, « ne se pourrait-il pas, malgré cette situation extraordinaire, qu'Illona et moi... » Bonnard le coupa d'un geste net : « Permettez-moi de prévenir cette objection, que j'attendais et redoutais à la fois. Vous comprenez, l'adduction d'un cerveau second, les possibilités nouvelles qu'il offre à l'esprit humain, entraînent du même coup une évolution que la nature mettrait plusieurs milliers d'années à réaliser. Nous ne sommes en vérité plus tout à fait humains, dans le sens de l'intelligence, de la perception, de l'émotivité, et nous avons besoin d'un environnement spirituel... » « Taisez-vous ! » coupa Marc. Il regarda Bonnard vraiment pour la première fois, ce petit homme de quarante ans, à la figure ronde, un peu chauve, avec des petites lunettes carrées, ce petit bonhomme qui avait peut-être un cerveau second, ce petit surhomme, et il essaya de faire passer tout son mépris dans ce regard. « Taisez-vous, » répéta-t-il, « j'ai compris. Le singe s'en va. Bonsoir. Je vous laisse entre surhommes... » Il tourna le dos, plein d'une rage froide, une rage instinctive, animale, qu'il ne pouvait pas contrôler et qui montait en vagues brûlantes le long de ses nerfs. Il courut presque le long de l'allée sous les arbres ; la nuit était déjà au niveau du parc, bien que plus haut, dans le ciel, loin au-dessus des hommes, et des surhommes, et d'Illona, une large mare d'étain en fusion s'étalât paresseusement au-dessus des toits de Paris.

Il eut le temps de réfléchir plus tard, de se dire : *Est-ce bien vrai ?*, et puis de douter, mais qu'elle fût réalité ou mystification, cette gigantesque farandole galactique resta toujours dans son esprit subordonnée à une douleur très concrète qui rongea Marc

longtemps dans sa chair et dans son souvenir. Aussi les questions qu'il aurait pu se poser furent-elles toujours noyées dans les flots de chagrin où il se débattit de longs mois, et quand le temps eut passé, et que Catherine eut doucement extrait de la blessure le fer qui le meurtrissait, toute cette histoire perdit vie et couleur, de même que pâlissait en lui l'image d'Illona.

Qu'importait au fond que des hommes qui n'en étaient plus tout à fait tirassent les ficelles du guignol humanité ? La vie en était-elle changée d'une manière perceptible pour qui que ce fût, et en quoi que ce fût ? Et le monde de Marc Ghelberger en avait-il changé de face pour autant ? Non. Il avait cru pouvoir vivre un certain amour et cet amour était mort, voilà tout.

Mais les jours succédaient aux jours, il y en avait de bons, de moins bons, et la bonne vieille Terre tournait, avec ses heures sombres et ses grands moments d'espoir, et Marc vivait sur cette Terre, mourrait un jour sur cette Terre, et les étoiles ne seraient toujours que des points lumineux dans le ciel, lointains, inaccessibles, indifférents.

Il devait pourtant se souvenir toujours, même plus tard, marié à Catherine, d'un certain sourire sur les lèvres d'Illona, cette fille qui fut un temps son espoir, son grand amour, et qui n'était plus qu'ombre et souvenir, et il devait se souvenir aussi de la dernière larme qu'il versa sur elle, par un jour d'automne, sur les quais de la Seine, alors qu'il regardait l'eau grise aller de nulle part à nulle part et que les arbres frissonnaient sous un petit peu de vent. Alors ses pensées, une ultime fois, se concentrèrent sur une fille brune et mince qu'il avait aimée, et il lui vint aux yeux cette larme, qui vécut le temps d'un soupir du vent.

Chronique artistique

Raymond Bertrand ou de l'amour de l'art à l'art de l'amour

par Jacques Chambon

Révélée par les couvertures des numéros 180, 184, 191 de **Fiction,** la couverture du numéro 55 de **Galaxie** et les illustrations du Theodore Sturgeon édité au C.L.A., l'œuvre exceptionnelle de Raymond Bertrand n'en risquait pas moins de rester assez confidentielle. Entre autres raisons dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer, sa dispersion dans les collections privées dès le succès obtenu en 1968 par une première exposition importante à la Galerie 3 + 3, un contenu d'une audace érotique peu compatible avec toute publicité directe... et le prix de chacune de ses pièces la mettaient difficilement à la portée des admirateurs enthousiastes et condamnaient généralement à la frustration ceux qui lui étaient reconnaissants, comme Raymond Borde, — **d'avoir défié les forces d'occupation de l'œil.** Dieu soit loué, Eric Losfeld veillait du fond de son Terrain Vague, ruminant sa devise : « Eric Losfeld sum, erotici nihil a me alienum puto ». Et grâce à lui, une centaine de dessins et six peintures de Bertrand exécutés entre 1966 et 69 ont été reproduits en un magnifique album. Grand format, présentation aérée, impression presque toujours excellente, introduction de Raymond Borde, commentaire d'Emmanuelle Arsan, prix relativement bas : si les tristes gardiens d'on ne sait quel ordre moral ne s'en mêlent pas une nouvelle fois (1), toutes les conditions sont réunies pour qu'il soit désormais permis à chacun de plonger au cœur d'une des plus somptueuses merveilles que l'imagination érotique et fantastique ait produites.

Contrairement à ce qui se passe habituellement quand un éditeur publie une œuvre picturale ou graphique — songeons par exemple au **Gourmelin** paru dans le cadre des anthologies Planète — aucune organisation après coup ne

---

(1) Rappelons qu'Eric Losfeld ne sort guère de leur colimateur depuis plusieurs mois et que **Le journal de Jeanne** de Mario Mercier vient de lui valoir une amende de 7 000 F ainsi que la privation de ses droits civiques pour cinq ans. Pour plus de détails, nous renvoyons au numéro 142 de **Cinéma 70** (janvier) où Guy Braucourt a fait excellemment écho à cette affaire. Il va sans dire que nous nous associons à la rédaction de **Cinéma 70** et à tous ceux qui se sont rangés aux côtés d'Eric Losfeld pour protester contre « **l'obscurantisme, la bêtise et la pudibonderie rétrograde** ».

paraît avoir été imposée à la production de Bertrand. On remarque tout au plus que les peintures ont été nichées au centre du volume, entre deux séries de dessins qui leur composent une sorte d'écrin. Dans le détail et exception faite d'une étrange adolescente aux cils membraneux qui devait mériter de l'énorme langue qu'elle nous tire en un signe équivoque l'honneur d'ouvrir la première série de dessins, aucun ordre précis n'est suggéré, c'est-à-dire que tous les ordres sont possibles. Bien sûr, l'introduction du spécialiste de Molinier et l'apologiste de la liesse saphique peuvent donner quelques clés, mais elles se révèlent vite insuffisantes. Tout en réglant leur compte à quelques soi-disant sommités non-figuratives, le premier s'attache à situer Bertrand historiquement et sociologiquement mais n'éclaire l'œuvre que dans les limites où une quelconque histoire de la littérature éclaire un poème ou un roman précis. Quant à la seconde, elle ouvre bien des aperçus positifs mais se débarrasse de ce qui se dérobe à son analyse dans le flou d'un poème en prose au demeurant admirable. Ainsi la tâche du chroniqueur artistique est-elle à la fois plus difficile et plus facile. Plus difficile parce que entre la voie historique et la voie lyrique il ne dispose d'aucun fil d'Ariane qui puisse, quitte à être contesté et abandonné par la suite, le guider dans le foisonnement d'une œuvre récente. Plus facile — et plus excitante — parce qu'il se trouve du même coup libre de se frayer et de proposer sa propre piste.

Une première approche des dessins et peintures de Bertrand laisse une impression générale d'extrême cohérence. Loin de faire participer le public à ses recherches et de contribuer, comme c'est la mode, à l'exaltation du tâtonnement, l'artiste semble n'avoir consenti à livrer son œuvre à l'indiscrétion du regard qu'après s'être convaincu du fini de sa technique et de la structuration de sa thématique. Sans prétendre être objectif ni exclusif — car plusieurs « lectures » de l'album de Bertrand sont permises — j'essaierai donc d'entrer dans la dynamique interne de ce pan achevé de l'œuvre et de montrer en particulier comment s'y articulent l'érotisme et le fantastique.

Qu'il manie la plume, le pinceau ou le crayon, Raymond Bertrand apparaît au premier chef comme un minutieux artisan. Quel que soit l'objet de sa projection dans l'espace de la feuille de dessin ou de la toile, il en règle scrupuleusement la mise au point. L'extraordinaire netteté avec laquelle se révèlent un pli de tissu, une fossette, une pointe de sein, une rangée de cils et les pétales de tant d'étranges fleurs, laisse supposer qu'il a consacré tout le temps où l'on ne parlait pas encore de lui à s'approprier l'art de restituer un modèle avec la plus exacte fidélité. Gageons même qu'il a dessiné avec le seul souci de saisir l'insaisissable, c'est-à-dire la qualité même de leur matière, des oignons, des pommes, des feuilles, la statue de Sophocle, le buste de Cicéron et tout le bric-à-brac que l'on propose habituellement à l'entraînement de l'œil et de la main. Je ne sais s'il faut parler de l'honnêteté et du courage d'un peintre qui a appris si consciencieusement son métier avant de le transcender et de faire acte d'invention, tant semble grand son plaisir de placer une précieuse matière sur la toile et de faire participer la texture du papier à ses fins dégradés. L'important réside dans les effets de la patience de bénédictin réclamée par un tel travail. Certes Bertrand ne nous intéresserait pas tant s'il n'était parvenu à suggérer jusqu'au grain de peau de ses splendides lesbiennes, mais sa démarche l'a surtout conduit à se déphaser par rapport au monde extérieur. Exigeant de lui une perpétuelle attention dans la solitude et le silence, elle l'a placé hors de tout mouvement et de toute école — exception faite de

quelques relents de Surréalisme dont on constate, il est vrai, qu'ils vont en s'épurant au cours des années. Elle semble même, tant ses dessins avouent ne pas se préoccuper des grands problèmes qui touchent à la condition humaine, l'avoir coupé de la société. Pareille indépendance ne saurait être que favorable à l'onirisme. Intégré à une société où l'art, devenu produit de consommation, finit par forcer celui qui s'y consacre à peindre au fusil-mitrailleur, Bertrand n'aurait pu rêver et faire rêver aussi intensément. Parce que l'amour exclusif qu'il porte à son art devait l'isoler du monde, il ne lui restait plus qu'à lui demander d'en créer un autre.

Au moment d'avancer une interprétation de l'univers imaginaire qui se compose sous la main de Bertrand, la tentation est grande de puiser dans la panoplie de la psychanalyse. Raymond Borde nous y invite en parlant d'un **« dessinateur livré à ses chers fantasmes »**. Emmanuelle Arsan renchérit en rappelant que **« le saphisme est le souhait fabuleux des hommes qui aiment les femmes à en perdre le sens »**. Et sans doute n'est-il pas impossible que tant d'étreintes féminines, beaucoup d'objets de forme équivoque ou telles variantes d'un cérémonial sadien objectivent un espace intérieur dont il serait intéressant de faire la géographie. Pour prendre un exemple, la position foetale qu'évoquent certaines amoureuses ou qu'adoptent les homoncules dont s'orne parfois le décor, la fréquence des volumes ovoïdes, quelques abdomens impitoyablement ouverts d'où s'écoulent des grappes d'entrailles peuvent renvoyer à une nostalgie — au fond peu étonnante chez un homme **reclus** en son art — de la vie intra-utérine. Une telle exploration des dessins de Bertrand me paraît pourtant complètement vaine. D'abord parce que les névroses, si innocentes soient-elles, ont l'habitude d'affleurer au jour sous des déguisements plus complexes. Ensuite parce que cet artiste soi-disant obsédé est en réalité un modèle de santé. L'eau limpide et la tendresse de biche qui semblent constituer la matière de leurs prunelles indiquent déjà que ses lesbiennes sont étrangères à toute perversité. Mais si le sujet de quelques dessins peut frapper par sa démence, il suffit d'en remarquer l'équilibre et la facture raffinée pour s'apercevoir que Bertrand se fait le démiurge de ses délires plutôt que l'intercesseur. Aussi — et ceci colle mieux avec ce que son œuvre offre de plus évident — est-ce simplement sa passion de la beauté, de la forme belle, qui explique cet hommage exclusif rendu à la femme et à ce qui la concerne. Les poètes qui se font une religion de la beauté lui ont souvent donné le visage et les attributs de la femme. Que l'on relise seulement **Les fleurs du mal** — que Baudelaire, comme par hasard, avait d'abord songé à intituler **Les lesbiennes.** Et pour pénétrer en des régions qui auront peut-être l'avantage d'être moins connues, il est remarquable que William Hogarth, graveur et peintre anglais du XVIIIe siècle, ait soutenu dans son **Analysis of beauty** que la ligne la plus parfaite est une courbe ressemblant à la ligne d'un dos de femme parce qu'elle s'équilibre **« entre les courbes renflées qui sont emphatiques et extravagantes et les courbes plus aplaties qui créent un effet de raideur »**. Inutile d'aller chercher bien loin pour uoi Bertrand peuple ses dessins et ses peintures presque uniquement de femmes — qu'il représente deux fois sur trois le dos tourné ou de profil. Dans la mesure où la planète de ses rêves se veut d'abord plus belle que la nôtre, il l'a fait coloniser par les êtres qui étaient esthétiquement les plus dignes d'elle.

Subordonnée en ses éléments à tous les caprices de l'imagination, la cosmogonie de Bertrand s'ordonne selon un schéma classique. Au début était le

chaos... De lavis anarchiques où les taches manifestent tout juste une vague velléité de graviter en nébuleuses émergent des visages ou des silhouettes de femmes. Comme si la nature ne faisait encore que rêver ses créations futures, leurs reliefs s'effacent et leurs lignes se perdent dans les brouillards de l'encre. Quand le temps des ébauches et des brouillons est passé, les règnes du minéral, du végétal, de l'animal et de l'humain sont encore incertains et l'on doit aux interférences de leurs frontières un étrange visage aux yeux à facettes qu'encadre un léger nuage d'akènes à aigrette, un cocon d'où une fillemante a déjà arraché son buste, diverses espèces de femmes-coléoptères et bien d'autres monstres-femelles à la recherche d'eux-mêmes. A mesure que la matière s'organise en une structure plus complexe, ses produits atteignent à plus d'autonomie. Les imprévus des lavis se résorbent en un tissu d'efflorescences marines. Redécouvrant et rappelant que la mer est source de toute vie et que son rapport d'homonymie avec la mère n'est pas l'effet du hasard, Bertrand combine coraux, madrépores, anémones, éponges, algues et mousses inconnues en un vaste limon d'où surgissent d'admirables corps. Passé l'instant des générations spontanées, les filles lumineuses de l'universelle matrice restent encore longtemps coiffées d'une débauche de fleurs, corsetées d'écorces, gantées et bottées de fines résilles végétales. Même lorsqu'on ne sait quelle civilisation les a parées de bijoux, elles conservent les vestiges de ces placentas décoratifs qui vont s'effilochant. Et bien plus tard, quand divers vêtements les ont remplacés, les plis de l'étoffe empruntent leur galbe et leur velouté aux pétales et aux feuilles, comme semblent nous renvoyer au temps des éclosions les faisceaux duveteux qui flottent toujours parmi les nervures des chevelures. La plus grande bizarrerie des lois génétiques qui régissent ces métamorphoses est pourtant de n'accorder à l'homme qu'une place minime. Une de ses rares apparitions le montre habillé jusqu'au menton à la mode Robespierre. Figure de gravure ancienne, il n'est plus qu'un souvenir. Et s'il se glisse parfois dans l'immense gynécée qu'est devenu le monde ou se rappelle à lui dans un objet, un masque, une racine, une forme vaguement suggestive de ses attributs essentiels, on sent qu'il s'agit seulement là d'une ultime expression des habitudes tenaces de l'Evolution. Naturellement, un tel gauchissement de la règle des genres impose des modes de reproduction inédits. Même si Bertrand conserve à ses créatures l'appoint plastique d'un nombril, leur sexe est conçu pour le plaisir plutôt que pour la conception. Deux chevelures ou deux visages qui se confondent encore évoquent une naissance par scissiparité. Telle silhouette qui se calque au second plan sur le personnage du premier fait songer à la projection d'un double. Dans un dessin où il est par ailleurs possible de voir une confidence de l'artiste sur sa démarche créatrice, une tête renversée exhale un nuage d'encre qui s'ouvre en son sommet sur un visage endormi. On relève un seul cas de femme enceinte mais il est très significatif. Comme si la malheureuse avait transgressé un interdit, elle est pressée de sangles qui font ressortir la honte de ses formes et semblent condamner le fœtus à demeurer prisonnier de son habitacle de chair.

Femmes et jeunes filles réagissent différemment au processus fantastique qui les a arrachées à un humus en travail telles qu'en elles-mêmes des milliers de générations auraient dû les changer. Mais qu'elles jettent sur leur nouvel environnement un regard étonné, serein ou triomphant, toutes s'empressent d'explorer le corps superbe qui leur a été donné. Une main de plus en

plus intuitive découvre et palpe une épaule, effleure la pointe d'un sein ou se referme sur sa pulpe, glisse le long des hanches et se niche au creux des cuisses, éveillant sur le visage l'expression du recueillement ou de la jubilation. Conscientes du potentiel de plaisir qu'elles recèlent, il ne leur reste plus qu'à confier à des mains et à des lèvres amies le soin de tirer d'elles d'autres accords. Et c'est un des plus étonnants ensembles de dessins que celui où deux, trois ou quatre femmes, encore parées des lichens et des cristaux d'où elles sont nées, se livrent à toutes les variations possibles de l'amour saphique. Comme Emmanuelle Arsan a ciselé sur la question quelques phrases exquises, je ne m'y appesantirai pas. Je voudrais seulement insister sur la façon dont Bertrand fait accepter l'audace de cette séquence de son œuvre. Il est en effet remarquable qu'à l'extrême pointe de l'érotisme celui-ci ne paraît jamais forcer la note. Loin de se complaire ridiculement, comme certains de ses contemporains, à choquer une bourgeoisie qui ne demande que cela, il se laisse mener par la logique interne de l'univers fantastique qu'il a choisi de composer. Aussi me fait-il penser à ces maîtres de la science-fiction qui peuvent se permettre d'introduire dans leurs livres les plus hautes fantaisies car tout s'y tient. Certes les créatures de Bertrand s'enlacent et se têtent d'une manière peu catholique mais les lois de leur continuum espace-temps ont été ainsi bouleversées et repensées que leurs gestes semblent les plus naturels du monde. L'impeccable géométrie de leur sexe, la sensibilité d'antenne que laisse deviner le bout de leurs seins et bien d'autres signes d'un appareil érogène supérieurement constitué excluent chez elles toute autre vocation que l'amour. Epanouissement normal de leurs virtualités, leur activité érotique obéit d'autre part à une chorégraphie qui transfigure la combinaison des corps en un ensemble de formes harmonieuses et confie l'expression du plaisir à l'inflation des chevelures ou au foisonnement lyrique des parures plutôt qu'à des attitudes susceptibles de déplacer des lignes dont l'équilibre nous comble. Une fois de plus, nous sommes moins introduits dans les régions de la passion que là où **« tout n'est qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté »**. C'est ce que nous disent les incroyables chapeaux qu'arborent les amantes, la langueur de méduses avec laquelle se déploient autour d'elles des étoffes ailées, les ceintures qui ne les contraignent que pour mieux révéler la finesse d'une taille ou la fermeté d'une carnation, le labyrinthe doré qui se construit sur une charmante tête d'enfant...

Fidèle à l'aberration qui l'a forcé à être le théâtre exclusif de l'amour et de la beauté, l'univers de Bertrand ignore le vieillissement et, dans une certaine mesure, la mort. Quand la peau de ses Bilitis se craquèle ou se déchire, c'est sous la poussée d'un second corps que l'on sent prêt pour de nouvelles découvertes. Un peu à la façon de ces boîtes qui contiennent une boîte qui contient une boîte et ainsi de suite jusqu'à l'infini, chaque femme est à la fois le résultat et la promesse d'une mue qu'on pourrait croire éternelle si l'artiste n'avait ici et là ménagé quelques ambiguïtés. Les blancs et les étoilements de lavis qui viennent parfois compromettre le modelé d'un corps et les arabesques de sa parure végétale invitent en effet à se demander si le personnage, loin de se dégager peu à peu de la matière en fermentation ou de se préparer à une mue, n'est pas en train de réintégrer le chaos. Quant aux baisers et aux accouplements que nous avions pris pour les premiers d'une vie toute récente, un examen plus minutieux de l'expression des visages et des taches de la peau indiquerait peut-être que certains d'entre eux sont les derniers. Ainsi, participant d'un univers

cyclique qui les auraient privilégiées pour Dieu sait combien de siècles, les amazones de Bertrand retourneraient à la vie moléculaire pour réapparaître plus tard sous des formes différentes ou rigoureusement semblables. L'hypothèse est hasardeuse mais elle me séduit. Et j'interpréterais volontiers ce dessin, où un homme coiffé de fourrure étreint violemment une femme arborescente tandis que flottent autour d'eux des œufs et des amalgames de cellules, comme l'image d'un nouveau cycle évolutif qui aurait réconcilié les deux sexes. Si l'on considère quelques-unes de ses plus récentes productions — je pense par exemple à certaines illustrations des **Nouvelles de l'érosphère** d'Emmanuelle Arsan —, la tendance actuelle de Bertrand est plutôt à l'enrichissement de son cycle lesbien. Les décors s'y précisent ; les rapports entre les partenaires deviennent plus ambigus ; l'intervention d'une étrange faune de levrettes, de diablotines et, dans un cas, d'une guenon méditative nous entraîne en particulier vers les plus extrêmes sophistications. Mais le terrain où nous convie l'album des **Dessins érotiques** ne me paraît pas assez clôturé pour refuser d'accueillir un jour un mâle qui aura peut-être profité de sa longue éclipse pour se faire plus beau et plus inventif.

Reste à situer la petite série de dessins où des femmes ouvertes, empalées et cruellement triturées libèrent — mais combien proprement — de lourds colliers d'intestins. Si l'on s'accorde avec Emmanuelle Arsan pour faire résider la beauté des sexes conçus par Bertrand dans leur caractère extroverti, ces débordements viscéraux représenteraient un passage à la limite d'autant plus évidente qu'ils ne font jamais souffrir celles qui en sont victimes. J'y verrais pourtant davantage la tentative d'un artiste souverainement maître de lui pour se libérer des fascinations que ses créatures exerceraient à la longue sur lui. En exposant leur magnifique anatomie au viol de pieux et de clous, il obéirait à la même réaction de défense qui lui fait planter une fourchette dans un appétissant postérieur, balafrer une peau veloutée d'une coulée d'encre ou déconstruire une figure de son ballet érotique. Cet effort de distanciation — que complètent quelques notes d'humour — n'en est pas moins parfaitement intégré à l'œuvre. Les griffes monstrueuses qui assaillent quelque part un groupe de belles, l'énorme clou qui perce une coquille d'où une femme s'était à demi-extirpée contribuent à dramatiser un univers que son climat langoureux menace parfois d'assoupissement. Dans un cas, les amantes sont pathétiquement obligées de s'unir de plus près et de hâter leur jouissance ; dans l'autre, une métamorphose pleine de promesses avorte. Ces accidents sont rares mais il suffit de les savoir toujours possibles pour que les naissances et les étreintes les plus sereines se trouvent frappées de précarité et que les émotions qu'elles suscitent s'enrichissent d'une dimension supplémentaire. Finalement, c'est ici que réside peut-être le meilleur de l'art de Bertrand : dans la subtilité avec laquelle il fait participer à ses merveilles sa volonté de ne jamais s'y perdre.

Analysant dans une autre chronique une série de livres parus chez Eric Losfeld, j'avais essayé de montrer comment les propriétés de la littérature érotique la conduisaient presque fatalement à s'affirmer aussi comme fantastique et je concluais en indiquant que l'inverse était aussi concevable. On constate avec Bertrand qu'il peut en être de même dans le domaine graphique. Ses dessins et ses peintures sont-ils fantastiques parce qu'ils composent un monde où il ne pousse que des fleurs, où il ne naît — et de quelles étranges façons ! — que des femmes, où l'on ne pense qu'à l'amour ? Sont-ils, comme je serais plutôt tenté de le

(Suite page 157)


TROP TARD! VOUS AVEZ LU LA PREMIÈRE LIGNE VOUS ÊTES DÉJÀ LA VICTIME D'EERIE.... SOUS SES ORDRES DERRIÈRE CETTE PORTE, LES MAÎTRES DE LA BANDE DESSINÉE (FRAZETTA, WALLACE WOOD, ARCHIE GOODWIN ETC...) ONT IMAGINÉ LES HISTOIRES LES PLUS TERRIFIANTES, ABSURDES, ANGOISSANTES, DÉMENTIELLES, MACABRES, ATROCES OU INSOLITES....
VOUS NE POUVEZ PLUS ECHAPPER A ...
EERIE!..
IMPOSSIBLE DE TENIR LE COUP!.. VOUS ALLEZ BIENTÔT VOUS TROUVER FACE À L'INNOMMABLE COUSIN....
EERIE
ET L'ONCLE
CREEPY



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

Pour lire Verne (2)

par Gérard Klein

(Le début de cet article a paru dans notre précédent numéro.)

On peut se demander si l'hypothèse selon laquelle l'œuvre de Verne refléterait simplement le conscient collectif d'une classe sociale, la bourgeoisie, l'idée qu'elle se fait d'elle-même, de sa place et de son rôle, suffit bien à rendre compte de tous ses aspects même au seul plan sociologique. On peut se demander si elle ne conduit pas à privilégier de simples clichés au détriment de ce qui en ferait la particularité et l'originalité. On peut s'interroger enfin sur la validité de la simple explication psychologique de tout ce que cette hypothèse conduit à rejeter dans le mystère.

En effet, cette hypothèse n'explique pas que les héros de Verne, bien qu'ils soient superbement dotés de qualités dont l'exercice n'a de valeur qu'au sein de la société bourgeoise, choisissent régulièrement de s'en exiler ou s'en trouvent à tout le moins écartés par le destin. Les héros de Verne n'exercent pas leurs talents dans la société, mais en dehors de la société. D'autre part — et ceci est beaucoup plus important — les valeurs positives décrites par Verne pâlissent devant l'intensité de valeurs qui leur sont apparemment opposées ou du moins étrangères, comme la vengeance et la haine, toujours présentes dans les plus grands romans verniens. Il est même paradoxal (jusqu'à un certain point, car ce paradoxe est sans doute explicable), comme le relève Diesbach, que l'on propose assidûment à la jeunesse des œuvres où sont prônées des valeurs aussi antisociales que la haine et la vengeance, c'est-à-dire les véritables mobiles du Capitaine Nemo, de Mathias Sandorf, de Robur le Conquérant. Il est vrai que ces traits sont tempérés par d'autres, plus « humains » comme on dit, mais ceux-là restent seconds. Le colonel Munroe et son adversaire Nana Sahib participent des mêmes sentiments, et Wilhelm Storitz et tant d'autres. Ce sont même, dans la plupart des cas, l'esprit de vengeance et la haine qui tiennent ces héros isolés de la société ou qui les ont jetés dans l'exil. Dans cet univers sombre, une exception importante et significative : **L'île mystérieuse.** La haine et la vengeance ne tiennent pas une grande place dans les activités de l'ingénieur Cyrus Smith et de ses compagnons, bien au contraire. Mais c'est que précisément ils n'ont pas choisi de rompre avec la société comme Nemo, Robur et Sandorf. Ils ont été jetés sur l'île par le destin. Et tout se passe comme si cette rupture accidentelle d'avec la société, non seulement leur avait évité d'avoir à connaître comme valeurs la haine et la vengeance, mais encore les avait

arrachés précisément au bon moment à un univers où la haine fait rage, ici symbolisée par la guerre de Sécession. Dans cette perspective, il est intéressant de réexaminer l'apparemment innocent **De la Terre à la Lune - Autour de la Lune** pour découvrir que ce qui décide Barbicane et Nicholls à prendre place dans l'obus, c'est bien au premier chef leur haine réciproque. Or cette rivalité s'apaise dès qu'ils sont sortis de la zone d'influence de notre planète comme si, pour emprunter une métaphore astronomique typiquement vernienne, l'intensité de la haine était inversement proportionnelle au carré de la distance à la société.

Pour Verne, tout se passe comme si la société — et pas n'importe quelle société, mais même une société composée d'individus dotés de qualités positives — corrompait l'individu ; la société et non pas le pouvoir, car la puissance physique généralement colossale dont disposent les héros verniens est simplement mise par eux au service de leurs mobiles véritables. Ni Nemo, ni Robur, par exemple, ne se laissent monter la tête par leur pouvoir. Seuls des fous et des criminels comme Herr Schultze dans **Les 500 millions de la Bégum** et comme l'anglais Harry Killer dans **L'étonnante aventure de la mission Barsac** se laissent gagner par l'hybris et encore, dans une certaine mesure seulement, puisque là aussi, leurs véritables mobiles demeurent la haine et la vengeance.

Il reste enfin à expliquer le pessimisme croissant de Verne sur la fin de sa vie, dont les raisons familiales et psychologiques souvent alléguées et reprises avec précaution par Diesbach ne paraissent pas entièrement (ni surtout clairement) rendre compte.

L'isolement du héros vernien peut avoir trois origines : le héros a choisi lui-même d'abandonner la société afin de conduire une vengeance ; ou bien il a été rejeté par la société et en particulier par ses pairs, comme Robur ; ou bien encore il est arraché par le destin comme Cyrus Smith et Servadac. Dans quelques cas, comme celui d'Otto Lidenbroke, c'est la passion scientifique qui joue le rôle du destin. D'autre part, on pourra faire remarquer que Nemo et Sandorf ont été rejetés de la société et plutôt brutalement. Mais à l'époque où se situe l'essentiel de l'action des œuvres, il ne tient qu'à eux de la réintégrer. Avec leur génie, ils s'y tailleraient une belle place. Seul leur souci de vengeance les en tient écartés. La situation de Robur est un peu différente puisque au contraire des précédents, c'est sur le terrain même de ses exploits qu'il s'est vu contesté, bafoué et rejeté.

Quoi qu'il en soit de son origine, la rupture d'avec la société et non pas d'avec n'importe quelle société mais d'avec la société bourgeoise libérale dominante, paraît une condition essentielle de la manifestation des capacités des héros verniens. Je citerai encore **Les Indes noires** où un groupe social tout entier, sous la conduite d'un ingénieur, choisit l'exil dans les entrailles de la terre. Tout se passe comme si ces héros, porteurs de toutes les qualités positives de l'individu libéral, devaient se soustraire (ou être soustraits) à la compétition, aux lois du marché, bref à la société libérale, et être placés sur un plan mythologique. Ou encore comme si cette société libérale menaçait par son fonctionnement même le type d'individu supérieurement doué par lequel elle est censée exister et fonctionner. Ainsi toujours dans **Les Indes noires**, le héros refuse de se plier à la logique économique de la société qui conduit à l'abandon de la mine épuisée.

Il y a là une très intéressante contradiction. Jules Verne écrit comme s'il pensait : 1°) que la société bourgeoise

réelle ne laisse pas grande chance de succès au type idéologique (le héros individualiste) dont elle se réclame ; 2°) que le fonctionnement de la société bourgeoise et la soumission aux lois du marché impliquent presque aussitôt l'écrasement puis l'abandon de l'éthique individualiste qui caractérise ce héros idéologique, et, à terme, la réduction des individus à l'état d'objet et la disparition de leur valeur particulière, humaine ; 3°) que la fuite, l'exil, l'isolement sont autant de chances objectives pour ses héros.

On ne voit pas que ces idées soient constituantes de la conscience collective de la bourgeoisie libérale. Par contre, elles ont quelque rapport avec la situation du jeune Verne dans sa classe sociale et sans doute, plus généralement, avec la situation d'une fraction au moins de cette classe dans la société globale.

Où Jules Verne aurait-il pu, en effet, prendre ces idées ? En ce qui concerne la première, on peut faire remarquer qu'elle paraît en relation avec la situation du jeune Jules Verne. Si l'on admet qu'il se représente lui-même dans ses principaux héros, on conviendra qu'il avait, à juste titre d'ailleurs, assez bonne opinion de lui-même. Il est doué, travailleur, individualiste. Or ses débuts ne sont pas très brillants et il découvre que ces qualités positives ne suffisent pas pour réussir dans la société libérale réelle : il faut aussi des facteurs qui échappent à la définition idéologique du héros positif libéral, de la fortune et des relations par exemple. Jules Verne en a juste assez pour s'en sortir en devenant « quart d'agent de change », mais précisément par une autre voie que celle de l'exercice de ses qualités. Qui plus est, cette profession, pratiquée sans enthousiasme puisqu'elle va à l'encontre de sa vocation et de son éthique, va l'informer sur le fonctionnement réel de la société bourgeoise et en particulier sur ses mécanismes économiques. Le choc qu'a dû ressentir le jeune Jules Verne à ces découvertes a marqué, à mon sens, toute son œuvre. Les sociétés bourgeoises européennes ne lui paraissent sans doute pas jouer à fond le jeu libéral. Elles sont entachées du péché originel que représentent la distribution inégale (sous l'angle des capacités) des fortunes et des chances, et la persistance (sinon la vigoureuse résistance, la réaction) des valeurs, des fonctions et des prestiges attachés à l'ancien régime. Dans cette perspective, on comprend bien l'attrait exercé sur Verne par l'Amérique. Dans la société américaine selon Verne, société presque dépourvue de racines, société sans aristocratie (et que l'on dit volontiers encore aujourd'hui, peut-être pour cette même raison, société sans classes), le jeu libéral serait joué plus à fond et, si l'on veut, plus honnêtement ; les talents auraient plus de chance de se manifester.

Les difficultés du jeune Jules Verne ont été réelles. Diesbach parle d' **« une longue période de gêne, voisine de la misère, mais vaillamment supportée ».** Verne en a évidemment tiré l'idée très largement répandue dans son œuvre que l'existence d'une fortune héritée est indispensable à la manifestation de la valeur personnelle. Son hostilité aux milieux financiers, pour rester assez discrète (par prudence ?), n'en est pas moins sensible : elle s'exprime le plus souvent toutefois par le mépris de ceux qui se sont enrichis sans cause ; par exemple en tombant sur un gisement aurifère ; mais que l'on se souvienne aussi du personnage avide et sinistre du banquier Silas Toronthal dans **Mathias Sandorf** et du nombre assez important d'usuriers qui traversent l'œuvre. Il est un peu regrettable que Diesbach n'ait pas consacré un chapitre à la banque et à la finance dans l'œuvre de Jules Verne. Signalons une exception significative, le banquier Lecœur dans **La chasse au météore,** plutôt sympathique

pour l'intérêt intelligent encore qu'intéressé qu'il porte aux découvertes de son « neveu » Xirdal, mais qui apparaît plutôt comme un anti-héros sous la plume de Verne.

Cette mise en question radicale de la société libérale bourgeoise, cette constatation du rejet qu'elle opère des individus les plus doués, débouche sur le thème de la vengeance. Nemo, Sandorf, Robur vengent le jeune Jules Verne de la difficulté qu'il a rencontrée à s'insérer dans une société dont il acceptait pourtant les valeurs. Plus généralement et plus significativement, ils se vengent eux-mêmes, ils vengent l'individu supérieurement doué en proie au rejet et à l'écrasement par la société et surtout par ses « lois » économiques.

Mais la portée du thème de la haine et de la vengeance ne se borne pas là. Si, comme le pense Lucien Goldmann, le sens du roman en tant que genre littéraire est la recherche des valeurs et en particulier des valeurs morales, la place de la haine et de la vengeance, valeurs négatives, fait ressortir le vide laissé par l'abandon ou la destruction des valeurs médiévales trans-individuelles. C'est parce que la société bourgeoise n'a pas trouvé de valeurs individuelles positives suffisamment fortes pour être opposées à la conscience de la mort et parce que Verne le ressent, que nombre de ses héros sont mus par ce qui peut précisément avoir un sens au niveau de l'individu seul, l'appétit de vengeance. Les traits que l'on a qualifiés jusqu'ici, peut-être un peu hâtivement, de valeurs caractéristiques de la bourgeoisie libérale, sont surtout des qualités, des capacités, comme la connaissance, le courage, l'esprit d'entreprise, etc... Elles rendent possible l'action, mais elles ne la déterminent pas. Surtout, elles disparaissent avec l'individu et ne lui confèrent aucune valeur au-delà de sa mort. Celle-ci, en les annihilant, leur ôte rétrospectivement (et par avance) toute valeur. Et c'est pourquoi nous pensons devoir leur donner le statut de qualités, plutôt que de valeurs, une valeur étant ce qui permet à l'individu, être fini, de supporter l'idée que la société, ou plus généralement l'humanité, durera au-delà de lui. Ces qualités ne donnent pas de sens à l'action. Par contre, au niveau de l'individu, la rapacité, le désir d'accroître sa puissance, la haine et la vengeance sont des mobiles puissants, en ce que, proposant un objet immédiat, ils lui permettent d'éluder, d'évacuer, le problème de sa fin. Les deux premiers sont bien des « valeurs » bourgeoises et figurent dans l'œuvre de Verne, mais celui-ci les stigmatise. Pourquoi ? Sans doute parce qu'elles ne renvoient strictement qu'à l'individu et que Verne ressent comme un manque l'absence de valeurs trans-individuelles, peut-être parce qu'il est un artiste. La haine et la vengeance constituent à l'opposé un moyen détourné de réintroduire une valeur trans-individuelle, la Justice ; elles en sont à la fois l'inversion et la méditation. Elles en signifient le manque, et elles sont incapables d'en porter l'accomplissement, la réintroduction complète. Le capitaine Nemo trouve la paix aux approches de la mort, mais seulement parce qu'il meurt. Jamais la vengeance n'a de fin. Une exception : Mathias Sandorf. Mais il ne réintègre pas pour autant la société. Au contraire, comme Nemo, il ne trouve la paix qu'à l'écart, dans son île.

Dans un univers où rien n'existe au-dessus des individus, sauf une Providence lointaine qui a renoncé en fait à intervenir dans leurs démêlés autrement que par le jeu de ses lois, où la concurrence, c'est-à-dire l'affrontement des forces, règne en maîtresse, rien ne peut être plus noble, littéralement, que le désir d'un individu de se faire rendre et de rendre justice. Et comme la satisfaction de ce désir ne

peut arriver que par le fait de l'individu lui-même, il prend nécessairement le masque de la haine et de la vengeance.

Dans cette perspective, il est frappant de relire un roman comme **Michel Strogoff** où l'appétit de vengeance est bien l'un des moteurs du héros, mais ni le seul, ni le plus important. Le plus important reste la fidélité de Strogoff au Tsar. Il est caractéristique que ce roman, l'un des plus célèbres de Verne, se situe dans un pays où les valeurs aristocratiques, médiévales, ont subsisté (au moins dans l'idée que s'en fait Verne). Strogoff a par suite toute latitude de se soumettre à des valeurs positives trans-individuelles comme l'honneur et la fidélité. C'est également un roman où la rupture du héros d'avec sa société reste limitée, sinon inexistante. Incidemment, la popularité dont jouit en France la Russie (c'est-à-dire le tsarisme et l'aristocratie russe) à la fin du siècle dernier, popularité dont Verne aurait été un artisan, selon Diesbach, peut peut-être s'expliquer par un mécanisme sociologique dont l'œuvre de Verne serait une illustration majeure. Les Français ont pensé trouver sans danger, puisque sur une terre lointaine et exotique, la possibilité de valeurs trans-individuelles que leur système social avait dépassées et excluait, et dont ils ressentaient le manque. On pourrait presque parler d'un mécanisme collectif de projection. Il ne pouvait conduire qu'à certaines déconvenues.

Mais puisqu'il s'agit d'une tentative de réintroduction sous une forme inversée d'une valeur trans-individuelle, l'appétit de vengeance ne peut s'exercer au seul profit du héros. Aussi bien la vengeance et la haine de Nemo et même celle de Robur, au-delà de ce qu'elles ont de personnel, recouvrent la réponse active à la violence de peuples et de groupes sociaux entiers. Encore une fois, tout se passe comme si Verne pressentait ou savait que la société bourgeoise libérale reposait en réalité sur l'oppression et sur la violence, et que l'exercice de sa « valeur » positive, l'appétit de richesse et de puissance, ne pouvait susciter que des valeurs négatives, la haine et le souci de la vengeance. Très explicitement, Verne dénonce à de très nombreuses reprises l'impérialisme et l'exploitation des hommes. Il indique très clairement, surtout à propos de l'Angleterre, que la société libérale bourgeoise conduit nécessairement à l'impérialisme, au colonialisme, à l'oppression et en retour à la haine. Et comme cette société est pour lui la seule possible ou du moins la plus vraisemblable, il y a dans cette constatation amère de quoi rendre compte d'une partie de son pessimisme.

Il serait sans doute téméraire de parler d'une prise de conscience par Verne du phénomène de la lutte des classes, mais il semble bien qu'il ait transposé dans le domaine de l'impérialisme et du colonialisme son sentiment que la société bourgeoise reposait sur la violence et l'oppression et que, de ce fait, bien que momentanément dominante, elle est constamment **menacée**. Le détour est caractéristique. Verne n'est certes pas Zola, mais il en est peut-être moins éloigné qu'on ne pourrait le penser. Pourtant, il choisit de décrire des oppressions lointaines. Est-ce par prudence d'écrivain qui connaît ses lecteurs, ou bien parce qu'il refuse lui-même, en raison de sa situation sociale enfin consolidée, de considérer une réalité proche ? Ce qu'on vient de souligner explique peut-être que sur la fin de sa vie, en 1888, Verne ait, de manière assez surprenante au moins pour ses proches, été élu sur une liste de « gauche » au conseil municipal d'Amiens.

La menace la plus grave vient pourtant d'une autre direction à première

vue plus inattendue. On a noté la relation entre l'appétit de vengeance du héros vernien et celui des masses opprimées, relation qui conduit à de singulières alliances dont les termes sont d'ailleurs inégaux. Tout se passe comme si son rejet ou l'injustice qui lui est faite amenait le héros à prendre conscience de l'existence de ces masses, et l'expérience du jeune Verne à découvrir dans une certaine mesure la condition du prolétariat. Mais la réponse des héros à cette violence va aussitôt les couper dans les faits de ces masses. En effet, ils vont créer des monopoles et c'est un point qui n'a jamais été souligné, à ma connaissance, dans l'exégèse vernienne.

Robur, Nemo et bien d'autres, disposent, de par leur prodigieux génie inventif, de monopoles de fait. Le premier est le seul à voguer impunément dans les airs à bord de l'**Albatros,** le second à sillonner impunément les océans. L'un et l'autre, par leur technique, dominent la société bourgeoise. Leur trait commun est d'avoir, à eux seuls, la maîtrise complète d'un élément. Il en va de même, sur un mode mineur, pour le couple singulier formé par le savant autodidacte Zéphyrin Xirdal et le banquier Lecœur dans **La chasse au météore.** La note s'assombrit dans **Maître du monde** où le monopoleur, Robur encore une fois, aspire réellement à la domination ; dans **Face au drapeau,** où le pirate Ker Karraj qui dispose du monopole du fulgurateur Roch parviendrait à ses fins sans le sursaut patriotique du savant ; dans **L'étonnante aventure de la mission Barsac** surtout, où l'écrivain paraît préfigurer les abominations du XXe siècle.

Verne paraît avoir bien vu que l'innovation scientifique conduisait à l'instauration de monopoles et par suite à la liquidation, à terme, de la société libérale. Dans ses romans, cette évolution est due à des monopoles de fait. Rien n'interdit, légalement, à quiconque, de renouveler les exploits de Robur ou de Nemo. C'est la capacité, le « know-how », comme on dirait aujourd'hui, ou encore le génie, qui font défaut. Dans la réalité, les choses se sont passées autrement et l'évolution a reposé d'une part sur la concentration financière nécessaire à la poursuite de recherches et à la réunion des moyens techniques indispensables à l'industrialisation des découvertes, et d'autre part sur la législation des brevets. Il est intéressant de remarquer que le brevet — terme hérité de l'ancien régime — introduit une faille dans le système capitaliste libéral puisqu'il limite la compétition et assure une rente à son auteur ou à l'acheteur du brevet. Il fausse donc le jeu des lois économiques libérales et entraîne à terme sa disparition ou à tout le moins son atténuation dans la détermination des prix sur le marché.

Que Verne n'ait pas vu ou qu'il ait négligé ce détour légal n'a pas ici pour nous grande importance puisqu'il indique clairement que l'innovation technique conduit à la constitution de monopoles et par là à la disparition de la société libérale et de ses valeurs. En effet, dans la situation de monopole, l'individu s'efface entièrement derrière sa découverte et ses conséquences. L'ère de la compétition est achevée. Les lois économiques « naturelles » cessent de fonctionner. La Providence est mise en échec. La personnalité même de l'individu libéral se désagrège : il reste, distincts, le savant, Roch ou Camaret, et l'aventurier, l'homme d'affaires avide de pouvoir, Ker Karraj et Harry Killer. Du couple vengeance et haine dont on a dit qu'il exprimait en creux la persistance d'une valeur trans-individuelle, il ne subsiste que le second terme, la haine, d'où toute valeur s'est évanouie. Le monde probable du XXe siècle selon le vieux Verne est caractérisé par une société monopolistique, régie par l'organisation scientifique, d'où l'idée même de valeur de l'individu est bannie et où

le dernier sentiment que les héros trouvent à opposer à la conscience de leur mort et par suite de leur absence est la haine.

On saisit peut-être mieux, désormais, un trait important et qui mériterait à lui seul une étude, de la structure des œuvres principales de Verne : la destruction de la merveille scientifique ou même sa négation. Le **Nautilus** disparaît dans le Maelstrom ; l'**Albatros** est détruit par une tempête et par le sabotage ; la machine à attirer les météores aurifères de Zéphyrin Xirdal est providentiellement engloutie par le raz-de-marée qui accompagne la chute dans l'océan de la monstrueuse pépite spatiale ; le creuset à fabriquer les diamants se révèle comme un leurre dans **L'Etoile du Sud** ; il est jusqu'à l'Ile Mystérieuse qui disparaît dans les flots tandis que la Machine à Vapeur ne résiste pas à une ultime poursuite et que Blackland, dans **La mission Barsac** est détruite par les esclaves noirs révoltés. Il est aisé de multiplier les exemples. Ne s'agirait-il que d'un simple artifice de romancier ? Et même si c'était le cas, le trait conserverait sa signification puisqu'il servirait à clore un accident afin qu'un ordre momentanément troublé, l'ordre libéral, puisse reprendre ses droits et perdurer. La destruction de la merveille scientifique apparaît, qu'elle présente ou non un caractère conventionnel, comme indispensable à la persistance de la société bourgeoise, en ce qu'elle met un terme à une situation de monopole que cette société elle-même demeure impuissante à réduire.

Le dernier ouvrage cité, **L'étonnante aventure de la mission Barsac,** qui est aussi sans doute le dernier roman de Jules Verne et qui ne parut qu'en 1919, quatorze ans après sa mort, réunit la plupart des derniers traits cités, témoigne d'un pessimisme profond et a souvent été présenté comme prophétique des abominations concentrationnaires du XXe siècle. Ce prétendu « prophétisme » n'a pourtant pas de quoi surprendre puisque Verne tire dans ce roman avec beaucoup de lucidité les conséquences extrêmes de l'évolution d'une société de monopoles qui cherche à s'imposer à un univers libéral et bourgeois : l'organisation scientifique qui assure dans tous les domaines l'efficacité sans s'embarrasser d'aucune autre considération ; la négation totale de la valeur des individus autres que les maîtres du monopole et leur transformation en objets ou en machines qui réintroduit en fait l'esclavage ; l'encasernement et la militarisation de la hiérarchie sociale qui est signifiée par des uniformes noirs ; l'appétit infini de conquête et de croissance qui ne se trouve plus aucune limite ni restriction en l'absence de toute compétition. Que le tyran de Blackland soit anglais nous paraît moins signifier ici la méfiance de Verne à l'endroit de l'Empire Britannique que la simple reconnaissance du fait que la Grande-Bretagne est au début du siècle la puissance industrielle la plus avancée du monde et par suite, du point de vue du romancier, la plus proche de tomber dans les excès monopolistiques. La fin de Blackland est enfin caractéristique : cette ville scientifique et maudite est détruite par les noirs révoltés qui en étaient les esclaves. Pour la première fois peut-être dans l'œuvre de Verne, les masses opprimées, le prolétariat, prennent une part active (encore qu'aveugle) à la destruction de leur joug. Avec l'aide de quelques individus libéraux, elles peuvent mettre en échec, annihiler la puissance même de la science. Et il est clair qu'elles ne s'arrêteront pas là et qu'elles négligeront, du point de vue de Verne, ce que la science peut contenir de valeurs positives.

Ainsi, à la fin de l'œuvre de Verne, la société bourgeoise et la science progressive qui lui apparaissent indissolublement liées, sont-elles menacées de deux côtés à la fois, mais par le même mécanisme ; d'un côté par les consé-

quences de la science elle-même qui débouche sur le monopole ; de l'autre par la colère populaire suscitée par les « excès » des monopoles, et dont les effets ne se limiteront pas à la destruction de ceux-ci. Le fait que Verne ait situé en pays colonial (nous dirions aujourd'hui en pays sous-développé) le terrain idéal des manifestations extrêmes des monopoles et de la réaction révolutionnaire qu'ils déclenchent accroît évidemment à nos yeux le caractère actuel (en 1969) et prophétique si l'on veut (pour 1904 ou 1905) de sa dernière grande œuvre. Il y a certainement lieu de se demander pourquoi il a pensé en termes d'impérialisme et par suite internationaux, et non pas en termes nationaux et de lutte des classes, les grands affrontements qui lui paraissaient imminents. J'ai déjà indiqué qu'il pouvait s'agir d'une prudence ou d'un rejet de la proximité du conflit. Mais il n'est pas sûr que cette explication vaille pour toutes les œuvres de Verne et en particulier pour les dernières. Le goût de l'exotisme me semble par ailleurs une explication très insuffisante.

Il ne faut pas en effet s'exagérer la prescience de Verne ou la validité de sa sociologie. Lorsque le héros vernien constitue des monopoles, il agit **à l'intérieur** des mécanismes économiques qui demeurent **implicites** et déterminants, inévitables. Son affaire est la maîtrise du monde physique. Nulle part, sauf peut-être précisément dans le Blackland de la **Mission Barsac**, il ne tente de dominer l'univers social et économique. Or, dans la réalité, la société des monopoles fera, dès sa première phase impérialiste, son affaire de la domination réelle ou supposée des mécanismes économiques et sociaux. Ce n'est pas en construisant de meilleurs trains (comme aurait fait un héros vernien) que Rockfeller s'impose, mais en pratiquant le dumping et en ne reculant pas (par personnes interposées) devant le brigandage. L'impérialisme est d'ailleurs lui-même une tentative pour échapper aux déterminismes économiques et sociaux ; s'ils sont effectivement dominés, il n'est plus nécessaire sous sa forme aggressive. La violence subsiste évidemment, mais elle peut devenir, au moins pour un temps, implicite, cachée. Pour Verne qui néglige les mécanismes économiques de la formation des monopoles, comme la concentration financière, la violence est toujours beaucoup plus immédiate, évidente, violence sur la « nature » d'abord, sur les hommes ensuite.

Cela explique peut-être qu'il ait mieux vu les conséquences de l'impérialisme colonial dans les pays sous-développés que celles de la société des monopoles dans les pays industrialisés où la violence est restée (parfois) circonscrite au terrain économique.

Au total, on est donc conduit à se demander si le pessimisme de Jules Verne, sur la fin de sa vie, a une autre origine et un autre sens que la crainte de voir disparaître la société libérale bourgeoise à laquelle il s'était passionnément attaché après avoir été enfin reçu par elle, mais il continuait à douter. Ainsi s'expliquerait l'incohérence apparente du comportement politique de Verne. En 1870 et 1871, il serait de cœur du côté de « l'ordre » et des Versaillais si l'on en croit deux citations rapportées par Diesbach. Il se trouve d'ailleurs menacé dans ses intérêts par la Commune puisque les imprimeries parisiennes ont à peu près cessé tout travail. Par contre, en 1888, lors des élections municipales d'Amiens, il s'inscrit **« sur une liste d'extrême-gauche, du moins pour l'époque »,** selon Diesbach. N'est-ce pas parce qu'il pressent la société libérale bourgeoise sur la voie de sa disparition et qu'il recherche une solution, une alternative à la société des monopoles ? Alternative au demeu-

rant certainement éloignée du socialisme, si l'on songe aux tendances anarchistes de Verne, aux idées exprimées dans l'un de ses derniers grands romans, **Les naufragés du Jonathan**, et à son goût pour les fortes personnalités, sinon pour les hommes providentiels.

La tristesse de Verne a pu être apparemment entraînée par des facteurs psychologiques et des faits personnels, mais le caractère mal attesté, mystérieux et pour tout dire largement conjectural de ces faits, conduit à lui assigner une source plus profonde, sociologique. Verne, approchant de la mort, aurait eu la certitude de la disparition prochaine de son univers social, du groupe social dans lequel il était finalement entré ; d'où son pessimisme. Et l'on peut se demander alors — si la généralisation est légitime — si le pessimisme en littérature ne serait pas, plutôt que l'expression d'une conformation psychologique, celle d'un doute profond portant sur l'avenir et les valeurs de la société (système de référence) et de la classe sociale auxquelles appartient l'écrivain.

L'œuvre de Verne apparaît, dans une telle perspective sociologique, à la fois cohérente et structurée. Elle repose sur deux ruptures, sur deux contradictions. Le personnage synthétique vernien qui n'existe sans doute dans aucune œuvre mais qui réunirait les traits marquants de plusieurs héros, voudrait par ses qualités positives accéder à la bourgeoisie, à l'intégration dans la classe dominante. Il sait ou découvre qu'il ne peut pas y parvenir, qu'il est rejeté, première rupture. L'emploi de ses talents, hors de la société libérale bourgeoise, le conduit à constituer un monopole dont les conséquences vont saper, puis détruire, les fondements de cette société. Or il abomine la société des monopoles que ses efforts contribuent à faire advenir, parce qu'elle va nier les valeurs de la société libérale bourgeoise qu'il n'a pas reniée, à laquelle il souhaite toujours s'intégrer (deuxième rupture). Nemo joue de l'orgue dans son salon victorien en éperonnant les navires de sa gracieuse majesté. Ainsi, tous les efforts du héros vernien pour pénétrer la société qu'il admire, y être reconnu, vont-ils conduire à la destruction de l'objet de ses vœux. C'est là une situation tragique alors que la plupart des œuvres de Verne affectent une construction dramatique. En retour, la société libérale bourgeoise apparaît acharnée à consommer sa propre perte : c'est parce qu'elle rejette le héros vernien, au mépris de ses propres règles idéologiques, qu'elle réunit les conditions d'apparition de la société des monopoles qui la supplantera. C'est encore une structure tragique. Or la tragédie est peut-être la forme d'expression privilégiée des structures sociales, ou plus précisément des groupes sociaux, qui se savent condamnés. Etendant à tout l'univers l'ombre de leur angoisse, ils espèrent sans doute se perpétuer ainsi, se garder une valeur universelle, dans la négation. Au contraire, la forme d'expression des classes sociales en ascension serait le drame, tandis que l'épopée caractériserait les classes persuadées de leur stabilité, niant l'histoire ou plutôt la rejetant dans l'implicite : (l'histoire, c'est ce qui nous est arrivé et ce qui nous arrive). L'opposition entre la forme dramatique et la structure tragique dans l'œuvre de Verne signifierait le conflit entre la confiance superficielle dans le destin d'une classe et le pressentiment de la proximité de sa fin.

Nous sommes bien loin, on en conviendra, de la conception de l'œuvre de Verne considérée par Diesbach comme un simple reflet de la conscience collective de la bourgeoisie et de ses préjugés. Nous pensons en effet qu'une œuvre littéraire exprime en réalité la situation de son auteur dans sa classe sociale et la situation de cette classe dans la société globale, même si la

seconde de ces articulations n'est pas perçue clairement et consciemment par l'individu-écrivain ou par le groupe-classe. Nous croyons d'autre part qu'une prédisposition d'ordre psychanalytique, peut favoriser la reconnaissance de la situation sociale objective, si la structure mentale projetée a quelque adéquation à la réalité de la situation sociale. Ainsi, dans le paragraphe précédent, il est aisé de rapprocher ce qu'on a dit de la société libérale bourgeoise du thème de la « mauvaise mère ». La « mauvaise mère » rejette son fils qui pourtant l'aime et fait tout ce qu'il peut pour lui offrir ses produits (analité). Le fils rejeté détruit/punit la mauvaise mère, contre ses propres vœux. La « mauvaise mère » se détruit elle-même par les conséquences du rejet, et porte la responsabilité de son intolérable destruction dont la culpabilité est alors évitée dans une certaine mesure au fils rejeté. Le rejet par la mère conduit d'autre part à la valorisation de la fratrie. Or, comme le relève Diesbach, le thème du frère, de l'amour fraternel, tient une grande place dans l'œuvre de Verne. Enfin, nous pensons qu'il faut voir dans les canons, si nombreux chez Verne, un symbole anal (expulsion) plutôt qu'une représentation du phallus.

Voilà autant d'hypothèses qu'un travail approfondi permettrait peut-être de valider ou de rejeter. La validation des dernières idées présenterait un intérêt tout particulier puisqu'elle jetterait un pont entre les disciplines pour l'instant dissociées de la sociologie et de la psychanalyse et qu'elle introduirait à une possible conciliation des deux grandes œuvres de Marx et de Freud.

En attendant que de tels travaux voient le jour, on ne saurait surestimer l'intérêt de recherches fines et honnêtes comme celles de Ghislain de Diesbach, sans lesquelles nous aurions eu beaucoup de peine à réunir le matériau du présent essai. Elles fournissent à la réflexion théorique un aliment d'autant plus indispensable qu'elles sont elles-mêmes entachées de moins de préjugés idéologiques et épistémologiques. Le secret de l'empirisme vrai, c'est peut-être le dilettantisme qui conduit à ne retenir aucune thèse pour assurée, à ne s'attacher à aucune théorie au détriment de telle autre. L'article qu'on achève peut donc être considéré comme une introduction à la lecture du **Tour de Jules Verne en 80 livres**, et surtout à la relecture (ou à la découverte) de l'œuvre elle-même de Verne.

Mais je n'abandonnerai pas l'ouvrage de Diesbach sans reproduire cette citation des Goncourt à propos de Poe extraite d'une page de leur Journal en date du 16 juillet 1856 : **« Quelque chose que la critique n'a pas vu, un monde littéraire nouveau, les signes de la littérature du XXe siècle. Le miraculeux scientifique, la fable par A plus B... Plus de poésie ; de l'imagination à coup d'analyse : Zadig juge d'instruction, Cyrano de Bergerac élève d'Arago. Quelque chose de monomaniaque. Les choses ayant plus de rôle que les hommes, l'amour cédant la place aux déductions et à d'autres sources d'idées, de phrases, de récit et d'intérêt ; la base du roman déplacée et transportée du cœur à la tête et de la passion à l'idée, du drame à la solution. »**

Quelque chose en effet que la critique à quelques rares exceptions n'a toujours point vu, ni les jurés du prix qui porte leur nom, plus d'un siècle après cet extraordinaire paragraphe des Goncourt. La littérature du XXe siècle... Il n'y manquait qu'un nom qui certes n'épuise pas l'éventail des possibles inscrits dans cette définition, mais qui s'installe en son cœur : la science-fiction.

Le Tour de Jules Verne en 80 livres, par Ghislain de Diesbach : Julliard.

Courrier des lecteurs

Je vous écris tout d'abord pour marquer mon accord avec Monsieur Monsart, qui qualifie **L'hosite** de Serge Nigon de « cochonnerie ». Je ne suis nullement ennemi de l'érotisme, mais pour moi **érotisme** est synonyme de **poésie,** et non pas de **pornographie** et **vulgarité**. Il y a une différence. Vulgaire, la nouvelle de Serge Nigon l'est dans ses moindres virgules, et de plus elle est stupide. Sa précédente nouvelle, **Incandescence,** n'était que médiocre. Je ne pense pas que les pages de **Fiction** doivent servir d'exutoire aux psychoses de cet auteur qui ne se fera jamais un nom dans la SF s'il persiste dans cette voie. Je lui suggère de s'orienter, non pas, comme le propose M. Monsart, vers **Playboy** qui est encore de trop bonne qualité pour lui, mais vers **Satanik,** par exemple.

Je profite de cette lettre commencée, dont j'ai remis la rédaction de mois en mois, pour donner mon opinion sur la revue et sur les publications françaises en général.

Je suis tout à fait d'accord avec Marcel Thaon qui a signé dans le numéro 195 les critiques consacrées aux deux livres **Le Vagabond** et **Les Solariens.** Voici deux ouvrages aussi différents que possible, le premier devant prouver aux récalcitrants que la SF peut être de la **bonne** littérature sans être ennuyeuse (mais qu'on ne m'accuse pas de prétendre, de ce fait, que la littérature non-SF est ennuyeuse...), le second étant un bon space-opera, sans plus.

M. Marcel Thaon s'étonne des deux erreurs contenues dans le texte de présentation des **Solariens,** qui présente les habitants du système solaire comme des habitants du Soleil lui-même (conclusion à laquelle j'étais arrivé en achetant le livre ; ce qui m'avait tout de même un peu surpris) et qui fait allusion à l'**Absolute Space Time Sense** qu'on ne retrouve pas dans le texte. Il m'est venu à l'idée que le rédacteur de ce petit texte, qui n'est pas forcément le traducteur du livre, a pu traduire directement un texte de présentation similaire de l'édition américaine, sans se préoccuper de savoir s'il « collait » avec le contenu du roman. Simple hypothèse, mais qu'on se rappelle que cela s'est déjà produit, notamment avec l'édition au « Rayon Fantastique » de **L'homme qui vendit la Lune** de Robert Heinlein. Le texte de présentation annonçait la nouvelle **Les routes doivent rouler** qui n'était pas contenue dans le livre. Au reste, les rédacteurs de **Fiction** ne sont pas à l'abri de pareilles erreurs, puisque, dans le numéro 139, page 79, j'ai vu présenté **The Wanderer** de Fritz Leiber de cette façon :

« ...un essai convaincant pour exposer de façon sérieuse le thème de la fin du monde due à la rencontre de la Terre avec un météore : le désastre y est raconté alternativement selon le point de vue des diverses races et civilisations de la Terre. »

Trois erreurs : il n'est pas encore, dans **Le Vagabond,** l'heure de la fin du monde ; la rencontre ne se fait nullement avec un météore (quelle banalité !) ; et si nous voyons l'événement

par les yeux de différents personnages, ceux-ci ne représentent pas exactement des races et des civilisations, mais seulement des attitudes individuelles.

Je ne sais si l'exemple de la collection « Ailleurs et Demain » réveillera, comme le souhaite Marcel Thaon, les éditeurs de « Présence du Futur », mais les rayons des librairies sont maintenant surchargés de rééditions des anciens titres parus, à un prix plus élevé, il est vrai. Le « Fleuve Noir » continue de couler imperturbablement entre ses berges dont l'une s'appelle « vente » et l'autre « bénéfice ». Mais que les illustrations intérieures sont donc laides ! Encore plus laides que certains dessins américains de **Galaxie**, ce qui n'est pas peu dire.

La collection de SF d'Albin Michel semble mort-née. Dommage, elle aurait pu tenir la place du regretté « Rayon Fantastique ».

J'en arrive aux éditions Opta. Le C.L.A. continue à nous offrir des chefs-d'œuvre, bravo, très bien. Je serai plus sévère avec la collection « Galaxie-Bis » qui a déjà publié aux moins deux navets : **Oméga** de Robert Sheckley et **Les fleurs pourpres** de Simak. J'aime beaucoup Simak, mais ce roman reprend exactement l'intrigue de **Une certaine odeur**, publié dans « Présence du Futur ». C'est fâcheux, d'autant plus fâcheux que **Une certaine odeur** avait été accueilli avec réserves par le critique de **Fiction** et que **Eterna**, malgré ses défauts, est encore supérieur aux **Fleurs pourpres.** Cela dit, pourquoi ne pas parler de ces ouvrages dans la rubrique des livres de **Fiction** ? Modestie ? Mais si vous n'osez pas « faire de la publicité » pour vos propres productions, qui s'en chargera à votre place ? Permettez-moi de faire une suggestion : une ou deux pages de **Fiction** pourraient être consacrées à recevoir les opinions des lecteurs au sujet des livres parus aussi bien dans la collection « Galaxie-Bis » qu'au C.L.A. Ainsi, les lecteurs feraient la critique eux-mêmes. Astucieux, non ?

Galaxie s'améliore tout doucement. Les dessinateurs français se révèlent nettement supérieurs aux Américains, et en tout cas ils ont plus d'imagination quand il s'agit de représenter des monstres. Alors, par pitié, ne nous présentez plus de gribouillages dans le genre de ceux qui « ornent » la nouvelle **Transtellaire** dans le numéro 68.

Nous en arrivons à ma revue préférée, **Fiction**, qui se porte bien malgré les critiques de certains lecteurs grincheux. Sans doute, elle n'a pas retrouvé le « poids » qu'elle avait atteint avec le numéro 108 (176 pages : un record !) mais enfin sa santé n'est pas mauvaise. Les illustrations de couverture vont du moyen à l'excellent. Celles de Bertrand sont magnifiques, et vous avez des dessinateurs qui ont su retrouver les qualités graphiques des meilleures bandes dessinées.

Les textes, eux, sont variés par le sujet et par le ton, et en général de bonne qualité. Nous attendons toujours la suite des « Galaxiales » de Michel Demuth, qui semblent ensevelies dans le cimetière des beaux projets avortés. Michel Demuth est jeune... il a toute sa vie devant lui pour achever son « Histoire du Futur », mais les lecteurs ne risquent-ils pas de s'impatienter ?

Bravo aussi pour les présentations de nouvelles, les articles et les critiques de livres et de cinéma, qui font de **Fiction** une revue vivante autant qu'enrichissante.

Jean-Luc RUSSON
Pontchâteau (Loire-Atlantique)



Je fais partie des nombreux lecteurs qui déplorent la quasi-disparition du fantastique au sommaire de **Fiction.** Je n'ai rien contre la SF, puisque je lis également **Galaxie** ainsi qu'une bonne partie des romans qui paraissent, les

bons et les moins bons. Mais, en toute franchise, c'est avec beaucoup de nostalgie que je feuillette vos cent premiers numéros où tout était parfait... ou presque : couvertures attrayantes illustrant l'une des nouvelles publiées et surtout respect de l'annonce écrite en haut et à gauche de cette même couverture, à savoir : **science-fiction, insolite et fantastique**. Pourquoi ne respectez-vous plus cette formule ? L'amateur que je suis se sent lésé. Les auteurs de fantastique ne manquent pourtant pas !

Contrairement à monsieur Dion, de Québec, dont le chauvinisme infantile est pénible, je suis loin d'être contre la publication d'auteurs qui ne soient pas strictement anglo-saxons. Tout en reconnaissant impartialement la supériorité de ces derniers, je trouve qu'il serait intéressant de lire un peu plus souvent des auteurs étrangers (belges, allemands, russes, etc.). Je suis également pour la publication de bons auteurs français. A propos, que devient Nathalie Henneberg ?

J'ai passé un moment de bonne détente à la lecture de la lettre de monsieur Monsart, de Paris. J'y ai retrouvé l'atmosphère du congrès de l'Armée du Salut qui a eu lieu il y a quelque temps à la Mutualité. Sans aucun doute, ce monsieur n'apprécie pas l'érotisme et il en faut bien peu pour effaroucher sa pudeur et lui faire crier au scandale avec des mots tels que « dégoûtant », « grotesque », « cochonnerie » qui me semblent pour le moins exagérés. Laissons-le donc se plonger dans **Le Pèlerin** et **Les Veillées des Chaumières** et passons aux choses sérieuses : je trouve rafraîchissante la lecture des nouvelles percutantes de Serge Nigon et j'ai apprécié **L'hosite** autant qu'**Incandescence**. L'érotisme peut très bien s'allier à la SF (**Le cinquième coup de trompette** d'Yves Touraine par exemple). Si monsieur Monsart n'aime pas l'érotisme, rien ne l'oblige à lire jusqu'au bout les nouvelles incriminées. Pour ma part, lorsqu'un récit me rase (politique-fiction par exemple), je me contente de passer à une autre nouvelle sans pour autant vouloir en priver les autres lecteurs en demandant la suppression pure et simple de ces textes. Comme il est dit dans une chanson : **« Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoûtez pas les autres... »**

René JEANMAIRE
Paris

⁂

Je me sens visée : je suis, M. Monsart, lectrice de San Antonio **et** de **Fiction** ; vingt-trois ans, licenciée de psychologie, ceci pour vous prouver que je possède une certaine culture et que je ne suis pas gâteuse. De toute façon, vous avez bon goût : j'apprécie comme vous Sturgeon et Eric Frank Russell ; j'y ajouterai les Henneberg et Daniel Walther par « patriotisme ».

Mais votre cas m'inquiète. Je vous conseille (déformation professionnelle, peut-être ?) la visite d'urgence au psychiatre. Bien que le cas semble désespéré.

Quelle chance d'être un pur esprit, de planer au-dessus des basses contingences sexuelles comme vous le faites ! C'est de nature qu'on est eunuque ou impuissant ; ceux qui ont des organes sexuels s'en servent et éprouvent à ces jeux (excusez-moi, je vais vous choquer) un plaisir dit « érotique ». Oh ! le vilain mot ! Ne rougissez pas, monsieur Monsart, je vous assure que cela ne vous arrivera jamais !

Qu'une chose existe, et qu'un écrivain honnête ose en parler, quelle honte !

Avez-vous si peur de la vérité ? A un degré plus poussé (le troisième... ? celui de l'inconscient), sachez que dans la théorie de Freud, l'Eros et le Thanatos se portagent notre esprit, le Thanatos destructeur équilibrant l'Eros,

instinct de vie, de production et de reproduction.

C'est la moitié de vous-même que vous refusez avec l'érotisme, monsieur Monsart ; et la moitié la plus vivante, la plus neuve, la plus productive. Vous êtes un infirme, un « empêché du bulbe » (comme dirait ce San Antonio que vous stigmatisez un peu vite), et à ce titre je vous plains.

Mais, que diable, si les culs-de-jatte se mettent à réclamer que l'on coupe les pattes à toute la population, ça ne va plus.

Passons à des choses plus intéressantes : les nouvelles. Je suis difficile, je n'ai pas trouvé depuis très longtemps, sauf dans la superbe nouvelle du trop rare Nigon et chez le nouveau venu Koontz, ce choc triomphant que j'ai éprouvé autrefois en découvrant les Henneberg par exemple. Les textes qui me plaisent se font rares. Ceux qui paraissent me semblent bons dans l'ensemble, mais ne correspondent sans doute pas à mon tempérament. Tant pis. J'espère toujours trouver une nouvelle de Henneberg ou de Walther (je savoure par avance le numéro 197), et je vous félicite pour la parution dans ce même numéro de **Come to me not in winter's white** que j'ai eu le plaisir de découvrir voici quelques mois dans le **Magazine of Fantasy and Science Fiction.** Mais de grâce, soignez la traduction, je serais trop déçue de voir abîmer ce texte splendide !

Permettez-moi de terminer par une suggestion : j'ai beaucoup apprécié, dans l'édition américaine, les chroniques scientifiques d'Asimov. Ne serait-il pas possible d'organiser un référendum pour savoir si beaucoup de lecteurs seraient intéressés par la parution dans **Fiction** de telles chroniques ?

Elles pourraient alterner avec le courrier des lecteurs, par exemple, ou remplacer avantageusement certaines des petites horreurs bouche-trous que l'on trouve de temps en temps...

Nicole MALLE
Antony

CHRONIQUE ARTISTIQUE *(suite de la page 138)*

croire, érotiques parce qu'il leur a été assigné comme mission de concrétiser le rêve d'un monde exclusivement beau ? Après tout peu importe. Chacune de ces deux hypothèses est admissible, comme le sont d'autres « traductions » de l'œuvre. Personnellement, j'ai envie de la lire comme un roman cosmique mais il serait intéressant de l'interroger en tant que poème symboliste. Pour ne donner qu'un exemple, rien n'empêche de voir dans les peaux, les écorces et, d'une façon générale, dans les résidus de cocons végétaux dont se dépouillent les femmes de Bertrand la lèpre finissante des habitudes et des préjugés. Quoi qu'il en soit de leur contenu, c'est à une facture dont le secret semblait s'être perdu depuis longtemps que ses tableaux doivent l'essentiel de leur source d'étonnement. Raymond Borde dit que Bertrand dessine comme Ingres. Quitte à me faire accuser d'un enthousiasme démesuré, je dois avouer que le dernier dessin de l'album me fait penser à une étude de Léonard de Vinci.

Dessins érotiques de Bertrand : Eric Losfeld.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le n° : France 4 F ; Suisse 4,90 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc 4,20 DH.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan